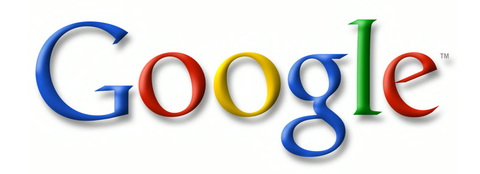
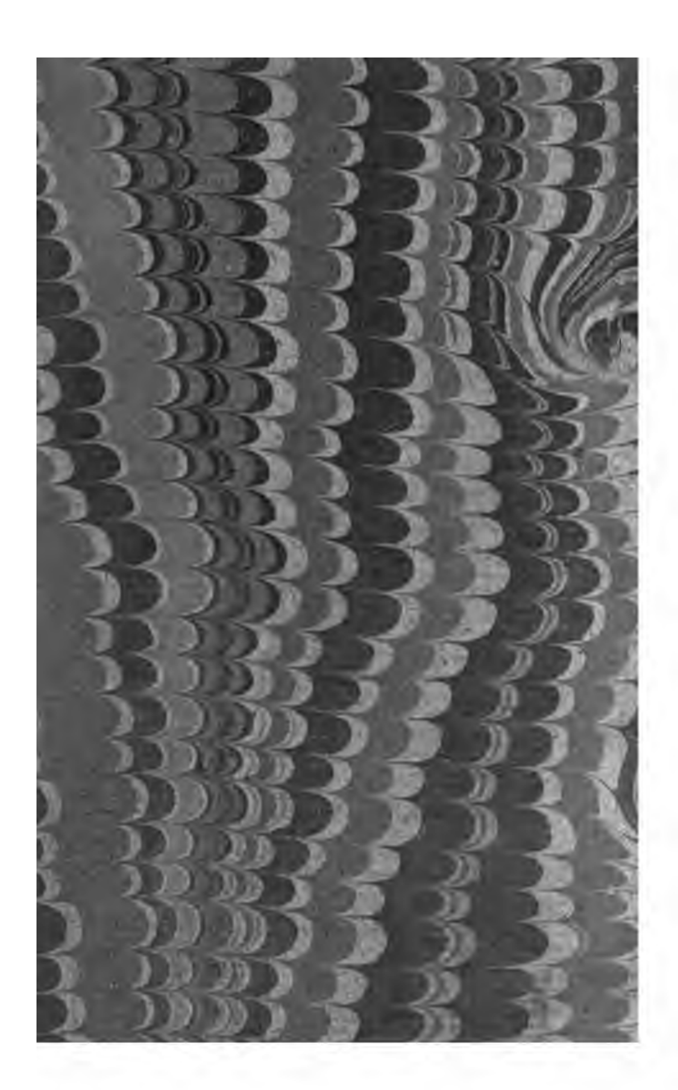










MÉDITATIONS

SUR

LES EPISTRES

CATHOLIQUES

DE S. JACQUES,

S. PIERRE ET S. JEAN.

TOME V.

MEDITATIONS
SUR
LES EPISTRES
CATHOLIQUES
DE S. JACQUES,
S. PIERRE ET S. JEAN.

AVEC
LE TEXTE LATIN ET FRANÇOIS,
Partagé par versets, pour sujet de chaque Méditation.

TOME V.

CONTENANT *la premiere Epître de S. Jean.*



A PARIS,
Chez SAVOYE, rue Saint Jacques, à l'Espérance.

M DCC. LIV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

fidéles reçoivent de l'un & de l'autre ; de la rémission des péchés, & du bonheur que nous avons d'être enfans de Dieu. Il y recommande en conséquence, la fermeté dans la foi, la pureté des mœurs, & sur-tout la perfection de l'amour. Contre Cérinthe & Ebion, qui ne faisoient de Jesus-Christ qu'un pur homme, il établit la Divinité de notre Seigneur ; & contre Basilide, qui prétendoit qu'il n'avoit pris que l'apparence d'une chair humaine, il veut que l'on croie que le Fils de Dieu est venu dans une chair véritable. Contre les Simoniens, qui croyoient qu'il suffit de connoître Dieu, pour demeurer en lui ; & qui se vantoient, malgré leurs déréglemens, de lui être intimement unis, il enseigne que Dieu est lumiere, & que quiconque marche dans les ténébres, ne peut ni demeurer en lui, ni même le connoître comme il faut. Il or-

donne aux fidéles de fuir ces séducteurs, qui sont les précurseurs de l'Antechrist, & de se mettre à couvert de l'illusion en écoutant les Pasteurs. Il les exhorte à combattre contre le monde, & contre les trois concupiscences, dans lesquelles consiste toute sa corruption. Il instruit les foibles & les forts, & donne des avis particuliers à tous les âges, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Il adresse la premiere de ces trois Epîtres à tous les fidéles, la seconde à une Dame, & la troisiéme à un cher Disciple, qui paroît n'avoir été qu'un laïc. Ainsi les Chrétiens de tout âge, de tout sexe, & de toute condition, trouveront ici à s'instruire & à s'édifier. On a tâché, par les réflexions qu'on a jointes au Texte, de développer les grandes vérités qu'il renferme, & d'inspirer les sentimens que la méditation de ces vérités doit exciter dans les Chrétiens, afin

qu'affermis dans la foi, ils se sanctifient par la pratique des bonnes œuvres. Prions l'Esprit saint, qui est le premier auteur de ces Épîtres toutes divines, de graver dans nos cœurs ce qu'il n'a dicté à saint Jean, que pour nous faire entrer dans la vérité par la charité. Ainsi soit-il.

Corrections des principales fautes.

PAge 50, *lig.* 26, marche, & il marche, *effacez* marche, & *lis.* mais il marche.
Pag. 56. *lig.* 19, trois seigneurs, *lis.* trois jeunes.
Pag. 64, *lig.* 22, *ne damna*, lis. *te damna*. . . *tu agnosce*, lis. *tu ignosce*.
Pag. 330, *lig.* 28, sans qu'on se croyent, *lis.* sans qu'on se croie.



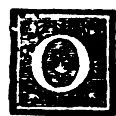
MEDITATIONS
SUR LA I. EPISTRE
DE SAINT JEAN
APOSTRE ET EVANGÉLISTE.

CHAPITRE I.

℣. 1. *Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, & manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ.* ℣. 3... *Annuntiamus vobis.*

Nous vous annonçons touchant le Verbe *source* de la vie, ce qui étoit dans le commencement, ce que nous avons ouï, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons regardé avec attention, ce que nous avons touché de nos mains.

I. MÉDITATION.



ON voit dès les premieres paroles de cette Epître admirable, quel est le cœur de S. Jean. Il est plein de reconnoissance envers Jesus-Christ qui s'est fait connoître à lui, & plein d'a- CHAP. I. MED. I.

CHAP. I. MED. I.

mour pour les fidéles qu'il desire rendre participans des graces qu'il a reçuës.

1. Considérons d'abord quel a été son bonheur, & celui des autres Apôtres. Ce que S. Jean regarde comme le plus grand bonheur qui pouvoit jamais lui arriver, bonheur qui est au-dessus de toute expression & de tout sentiment, c'est d'avoir eu la liaison la plus intime avec le Verbe de vie, avec le Fils de Dieu, avec la Sagesse éternelle, avec la seconde Personne de la très-sainte Trinité. Quel privilege en effet, & qu'une telle grace est ineffable! Quoi, des hommes mortels, des enfans d'Adam, qui n'étoient que misere & que corruption, de pauvres pêcheurs, avoir pour maître celui qui étoit dès le commencement dans le sein du Pere, & par qui toutes choses ont été faites; être instruits par celui qui est la Sagesse & la parole éternelle, puiser la vie dans celui qui en est la source! Le Verbe qui avoit été dès le commencement la vie & la lumiere de l'homme innocent, ainsi que des Anges créés dans la sainteté, qui faisoit dans le ciel la joie & le bonheur des Anges qui étoient demeurés fidéles; ce Verbe qui

depuis le péché étoit inconnu à l'homme, parce que l'homme étoit devenu charnel & ſtupide ; ce Verbe qui s'étoit communiqué à un petit nombre de ſaints avant la loi & depuis la loi, mais ſous des ombres & des figures ; ce Verbe égal & conſubſtantiel au Pere, Créateur de l'homme, & ſeul capable de le réformer, ſe revêt de notre chair. Il ſe montre à nous, afin de ſe faire aimer de nous, de purifier nos cœurs, & de nous rendre capables de voir ſa Divinité. Il choiſit d'abord quelques Diſciples, qu'il veut rendre le ſel de la terre, & la lumiere du monde. Il les forme pendant trois ans, ils apprennent à cette école divine tous les ſecrets du ciel. Ils ſont témoins de ſes diſcours, de ſes actions, de tous ſes myſteres. Ils converſent familierement avec lui : il tolere avec bonté leurs défauts, & s'applique à les en corriger. Il répond à leurs queſtions, il les appelle ſes amis, il leur explique ce qu'il ne propoſe au peuple qu'en paraboles, & ne leur cache rien de ce que ſon Pere lui a communiqué pour leur être découvert. Il répand ſur eux ſon Eſprit, qui les fait entrer dans toute vérité, & qui les rend participans de ſa ſainteté : il

CHAP. I. MED. I.

leur donne le pouvoir de communiquer cet Esprit à toutes les nations. Nous l'avons ouï, dit S. Jean transporté d'amour pour un si bon maître : nous l'avons vu de nos yeux, nous l'avons contemplé & étudié à loisir, nous l'avons touché de nos mains. Nous l'avons embrassé suivant l'usage, en le saluant comme notre maître. Ne vous contentez-pas, nous a-t-il dit après sa Résurrection, de regarder mes mains qui ont été percées de cloux pour votre amour : touchez-les, & reconnoissez que c'est moi & non un phantôme : *Palpate & videte.*

S. Luc. XXIV. 39.

2. Ah! que Jesus-Christ étoit bien en droit de dire à des hommes si privilégiés : « Heureux sont les yeux qui » voient ce que vous voyez ! Car je » vous déclare que beaucoup de Prophétes & de Rois ont desiré de voir » ce que vous voyez, & ne l'ont point » vu ; & d'entendre ce que vous en» tendez, & ne l'ont point entendu. » Apprenons à révérer comme nous le devons, les saints Apôtres : écoutons avec docilité ceux que Jesus-Christ a instruits avec tant de soin, parce qu'ils devoient être nos maîtres. Profitons des leçons que nous donne dans cette Epître celui des Apôtres à qui il a té-

moigné une tendresse particuliere, & imitons sa reconnoissance, puisque nous avons part à son bonheur, par toutes les graces que nous avons reçuës de la bonté de notre divin Sauveur. Ainsi soit-il. CHAP. I.

II. MÉDITATION.

℣. 1. *Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, & manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ... annuntiamus vobis.*

Nous vous annonçons touchant le Verbe *source* de la vie, ce qui étoit dès le commencement, ce ce que nous avons ouï, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons regardé avec attention, ce que nous avons touché de nos mains.

LE bonheur des Apôtres n'a pas consisté précisément dans l'avantage qu'ils avoient d'entendre, de voir, de toucher Jesus-Christ Dieu & homme. Les Juifs charnels l'ont vu & entendu : la foule du peuple le pressoit souvent, sans le toucher par la foi. Judas lui a donné un baiser, le démon même l'a transporté en divers lieux pour le tenter, & les méchans ont manié sa chair pour le crucifier. Ce qui a rendu les Apôtres si heureux, c'est de l'avoir vu avec admiration, de l'avoir entendu avec doci- MED. II.

CHAP. I. MED. II.

lité, de l'avoir contemplé avec amour, de l'avoir touché avec un humble respect ; d'avoir eu pour lui une tendre & vive reconnoissance, de s'être attachés à ce divin maître avec une inviolable fidélité, & d'en avoir donné des preuves non équivoques, en ce qu'il n'y a eu rien de si cher qu'ils n'aient quitté, rien de si difficile qu'ils n'aient entrepris, rien de si pénible qu'ils n'aient souffert pour son amour.

2. Considérons S. Jean, & que ce qu'il a fait nous aide à entendre ses paroles. Quel Apôtre a reçu plus de faveurs que ce Disciple que Jesus aimoit ? Mais aussi quel autre a été plus embrasé de l'amour divin ? Il a reposé sur le cœur de Jesus, & y a puisé les plus hautes connoissances. Il a été témoin de la gloire de son Maître dans la Transfiguration, & de son agonie dans le jardin des Olives. Mais aussi il l'a suivi jusqu'au Calvaire, & a montré plus d'ardeur qu'aucun autre pour courir à son tombeau. Il a été élevé jusques dans le sein de la Divinité, pour y contempler les grandeurs du Verbe éternel. Il a connu les secrets du ciel, & les événemens qui devoient arriver à l'Eglise dans tous les siécles ; mais il a été en même-tems le plus

doux comme le plus humble des Apôtres, & nul autre n'a témoigné aux fidéles une charité plus tendre & plus compatiſſante. Il avoit promis, avec S. Jacques ſon frere & ſon collégue dans l'Apoſtolat, de boire le calice de Jeſus-Chriſt, & d'être baptiſé du même baptême de douleurs dans lequel leur cher Maître devoit être plongé, & ils ont tenu avec un humble courage la parole qu'ils avoient donnée. S. Jacques s'eſt hâté de répandre ſon ſang, & a été le premier Martyr entre les Apôtres. Saint Jean a été jetté dans l'huile bouillante pour le témoignage qu'il avoit rendu à la parole de Dieu; & ſi par un grand miracle il a ſurvécu à cette épreuve de ſa foi, ç'a été pour continuer pendant toute ſa vie un long & pénible martyre, & un exercice continuel de charité.

3. Voilà quels devoient être, & quels ont été en effet ces hommes choiſis, que le Fils de Dieu avoit voulu s'unir d'une maniere ſi ſpéciale. C'eſt votre grace, Seigneur, qui les a ſanctifiés. Vous ne vous êtes pas contenté de parler aux oreilles de leur corps, & de vous montrer à leurs yeux. Vous leur avez donné les yeux

CHAP. I. MED. I.

& les oreilles du cœur. En leur enseignant les verités les plus grandes & les plus importantes, vous les y avez rendus attentifs & dociles. En leur permettant de toucher votre chair sacrée, en la leur donnant dans l'Eucharistie, en la leur montrant après votre Résurrection, avec les marques des cloux qui l'avoient attachée à la croix, vous leur avez communiqué votre Esprit sanctifiant, sans lequel la chair ne sert de rien. C'est par-là que vous avez fait voir que vous êtes le Verbe de vie; & que possédant en vous-même la vie qui est en vous comme dans sa source, vous la rendez aux hommes qui étoient couchés dans l'ombre de la mort. Soyez béni, ô mon Dieu, de ces merveilles de votre miséricorde. Quelles soient l'objet de notre admiration & de nos actions de graces. Quelles servent à affermir notre foi & notre confiance. Quelles nous excitent à nous attacher à vous comme nous le devons, puisqu'il est si avantageux de vous connoître & de vous appartenir. Ainsi soit-il.

❧ ❧ ❧

CHAP. I.

III MÉDITATION.

℣. 2. *Et vita manifestata est, & vidimus, & testamur, & annuntiamus vobis vitam æternam, quæ erat apud Patrem, & apparuit nobis.*

Car la Vie *même* s'est renduë visible : nous l'avons vuë, nous en rendons témoignage, & nous vous l'annonçons cette Vie éternelle qui étoit dans le Pere, & qui s'est montrée à nous.

MED. III.

LEs premieres paroles de ce verset nous apprennent ce que nous devons penser de Jesus-Christ.

1. Elles nous montrent qu'il est Dieu, puisqu'il est la vie par essence. En effet c'est de Dieu qu'il avoit été dit au peuple Juif : « Aimez le Seigneur votre Dieu; obéïssez à sa voix, & attachez-vous à lui : car c'est lui-même qui est votre vie. » *Ipse est enim vita tua.* C'est à Dieu que David disoit : « En vous, Seigneur, est la source de la vie ; & nous ne pouvons voir la lumiere, qu'autant qu'il vous plaît de nous éclairer. » *Apud te est fons vitæ, & in lumine tuo videbimus lumen.* La Divinité seule peut faire vivre nos ames, en nous communiquant la lumiere de la vérité, la chaleur de la charité, & le bonheur de

Deut. xxx. 20.

Pseau. xxxv. 11.

CHAP. I. MED. III.

l'éternité. Nous ne pouvons être ni saints ni heureux, qu'autant qu'il plaira à Dieu de nous rendre participans de sa sainteté par la grace, & de son bonheur par la communication de sa gloire. Adorons Jesus-Christ comme la source de la vie. Attachons-nous à lui, si nous voulons ne point demeurer dans la mort.

2. Ce qui doit nous inspirer de la confiance, en nous montrant quelle est la miséricorde de Jesus-Christ notre Sauveur, & quelle bonté il a euë pour nous, c'est que la vie s'est renduë visible par l'Incarnation. *Et vita manifestata est.* Sans ce mystere, comment aurions-nous pu être unis à la Divinité, puisque nous étions devenus tout charnels, & ses ennemis par le péché ? Comment aurions-nous pu soutenir la vuë de cette Majesté si terrible, devant laquelle les Séraphins tremblent, & de cette sainteté outragée, qui est pour l'homme criminel un feu dévorant ? « L'homme ne pourra me voir sans mourir, » disoit le Seigneur dans l'ancien Testament ; & sa voix seule, lors même qu'il se montroit sous des symboles étrangers, ébranloit le ciel & la terre ; & ceux qui l'oüirent supplierent qu'il ne leur

Hebr. XII. 29.

Exode. XXXIII. 20.

parlât plus. Moyse dit lui-même: Je suis tout tremblant & tout effrayé; tant ce qu'on voyoit étoit terrible. Quelle ressource l'homme avoit-il lieu d'espérer, lui qui ne pouvoit ni vivre sans voir Dieu, ni voir Dieu ou l'entendre sans mourir? Nous n'en aurions eu aucune, si la vie ne se fut renduë visible afin de se proportionner à notre foiblesse. Le Verbe s'est fait chair: en lui étoit la vie, & cette vie étoit la lumiere des hommes. Celui qui étoit de toute éternité dans le sein du Pere, s'est fait homme dans le sein d'une Vierge. Il a habité parmi nous comme l'un de nous. Nous l'avons ouï, nous l'avons vû, & il a attiré notre amour par des bienfaits sensibles. Il a confirmé par ses œuvres merveilleuses la vérité de ce qu'il disoit, que « comme le Pere ressuscite » les morts, le Fils aussi donne la vie » à qui il lui plaît. En vérité, en vérité » je vous le dis, ajoutoit-il, celui qui » écoute ma parole, & qui croit à ce» lui qui m'a envoyé, a la vie éter» nelle, il ne tombe point dans la » condamnation, mais il est déja passé » de la mort à la vie. » Et encore, » En vérité, en vérité je vous le dis, » le tems va venir & il est déja ve-

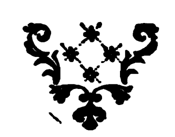
CHAP. I. MED. III. Hebr. XIII.

S. Jean V. 21. 24. 25.

CHAP. I. MED. III.

» nu, où les morts entendront la voix
» du Fils de Dieu ; & ceux qui l'au-
» ront entenduë vivront : car comme
» le Pere a la vie en lui-même, il
» a aussi donné au Fils d'avoir la vie
» en lui-même. »

O vie souveraine & essentielle, vivifiez entierement & éternellement nos ames & nos corps. Vous vous êtes renduë visible par les mysteres de votre Incarnation, de votre vie mortelle, & de votre Résurrection. Devenez visible de plus en plus par les effets de votre grace, ensorte qu'il paroisse par des marques non équivoques, que c'est vous qui vivez en nous; & que vivant de vous, en vous, & pour vous, nous sommes délivrés de la mort à laquelle le péché nous avoit assujettis. Ainsi soit-il.



IV. MÉDITATION.

℣. 2. Et vita manifestata est, & vidimus, & testamur, & annuntiamus vobis vitam æternam, quæ erat apud Patrem, & apparuit nobis.

Car la Vie *même* s'est renduë visible, nous l'avons vuë, nous en rendons témoignage; & nous vous l'annonçons, cette Vie éternelle qui étoit dans le Pere, & qui s'est montrée à nous.

MED. IV.

1. CE n'étoit pas assez pour notre salut, que la vie se fût renduë visible. Elle ne nous vivifie qu'autant que nous lui sommes unis par la foi, par la confiance & par l'amour. Il falloit donc qu'elle se fît connoître à chacun de nous, & que nous fussions instruits des mysteres de la Trinité & & de l'Incarnation. Il falloit même selon les desseins de Dieu, qu'il y eût un corps visible de Disciples de Jesus-Christ, & que nous y fussions unis, afin de participer à la vie qui n'est communiquée qu'à ce corps qui n'est autre que l'Eglise catholique. Il ne suffit donc pas que le Verbe se soit fait chair, qu'il ait demeuré quelques années habitant parmi les hommes, que des Disciples privilégiés l'aient entendu & contemplé, qu'il ait souf-

Chap. I. Med. IV.

fert pour la rédemption du genre humain, qu'il se soit montré à ses Apôtre, & à plus de cinq cens freres après sa Résurrection, & qu'enfin il soit monté au ciel en leur présence. Il falloit encore pour notre justification, que les Apôtres qui l'avoient entendu, qui l'avoient vu & touché de leurs mains, lui rendissent témoignage, & que ce témoignage vînt jusqu'à nous, qui devions naître dans des siécles & dans des pays si éloignés. Il étoit nécessaire que cette vie éternelle qui étoit dans le sein du Pere avant l'Incarnation, qui y est comme rentrée par l'Ascension, bien qu'elle ne l'eut jamais quitté, & qui n'est plus visible sur la terre, nous fut manifestée par le ministere de ceux qui ont succedé aux Apôtres, & c'est ce qui nous a été accordé.

Les Apôtres ont annoncé les grandeurs du Verbe éternel, & les mysteres du Verbe incarné. Ils lui ont rendu témoignage par la sainteté de leur vie & par la parole de la prédication, par leurs souffrances, par la constance avec laquelle ils ont donné leur vie pour son amour, & scellé de leur sang les vérités qu'ils avoient annoncées. C'est ce qui fait leur gloire, &

c'est en même-tems un modéle admirable, non-seulement pour les Pasteurs, mais encore pous tous les fidéles, qui sont chacun en leur maniere les témoins du Sauveur. CHAP. I. MED. IV.

2. Les Apôtres sont heureux, parce qu'ils ont vu le Verbe de vie, & qu'ils lui ont rendu témoignage. Nous sommes heureux nous autres, parce que le Verbe nous a été annoncé, & que nous avons cru en lui, sans le voir des yeux du corps. *Beati qui non viderunt, & crediderunt.* Notre bonheur consiste en ce que nous faisons partie de ce peuple dont Jesus-Christ dit par la bouche de David: « Un » peuple auquel je ne m'étois pas » montré m'a servi: ils m'ont obéi » aussi tôt qu'ils ont entendu parler » de moi, tandis que les enfans du » Royaume devenus étrangers m'ont » manqué de fidélité. » S. Jean xx. 29. Pseau. XVII. 44. 45.

Nous connoissons par la foi le Verbe qui étoit dès le commencement, nous avons ouï ce qui regarde sa naissance éternelle, & les humiliations où il s'est réduit pour notre amour. Nous avons entendu la parole de Dieu de la bouche de ses ministres, *audivimus.* Nous le voyons dans l'Eucharistie, quoiqu'il y soit couvert des

CHAP. I. MED. IV. voiles du Sacrement, comme sa Divinité étoit couverte aux yeux des Apôtres du voile de son Humanité sainte, *vidimus oculis nostris*. Nous entrons dans ses desseins, nous pénétrons par la méditation & par l'amour dans des mysteres, auxquels la chair & le sang ne peuvent atteindre, mais que le Pere daigne nous révéler, *perspeximus*. Le sang du Fils de Dieu coule encore à nos yeux, dans le sacrifice qu'il continue d'offrir pour notre salut. Nous touchons de nos mains son corps adorable, il entre en nous, & nous le recevons dans notre bouche & dans notre cœur. *Manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ.*

Que devons-nous faire, sinon de l'adorer avec un amour tendre & une reconnoissance infinie, & de lui rendre témoignage en la maniere qui convient à notre état? C'est pour cela que le Seigneur nous a dispersés parmi les nations, où on peut dire que la plûpart des hommes ne le connoissent pas, afin que nous ayons soin de publier ses merveilles, & de les attirer à son service. Ainsi soit-il.

Tobie XIII. 4.



V.

CHAP. I.

V. MÉDITATION.

℣. 3. *Quod vidimus & audivimus, annuntiamus vobis, ut & vos societatem habeatis nobiscum; & societas nostra sit cum Patre & cum Filio ejus Jesu Christo.*

Ce que nous avons vu & ce que nous avons ouï, nous vous l'annonçons, afin que vous soyez unis avec nous dans la même société; & que notre société soit avec le Pere, & avec Jesus-Christ son Fils.

MED. V.

ADmirons la charité de S. Jean, en voyant combien sont grands les avantages qu'il a voulu nous procurer, & soyons attentifs à ne nous rendre pas indignes du bonheur qui nous est offert.

1. Nous sommes appellés à être unis dans la même société avec les Saints de tous les tems, de tons les pays & de tous les états; avec les Patriarches & les Prophétes de l'ancien Testament; avec Abraham, Isaac & Jacob; avec Moyse & Josué; avec Samuel, David, Ezéchias & Josias; avec Isaïe & Jérémie; avec Ezéchiel & Daniel; avec Anne la prophétesse & le saint vieillard Simeon; avec les Apôtres qui ont entendu, qui ont vu, qui ont contemplé le Verbe de vie; avec les Martyrs qui ont répandu leur sang pour lui; avec les Confesseurs

CHAP. I. MED. V.

qui l'ont glorifié ; avec les saints Evêques qui ont étendu son regne & annoncé son Evangile ; avec les saintes Vierges, qui ont renoncé à toutes les alliances terrestres pour n'aimer que lui ; avec Marie elle-même la Reine des Vierges & des Martyrs ; en un mot avec tous les amis de Dieu. Ils ne font tous qu'un corps dont Jesus-Christ est le chef, & dont le Saint-Esprit est l'ame. Nous sommes entrés par le Baptême dans l'unité de ce corps, & chacun de nous peut dire avec David : » Je suis lié de société avec tous ceux » qui vous craignent, & qui observent vos commandemens ; » & non-seulement avec ceux qui vous adorent aujourd'hui, mais aussi avec tous ceux qui vous ont servi ou qui vous serviront depuis Adam, jusqu'au dernier des élus. *Particeps ego sum omnium timentium te, & custodientium mandata tua.*

Pseau. CXVIII. 63.

Voilà ce que nous faisons profession de croire, en confessant dans le Symbole la communion des Saints. Ils prient pour nous & avec nous : ils agissent, ils souffrent, ils enseignent, ils combattent pour nous : leurs bonnes œuvres & leurs mérites sont à nous, à mesure de la part que la cha-

rité nous y fait prendre, & de l'union que nous avons avec eux. Nous célébrons leurs fêtes, en remerciant Dieu des graces qu'il leur a faites; & de leur part ils s'intéressent à nos dangers. Ils nous obtiennent les graces dont nous avons besoin; & ceux d'entre eux qui regnent dans le ciel, demandent que nous leur soyons réunis pour l'éternité. C'est à cette union éternelle que S. Jean a voulu nous conduire, aussi bien que les fidéles à qui il écrivoit. C'est pour nous procurer cet avantage inestimable que l'on nous a annoncé ce que les Apôtres ont vu & entendu, afin que nous en soyons instruits & touchés comme ils l'ont été; & que marchant par la même voie nous arrivions au même terme.

CHAP. I. MED. V.

2. Quel bonheur pour des hommes qui étoient étrangers à l'Alliance, sans Dieu & sans Christ en ce monde; pour des pécheurs qui n'avoient de société qu'avec les impies & les démons, à qui la prévarication d'Adam dans laquelle ils se trouvoient enveloppés, les avoit assujettis; & qui ayant imité la révolte de ces esprits malheureux, méritoient de participer à jamais à leur suplice. Ah! puisque la

CHAP. I. MED. V.

grace de Dieu nous a fait entrer en société avec les Saints, quoique nous en fussions très-indignes, travaillons à nous rendre dignes de leur être éternellement associés. Vivons de la même foi dont tous les Saints de tous les tems ont vécu. Que la même espérance nous anime à la pratique des bonnes œuvres. Aimons les mêmes biens, nous pouvons les posséder en commun, & le bonheur de chacun de nos freres sera partie du nôtre. Demeurons inviolablement attachés à l'unité de l'Eglise, & ayons horreur des divisions qui déchirent son sein, ou qui en séparent les schismatiques. Prions en esprit d'union avec tous les Saints de la terre, obéïssant aux mêmes Pasteurs, participant aux mêmes Sacremens, observant les mêmes loix, nous nourrissant des mêmes vérités que les Prophétes & les Apôtres ont annoncées. Prions les Saints qui regnent avec J. C. prions pour ceux qui souffrent dans le Purgatoire.

Soyez béni, ô mon Dieu, de nous avoir fait entrer dans l'unité du corps dont Jesus-Christ est le chef & dont votre Esprit est l'ame & la vie. Que cet Esprit saint nous délivre des préjugés & des préventions qui pour-

roient troubler l'union & la paix, & qu'il nous consomme dans l'unité. Ainsi soit-il. CHAP. I.

VI. MÉDITATION.

℣. 3. *Quod vidimus & audivimus, annuntiamus vobis, ut & vos societatem habeatis nobiscum; & societas nostra sit cum Patre, & cum Filio ejus Jesu Christo.*

Ce que nous avons vu & ce que nous avons ouï, nous vous l'annonçons, afin que vous soyez unis avec nous dans la même société; & que notre société soit avec le Pere, & avec Jesus-Christ son Fils.

1. SAint Jean qui souhaite que nous entrions en société avec lui & avec tous les Saints, nous présente un objet encore plus sublime. Il veut que notre société soit avec le Pere, & avec Jesus-Christ son Fils. Il ne faut en effet rien de moins pour nous rendre saints & heureux. Les hommes & les Anges mêmes ne sont ni notre premier principe, ni notre derniere fin, parce qu'ils ne sont point notre Dieu. Ils peuvent être heureux avec nous, & nous le pouvons être avec eux; mais nous ne le pouvons être, qu'autant que la société qui nous lie ensemble, nous unit principalement à Dieu, comme au bien essentiel, d'où découle tout ce qu'il y a de bien dans MED. VI.

les créatures. Telle est l'excellence de notre nature, & telle est en même tems la dépendance où nous sommes nécessairement de notre Dieu. Telle est la fin de la Religion, qui est ainsi appellée, parce qu'elle lie les hommes entre eux & avec Dieu même. Elle fait que nous recevons de lui la connoissance de la vérité, l'amour de la justice, la rémission de nos péchés, l'espérance de la vie éternelle; que nous lui rapportons la gloire de tous ces dons, & que nous parvenons enfin à lui être parfaitement & invariablement unis dans le Ciel, après nous être fidelement & persévéramment attachés à lui sur la terre.

2. Mais est-il possible que nous parvenions à une telle société? Dieu n'est-il pas trop grand pour être uni à de si viles créatures? N'est-il pas trop saint, pour souffrir notre corruption, & trop juste pour aimer des pécheurs tels que nous sommes? Remarquons dans les paroles de saint Jean la réponse à ces difficultés. Oui, Dieu est infiniment grand, infiniment saint, infiniment juste, ennemi de toute iniquité, & tout-puissant pour perdre les pécheurs; mais il est Pere, & le meilleur de tous les peres. Il

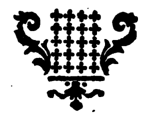
est Pere, non-seulement du Verbe éternel qu'il engendre de sa propre substance; mais aussi, quoique d'une maniere bien différente, de tous les vrais Chrétiens, & ils entrent en société avec lui comme avec leur Pere. Sans Jesus-Christ nous péririons infailliblement; mais si nous sommes en société avec Jesus-Christ comme ses Disciples, & comme membres de son corps, nous sommes en société avec le Pere, qui met en son Fils toutes ses complaisances, & qui ne peut manquer d'aimer ce qui est uni à son Fils. Ainsi Jesus-Christ est notre paix & notre réconciliation: il est l'aîné entre plusieurs freres; & ceux qui croient en son nom deviennent enfans de Dieu, étant nés, non de la chair & du sang, mais de Dieu même & par la vertu de son Esprit.

CHAP. I. MED. VI.

O effet merveilleux de l'amour d'un Dieu, & de la médiation de Jesus-Christ! Le Sauveur a pris notre chair, & il nous donne la sienne. Il vit par le Pere, & nous vivons par lui. Il devient une même chair avec son Eglise, & nous devenons un même esprit avec Dieu, selon cette consolante parole de S. Paul: « Celui qui demeure » attaché au Seigneur, est un même

I. Cor. VI. 17.

CHAP. I. MED. VI. » esprit avec lui. » Le Pere & le Fils sont une même chose, n'ayant qu'une seule & même Divinité ; & le Fils a obtenu de son Pere, que nous fussions une même chose, non-seulement entre nous, mais aussi avec lui qui est notre chef, & par lui avec le Pere : ce qui se consommera dans le Ciel où Dieu sera tout en tous, comme parle le grand Apôtre. (I. Cor. XV. 28.) Que cette société est douce ! qu'elle est honorable, & avantageuse en toutes manieres ! Donnez-nous, Seigneur, d'être intimement unis avec tous les Saints, dans la communion de l'Eglise Catholique, & de l'être comme eux avec vous qui êtes la source de tous les biens. O Dieu de mon cœur, & mon unique partage pour le tems & pour l'éternité, que rien ne me sépare jamais de vous, que je vous sois très-parfaitement & inviolablement attaché. Ainsi soit-il.



CHAP. I.

VII. MÉDITATION.

℣. 4. *Et hæc scribimus vobis, ut gaudeatis, & gaudium vestrum sit plenum.*

Et nous vous écrivons ceci, afin que vous soyez dans la joie, & que votre joie soit pleine & parfaite.

QUe le monde connoît mal la piété, quand il s'imagine qu'elle n'est propre qu'à rendre la vie triste & ennuyeuse! Au contraire le but de la Religion toute entiere est de nous remplir de joie, mais d'une joie solide, pure, stable, parfaite, capable de nous rendre heureux dès cette vie. C'est aussi ce que S. Jean se propose en nous adressant sa Lettre, & ce qu'elle nous procurera, si nous la lisons dans le même esprit qu'elle a été écrite. MED. VII.

1. S. Jean nous écrit, afin que nous soyons dans la joie. Il se souvient de ce que Jesus-Christ disoit à ses Apôtres la veille de sa mort. « Je vous » ai parlé comme j'ai fait, afin que ma » joie demeure en vous, & que votre » joie soit parfaite. » Et encore dans le même Discours, « Votre cœur se » réjouïra, & personne ne vous ravi- » ra votre joie. Demandez & vous S. Jean. XV. 11. XVI. 22. 24.

CHAP. I. MED. VII. » recevrez, afin que votre joie soit » parfaite. » Comme le Disciple bien-aimé a éprouvé la vérité de cette promesse, il desire qu'elle s'accomplisse en nous; & c'est ce qui arrivera infailliblement, si nous entrons dans les sentimens de foi, d'espérance & de charité, que cette divine Lettre doit exciter en nous.

La foi nous remplira de joie, en nous faisant connoître le prix des graces que nous avons reçuës & de celles qui nous sont préparées, en nous y rendant attentifs, en rapprochant de nous les biens éternels, en nous les rendant comme visibles & comme présens; en nous faisant sentir quel bonheur c'est que d'être associé aux Apôtres, pour participer à tous leurs avantages, à Jesus-Christ pour vivre de son esprit, à Dieu même afin qu'il soit notre Dieu, & que nous soyons son peuple & ses enfans. (II. Cor. VI. 18.)

L'espérance nous remplira de joie en nous faisant attendre le Sauveur, qui est monté dans le Ciel pour nous préparer la place qu'il nous destine, (S. Jean, XIV. 3.) & qui doit en revenir un jour pour nous en mettre en possession.

La charité nous remplira de joie, à mesure qu'elle regnera dans notre

cœur, parce qu'elle fait que nous possédons déja notre Dieu, & en lui tous les biens qui sont inséparables de sa présence. CHAP. I. MED. VII.

2. Ces vertus étant essentielles à la vie chrétienne, on peut dire que la joie du Saint-Esprit en est inséparable. Les tribulations de cette vie n'en privent pas un vrai fidéle : au contraire elles produisent l'épreuve, & l'épreuve affermit l'espérance; ce qui augmente la joie. Aussi les Apôtres étoient-ils pleins de joie, d'avoir été trouvés dignes de souffrir quelque chose pour le nom du Seigneur Jesus; & S. Paul nous assure qu'au milieu de toutes sortes de tribulations il étoit comblé de joie: *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* Les larmes les plus ameres de la pénitence, & les sentimens les plus vifs de componction ne privent pas de cette joie spirituelle, puisque les larmes des pénitens sont plus douces que les folles joies des théâtres, comme le dit S. Augustin, qui l'avoit éprouvé. Les tentations, les allarmes d'une conscience délicate, les désolations mêmes & les obscurcissemens que Dieu permet quelquefois pour éprouver des ames fidéles, peuvent bien leur ôter

Rom. v. 4.
Act. v. 41.
II. Cor. I. 4. 5. & VII. 4.

CHAP. I. MED. VII. pour quelque tems la douceur d'une joie ſenſible & apperçuë ; mais elles ne perdent pas pour cela le fond de cette joie ſainte qui eſt propre aux juſtes, puiſqu'elles mettent toujours leur bonheur dans l'avantage qu'elles ont d'appartenir à Dieu, & qu'elles auroient horreur de ſe délivrer de leurs peines intérieures, en ſe livrant aux plaiſirs dangereux des hommes charnels. Le juſte ſe réjouira dans le Seigneur, parce qu'il eſpérera en lui, dit le Roi Prophéte : & encore, les cris de réjouiſſance ſe font entendre dans les tentes des Juſtes, parce que Dieu y accorde le ſalut. C'eſt ce qui fait leur force dans les tentations, & leur conſolation dans les maux de la vie préſente. C'eſt pourquoi S. Paul veut que nous nous réjouiſſions toujours dans le Seigneur; il répete cet avis comme fort important : *Gaudete in Domino ſemper, iterum dico, gaudete.* Que le Dieu d'eſpérance, dit-il encore aux Romains, vous rempliſſe de joie & de paix, & que ce ſoit là l'effet de votre foi ; afin que vous ſoyez pleins du courage que donne l'eſpérance, & de la force du Saint-Eſprit.

Pſeau. LXIII. 11.

Pſeau. CXVII. 15.

Philip. IV. 4.

Rom. XV. 13.

O enfans des hommes, qu'y a-t-

il dans vos joies charnelles, profanes & honteuses ; dans vos joies impures, dangereuses, funestes, qui puisse être comparé à cette joie spirituelle & divine que la Religion procure aux justes & aux pénitens mêmes ; à cette joie qui est une participation de celle des Apôtres & de celle de Jesus-Christ ressuscité ; à cette joie dans laquelle le serviteur fidéle entre dans la joie de son Dieu & de son Seigneur ? O joie d'un cœur qui croit en Dieu, qui espere de le posséder, qui l'aime, qui par-là le posséde déja, sans que personne le lui puisse ravir, & qui trouve tout dans le Dieu qu'il aime ! Puisse mon cœur s'ouvrir à cette joie que produit le Saint-Esprit : puisse mon ame s'en remplir & y puiser le courage dont elle a besoin pour servir Dieu avec fidélité. Ainsi soit-il.

CHAP. I. MED. VII.

S. Matt. XXV. 21.

Rom. XIV. 17.



Chap. I.

VIII. Méditation.

℣. 4. Et hæc scribimus vobis, ut gaudeatis, & gaudium vestrum sit plenum.

Et nous vous écrivons ceci, afin que vous soyez dans la joie, & que votre joie soit pleine & parfaite.

Med. VIII.

Saint Jean ne se contente pas que nous soyons participans d'une joie toute spirituelle, il veut encore qu'elle soit pleine & parfaite. Et lui-même il croyoit qu'il manquoit quelque chose à sa joie, tandis qu'il manquoit quelque chose à celle des fidéles. Car, selon ce qu'on lit dans presque tous les exemplaires du texte Grec, il leur dit ici : *Nous vous écrivons ceci, afin que votre joie soit parfaite ;* & ce que la version Syriaque, qui est très-ancienne, rend ainsi ; afin que la joie que nous avons en vous, ou à votre sujet soit parfaite.

Ne manquons pas de zèle pour notre propre salut, ou pour notre perfection, tandis qu'un si grand Apôtre en témoigne un si grand pour nous rendre parfaits. Afin que notre joie soit parfaite, comme il le desire, aidés de la grace, bannissons de notre cœur les vices, qui empêchent qu'el-

le ne soit telle qu'elle doit être. Ne nous livrons point à des joies charnelles, qui seroient incompatibles avec la joie du Saint-Esprit, si elles remplissoient notre esprit, & qui la rendent au moins imparfaite, pour peu que nous nous laissions aller à ces sentimens qui sont indignes de nous. N'écoutons jamais les pensées, qui nous porteroient à la défiance & au découragement. Ne nous laissons point abbattre dans les tribulations, dans les tentations, dans les difficultés. N'oublions jamais, ni les graces que nous avons reçuës, ni celles qui nous sont préparées & offertes. Ne laissons point entrer dans notre ame les moindres commencemens de froideur, d'indifférence ou d'ingratitude. Ce que Dieu a fait pour nous, ce qu'il nous promet, tout demande que notre joie soit pleine & parfaite.

CHAP. I. MED. VIII.

Afin qu'elle le soit, ne travaillons pas seulement à bannir les vices qui y sont opposés : faisons encore des progrès continuels dans toutes les vertus, qui sont le fondement de notre joie. Que notre foi devienne de jour en jour plus éclairée, & plus attentive : que notre espérance de-

CHAP. I. MED. VIII. vienne plus vive & plus ferme : que notre charité devienne plus ardente, notre priere plus continuelle, notre reconnoissance plus tendre, notre humilité plus profonde. Plus un Chrétien est pénétré du sentiment de son indignité, plus il est étonné que Dieu ait daigné penser à lui : plus il est en état de dire avec la sainte Vierge : *Mon ame ne trouve rien de grand que le Seigneur, & mon esprit ne se réjouit qu'en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé ma bassesse.*

La joie qui vient d'un cœur pur, d'une bonne conscience & d'une foi sincere est seule digne de nous. Plus nous remporterons de victoires sur nos ennemis, plus nous avancerons vers la céleste patrie, plus nous nous intéresserons au bonheur de ceux qui y regnent déja, & qui nous y attendent ; plus notre joie sera parfaite, selon qu'elle peut l'être en ce monde. Car il est vrai qu'elle ne peut l'être pleinement que dans le Ciel, où il n'y a plus ni crainte, ni regret, ni mélange de vices & d'imperfections.

Alors mon ame se réjouira dans le Seigneur, elle tressaillera d'allegresse, parce qu'il l'aura sauvée : *Tous* Pseau. XXXIV. 9. 10. *mes os lui diront : Seigneur, qui est*

semblable à vous, qui délivrez le foible des mains de celui qui est plus fort que lui, le foible & l'indigent de celui qui le pilloit. Alors j'entrerai, Seigneur, dans votre joie, comme dans un Océan, où je me perdrai, pour n'être plus qu'à vous. Qu'elle entre aujourd'hui dans mon cœur, cette joie pleine & parfaite, & qu'elle le remplisse, comme un fleuve, qui réjouit la ville, où vous faites votre demeure. Ainsi soit-il.

CHAP. I. MED. VIII.

IX. MÉDITATION.

℣. 5. Et hæc est annuntiatio, quam audivimus ab eo, & annuntiamus vobis: quoniam Deus lux est, & tenebræ in eo non sunt ullæ.

Or voici la vérité que nous avons apprise de lui, & que nous vous annonçons : c'est que Dieu est la lumiére même, & qu'il n'y a point en lui de ténébres.

MED. IX.

ECoutons avec un profond respect une vérité que S. Jean à apprise de la propre bouche de Jesus-Christ; & soyons pénétrés de reconnoissance, de ce que le Sauveur lui a donné l'ordre & le mouvement de nous l'annoncer. Rien n'est plus important, puisqu'il s'agit de concevoir une juste idée du Dieu que nous servons, afin

CHAP. I. MED. IX. de lui rendre le culte qui lui est dû.

1. Saint Jean nous dit que Dieu est la lumiere même; & il paroît qu'il entend par la lumiere, non-seulement la vérité immuable, mais aussi la pureté, la sainteté, la justice souveraine. Car c'est en ce sens, que la lumiere est souvent prise dans l'Ecriture, soit parce que dans le monde visible, d'où sont empruntés les symboles de lumiere & de ténébres, la lumiere est ce qu'il y a de plus pur, soit parce que toute justice & toute sainteté vient de la lumiere de la vérité, & aboutit à cette lumiere. On n'est saint, que parce qu'on aime le vrai bien: or on l'aime, parce qu'on est éclairé pour le connoître tel qu'il est. Et plus on l'aime, plus on est éclairé; au lieu que le péché est l'effet & la cause des ténébres, où les esprits créés peuvent être plongés.

Voyez S. Luc XVI. 8. Act. XXVI. 18. Rom XIII. 12.

Il n'en est pas ainsi de Dieu. Il est la lumiere même, & n'est par conséquent capable d'aucun obscurcissement. Il est la lumiere, la vérité, la justice, comme il est la puissance, la bonté, l'Etre par essence. Il trouve tout en lui-même, & ne reçoit rien de personne. Rien ne peut, ni le borner dans ses perfections, ni y rien

ajouter, ou en rien diminuer, parce qu'il est la source de la perfection, & qu'il renferme dans la simplicité de son essence une infinité de perfections infinies. CHAP. I. MED. IX.

Les créatures sont plus ou moins parfaites, selon qu'il leur est donné de puiser dans cette source inépuisable : elles sont dans la lumiere ou dans les ténébres, selon qu'elles s'approchent, ou qu'elles s'éloignent de ce soleil de justice. On peut dire de l'Ange le plus parfait, comme du plus grand des enfans des hommes : Il étoit éclairé, mais il n'étoit pas la lumiére. Dieu seul est la lumiere même.

Il ne peut donc y avoir en lui de ténébres. C'est-à-dire, qu'il ne peut ni rien ignorer, ni rien oublier, ni se tromper sur rien, ni rien connoître avec la moindre imperfection. Il ne peut donc rien faire, rien ordonner, rien permettre ou conseiller qu'avec une lumiere & une sagesse infinie.

Sa sainteté n'est pas moindre que sa sagesse, & ces attributs sont inséparables. L'homme peut s'égarer par le déréglement de sa volonté, parce qu'il peut se tromper, & regarder comme aimable ce qui ne l'est pas.

CHAP. I. MED. IX.

Mais comment y auroit-il de l'imperfection dans les œuvres ou dans l'amour de celui qui est la connoissance infinie de la vérité, & tout ensemble l'amour infini de la justice, parce qu'il est la vérité & la justice même?

Il n'y a point en lui de ténébres, c'est-à-dire, qu'il ne peut y avoir, ni erreur, ni doute, ni incertitude dans ses pensées, ni déréglement dans ses volontés, ni injustice dans ses décrets; sa loi est toute pure, sa parole très-sainte, ses jugemens toujours équitables, & toutes ses œuvres irrépréhensibles. Il ne peut, ni être l'auteur du péché, ni y porter, ni l'approuver, ni y être indifférent, ni permettre aux hommes de le commettre, ni le laisser impuni. Il le hait souverainement, parce qu'il est la justice souveraine. Il déteste l'impie & son impiété, parce qu'il est infiniment saint. Adorons avec les Seraphins cette sainté infinie, éternelle, incompréhensible. Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. Puissions-nous être saints, pour être en état de plaire à un Dieu si saint!

2. Dieu étant la lumiere, il est sa propre lumiere, & il est celle des

créatures. Il n'y a point en lui de ténébres, & il peut seul dissiper les nôtres. Les Anges & les hommes n'ont d'intelligence, qu'autant qu'il fait luire aux yeux de leur esprit quelques rayons de sa lumiere. De nous-mêmes, nous ne sommes que mensonge & que péché. La vraie lumiere est celle qui éclaire tout homme qui vient au monde. La volonté de Dieu est la regle de la justice : & c'est lui qui nous la fait connoître en plusieurs manieres. Il est notre lumiere par la raison qu'il nous donne, & qui est une participation de sa sagesse infinie; par la Loi naturelle qu'il a gravée dans le cœur de tous les hommes, & que le péché a obscurcie, mais qu'il n'a pu entierement effacer ; par la conscience qui nous fait sentir que nous avons un maître, un témoin, un juge de nos actions, d'où viennent les impressions de crainte avant que de faire le mal, de honte en le faisant, de remords après l'avoir fait.

Dieu nous éclaire par tous ceux qui nous proposent la vérité, puisque c'est de lui qu'ils en ont reçu la connoissance & le mouvement de la dire. Il nous éclaire par la révélation faite aux Prophétes & aux Apôtres, pa

CHAP. I. MED. IX. la Loi & par l'Evangile, par la lumiere de la foi, par les saintes pensées qu'il nous suggere, & surtout par l'amour qu'il nous inspire pour la justice souveraine. Car cet amour purifiant les yeux du cœur, les rend capables de soutenir l'éclat de la vérité sans en être blessés. Il fait sentir mieux que tout autre moyen la réalité, la grandeur, l'importance des choses éternelles : il découvre l'étenduë, l'équité & la douceur de la Loi de Dieu. Quand on est ainsi éclairé, on est étonné & de la beauté des vérités qu'on n'avoit jamais bien comprises, & de la stupidité où on avoit été à cet égard. Dieu dit comme au commencement, *Que la lumiere soit, & il fait luire sa clarté dans nos cœurs, afin que nous puissions, non seulement marcher à sa lumiere, mais encore éclairer les autres par la connoissance de sa gloire, selon qu'elle paroît en Jesus-Christ.* (II. Cor. IV. 6.)

Il est vrai que ce que nous avons de lumiere est encore mêlé de ténebres; mais elles ne viennent que de nous, & non de Dieu, en qui il ne peut y en avoir aucunes. *C'est le Dieu de ce siécle*, c'est la passion, c'est la prévention, c'est l'indocilité, c'est l'orgueil, qui aveugle les esprits des (Ibid. ℣. 4.)

infidéles, afin qu'ils ne soient point éclairés par la lumiere de l'Evangile, & qui empêche que nous ne le soyons en toutes choses & d'une maniere parfaite.

Oh qu'on est heureux dans le Ciel, où il n'y a plus de mêlange de lumieres & de ténébres! Oh qu'heureuses sont les ames pures, qui sont d'autant plus éclairées, qu'elles sont plus dociles à votre voix, & plus fidéles à accomplir vos volontés! Lumiere infinie, dissipez mes ténébres. Faites-moi connoître, ô mon Dieu, ce que vous êtes, & ce que je suis; ce que vous faites pour mon salut, & ce que je dois faire pour votre gloire, mes devoirs & mes défauts. Eclairez toutes mes démarches, afin que je me conduise en enfant de lumiere, & que ma récompense soit de voir clairement, & d'aimer parfaitement cette lumiere infinie, qui n'est autre chose que vous-même. Ainsi soit-il.

CHAP. I. MED. X.

selon Saint Pierre qui nous applique avec raison cette parole, laquelle nous regarde encore plus que les Juifs, comme celui qui nous à appellés est saint, nous devons aussi nous autres être saints dans toute la conduite de notre vie; & que Jesus-Christ même porte cette obligation si loin, qu'il nous ordonne d'être parfaits comme notre Pere céleste est parfait. Le Juif qui rendoit à Dieu un culte extérieur & figuratif, avoit une sainteté extérieure, laquelle consistoit à fuir l'idolatrie, à éviter les crimes grossiers, & à pratiquer les cérémonies prescrites par la Loi. Le Chrétien appellé à rendre au Seigneur un culte spirituel & parfait, doit éviter les péchés les plus spirituels, & pratiquer par l'amour de Dieu tous les devoirs de la Justice.

Aussi n'avons-nous été admis au saint Baptême qu'après avoir renoncé à satan & à ses œuvres, & à condition d'y renoncer effectivement pendant toute notre vie. Nous sommes entrés alors dans cette bienheureuse société dont parle S. Jean, laquelle nous lie avec les Apôtres, avec Jesus-Christ, avec Dieu même, & qui doit aboutir à nous faire entrer dans la joie & dans

tous les biens du Seigneur que nous servons. Mais prenons garde que cette société où on nous a admis sans la coopération de notre volonté, ne peut subsister, si nous ne sommes fidéles à en observer les loix; demeurons inviolablement attachés à notre Dieu, & fuyons avec horreur tous les désordres qui nous sépareroient d'avec cette sainteté souveraine. Car si nous disons que nous avons société avec lui, & que nous marchions dans les ténébres, nous mentons.

CHAP. I. MED. X.

2. C'est toujours un grand malheur que de n'avoir point de société avec Dieu; mais c'en est un plus grand encore & plus irremédiable, que de se livrer à l'iniquité, & de s'imaginer en même-tems qu'on ne laisse pas d'être uni à Dieu; c'est ce que Saint Jean combat dans ce verset. Si nous disons que nous avons société avec lui, & que nous marchions dans les ténébres, nous mentons; ce mensonge est d'autant plus criminel, qu'il déshonore Dieu & la Religion, qu'il scandalise nos freres, & qu'il nous ferme à nous-mêmes la porte de la Pénitence.

Le pécheur fait toujours injure à la souveraine majesté de Dieu: mais

peut-il lui en faire une plus atroce, que de vouloir le rendre en quelque sorte complice de ses désordres, en prétendant qu'ils ne l'empêchent point d'être son ami, son favori, son enfant & son héritier? Dieu est la lumiere, & il n'y a point en lui de ténébres. Il hait, il condamne, il punit donc toutes iniquités; il rejette loin de lui & de son amitié tout homme en qui le péché domine. La Religion nous attache à lui comme à la source & au modéle de la justice. C'est faire outrage à sa sainteté infinie, à sa Justice, à sa providence, à sa loi toute pure; c'est contredire sa parole, que de prétendre aux privileges & à la récompense des justes, en marchant dans la voie des pécheurs. C'est déshonorer le Christianisme qui est destiné à nous conduire au bonheur par la sainteté, & non à autoriser la licence de faire le mal : c'est inviter les hommes au mal sous pretexte de Religion; c'est se tromper misérablement soi-même, & joindre aux autres crimes l'impénitence la plus orgueilleuse & la plus inexcusable. Un pécheur qui connoît son égarement & son danger, peut-être porté à recourir à Dieu, à s'humilier, à se corriger,

à se punir lui-même, afin que Dieu l'épargne. Mais s'il vient à se faire illusion, en prenant ses désordres mêmes pour des œuvres louables ou indifférentes ; s'il croit que les crimes mêmes reconnus pour tels ne lui font point perdre la justice ; s'il pense que sans changer de cœur & de conduite, il ne laissera pas d'entrer dans le Ciel, quel motif le portera à la pénitence?

Or tel étoit l'aveuglement de Simon le Magicien & de ses disciples que S. Jean a en vuë dans les paroles que nous méditons. Ils croyoient que l'ame étoit unie à Dieu par la connoissance de la vérité, & que la sainteté de nos actions n'étoit point nécessaire pour demeurer dans cette union. D'autres hérétiques ont donné dans les derniers tems en de semblables illusions. Ils ont cru que toutes nos œuvres étoient souillées de péchés même mortels, & qu'il suffisoit pour être sauvé de s'approprier par la foi la justice de Jesus-Christ. Plusieurs ont été jusqu'à croire que les plus grands crimes ne faisoient point perdre la justice à l'homme régénéré, quand il tomberoit, comme David, dans l'adultére & dans l'homicide, ou que, comme S. Pierre, il renonceroit

Chap. I. Med. X.

Jesus-Christ avec exécration. D'autres se sont imaginé que le privilege reservé aux ames parfaites étoit de se livrer aux actions les plus honteuses ; sans perdre ni la grace, ni l'union la plus intime avec Dieu.

Mais indépendamment de ces erreurs détestables qu'y a-t-il de plus commun que l'illusion des faux justes ou des faux pénitens ? Tous ceux qui vivent dans l'hérésie ou dans le schisme, tous ceux qui dans l'unité même de l'Eglise se croient en état de grace, bien qu'ils soient injustes, calomniateurs, dominés par l'avarice, par la volupté, ou par quelque autre passion ; tous ceux qui se persuadent que leur salut est en sureté, parce qu'ils ne renoncent ni à la foi, ni à certains exercices de religion, & qui sans cesser de commettre des péchés mortels, se croient justifiés, parce qu'ils reçoivent l'absolution ; toutes ces personnes marchent dans les ténébres, & croient être en société avec Dieu. C'est à toutes ces personnes que S. Jean déclare, comme l'ayant appris de Jesus-Christ, qu'ils sont dans l'erreur, & qu'ils ne peuvent être sauvés sans changer de conduite.

Oh mon Dieu, ne permettez point que rien nous sépare de vous, qui êtes la seule source de la vie, & qui devez être l'unique objet de notre amour; & puisque toute iniquité nous empêcheroit de vous être unis, ou du moins de l'être autant que nous le devons, faites que nous y renoncions de toute la plénitude de notre cœur. Ainsi soit-il.

CHAP. I.

XI. MÉDITATION.

℣. 7. *Si autem in luce ambulamus, sicut & ipse est in luce; societatem habemus ad invicem, & sanguis Jesu-Christi, Filii ejus, emundat nos ab omni peccato.*

Mais si nous marchons dans la lumiere, comme il est lui-même dans la lumiere, nous avons ensemble une société mutuelle; & le sang de Jesus-Christ son Fils nous purifie de tout péché.

MED. XI.

SAint Jean renferme dans ce verset tout ce qui fait la justice chrétienne, en nous recommandant deux devoirs qui sont comme les deux parties essentielles en cette vie. Le premier est de marcher dans la lumiere: le second, de recourir à Jesus-Christ pour être purifiés dans son sang de tous nos péchés.

1. Marcher dans la lumiere, c'est

CHAP. I. MED. XI. nous conduire selon les regles de la vérité & par le mouvement de la charité. Il n'est pas dit que Dieu marche dans la lumiere, mais qu'il est dans la lumiere. C'est qu'il ne tend point à une fin, étant lui-même la derniere fin de toutes choses, comme il en est le premier principe. C'est à nous à marcher vers notre céleste patrie & dans les sentiers de notre Dieu, selon ce qui est prédit dans Isaïe & dans Michée, que plusieurs peuples se diront les uns aux autres : allons, montons à la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob. Il nous enseignera ses voies, & nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion, & que la parole du Seigneur se fera entendre de Jerusalem.

Isaïe II. 3. Michée IV. 2.

Remarquons qu'il faut marcher & marcher dans la lumiere. Or marcher, ce n'est pas former de vains projets & de stériles résolutions. Ce n'est pas nous contenter de dire, Seigneur, Seigneur, comme si cela suffisoit pour entrer dans le royaume du Ciel. C'est mettre la main à l'ouvrage, c'est pratiquer les bonnes œuvres qui sont essentielles au Chrétien, & celles qui sont dans l'ordre de notre vocation.

C'est

C'est avancer dans la voie du salut & CHAP.
faire des progrès continuels, car il I.
n'est jamais permis de s'arrêter, puis- MED.
que ce seroit abuser du tems & des XI.
autres moyens de salut, & renoncer même à l'espérance d'arriver au terme où Dieu nous appelle. Oublions donc ce qui est derriere nous, pour nous avancer vers le but auquel il faut atteindre pour obtenir le prix qui nous est promis. Marchons avec tant de diligence, qu'on puisse dire que nous courons & même que nous volons, & obtenons pour cela les aîles de la Colombe ou celles de l'Aigle. Car il y a cette différence entre la marche d'un voyageur ou d'une armée, & la nôtre, que plus nous courrons, moins nous serons en danger de tomber ou de nous blesser. Je vous instruirai, nous dit l'Esprit de
Dieu, des voies de la sagesse, je Prov. IV. 11. 12.
vous conduirai par les sentiers de l'équité. Lorsque vous y marcherez, vos pas ne se trouveront point resserrés : si vous courez, rien ne vous fera tomber.

Mais ce n'est pas assez de marcher S. Jean
avec courage, de courir, de voler, XI. 9. 10.
il faut marcher à la lumiere suivant ce que dit Jesus-Christ, que celui

CHAP. I. MED. XI.

qui marche durant le jour ne se heurte point, parce qu'il voit la lumiere de ce monde : au lieu que celui qui marche la nuit se heurte, parce qu'il n'a point la lumiere. Or cette lumiere est proprement celle de la foi qui doit nous conduire dans toutes nos œuvres & animer toutes nos actions. L'homme brutal suit un instinct aveugle, le Philosophe se glorifie de suivre la raison. Le Chrétien a pour instinct celui de l'Esprit de Dieu, & pour raison la Foi qui le fait entrer dans la lumiere & dans les desseins de Dieu même : il ne se contente pas d'appercevoir cette lumiere plus sure, & plus élevée que celle des sens ou de
S. Jean v. 35. la raison ; il ne croit pas que ce soit assez de se réjouir pour quelques momens à la vuë de la lumiere qui brille à ses yeux : Il ne s'en sert pas pour flatter la malignité de son amour propre, en jugeant les autres & en se préférant à eux, comme s'il suffisoit d'être plus éclairé qu'ils ne le sont. Il marche, & il marche à lumiere de Dieu. C'est par là, dit S. Jean, que nous avons société avec Dieu, parce que nos jugemens sont conformes aux siens, que nous aimons ce qu'il aime, & que nous haïssons ce qu'il

déteste, que c'est lui qui vit & qui agit en nous, & que nous demeurons en lui. Quelle gloire, ô mon Dieu, quel bonheur pour une créature aussi vile que moi! Quelle miséricorde de votre part, que vous daigniez m'appeller à une telle union avec vous! Quelle ingratitude, quelle folie de la mienne, si je néglige un tel avantage!

2. Si l'homme étoit encore dans l'état dans lequel il a été créé, toute sa justice consisteroit à marcher dans la lumiere; mais nous sommes tous pécheurs, & nous continuons de l'être jusqu'à un certain dégré jusqu'à la fin de la vie présente. Ainsi une partie de notre justice consiste à être purifiés de nos péchés. Le Baptême qui nous fait Chrétiens efface en nous le péché, & nous rend les vertus dont le péché nous avoit privés. Si on reçoit ce Sacrement dans l'enfance, on est justifié & sanctifié avant que d'être en état de choisir la voie de la vérité & d'y marcher. Il n'en est pas de même des adultes, s'ils sont engagés dans le péché originel, ou s'ils ont perdu par leur faute la grace du Baptême. Il faut d'abord qu'ils se repentent, qu'ils se convertissent, qu'ils

commencent à aimer Dieu par dessus toutes choses, & à mener une vie nouvelle, qu'ils entrent dans la voie de la justice, & qu'ils commencent à y marcher à la lumiere de la foi. C'est par là qu'ils se disposent à être réconciliés avec Dieu, & qu'ils ont déja quelque société avec lui. Et il faut de plus que leurs ames soient purifiées, & leurs péchés remis par une miséricorde de Dieu toute gratuite.

Lorsqu'un Chrétien est rentré ainsi en grace avec son Dieu, il faut d'une part qu'il continue à marcher dans le chemin du salut, qu'il poursuive sa course sans reculer, sans se lasser, sans s'arrêter; & de l'autre qu'il s'humilie, qu'il gémisse, qu'il fasse pénitence pour obtenir le pardon des fautes qu'il commet; & cette pénitence de chaque jour est essentielle à la vie Chrétienne, & la rémission de nos péchés fait partie de notre justice. Car elle ne consiste jamais en cette vie à ne plus faire de fautes, mais à nous en purifier sans cesse, & à en demander incessamment le pardon.

Or ce pardon que nous demandons, & la pénitence même par laquelle nous le demandons, sont les

effets du Sang précieux & de la Passion douloureuse de notre Sauveur. *Sanguis Jesu Christi Filii ejus emundat nos ab omni peccato.* C'est par ses mérites que le péché originel est effacé ; c'est par lui que l'impie trouve grace devant Dieu ; c'est par lui que les péchés les plus légers sont remis comme les plus griefs. Il dit à chaque juste ce qu'il disoit la veille de sa mort à S. Pierre qui étoit pur, & qui cependant avoit besoin qu'on lui lavât les pieds, Si je ne vous lave point, vous n'aurez point de part avec moi. C'est la vertu de ce Sang adorable qui donne l'efficacité, soit aux Sacremens, soit aux prieres, aux jeûnes, aux aumônes, & à toutes les œuvres satisfactoires. C'est elle qui nous purifie en cette vie, & qui s'étendant jusques sur les morts, acheve de purifier en l'autre monde les Justes qui sont sortis de celui-ci avec quelques taches, ou redevables de quelques peines.

Apprenons de là dans quels sentimens nous devons demander à Dieu qu'il efface les péchés dont nous nous sommes rendus coupables, & ceux que nous commettons chaque jour. Il faut nous en corriger avec soin,

CHAP. I. MED. XI.

en quitter l'affection, en fuir l'occasion, en réparer les effets, & pratiquer les actes de vertu qui y sont les plus contraires. Car c'est en marchant ainsi dans la lumiere, que nous pouvons avoir société avec Dieu & avec Jesus-Christ son Fils, afin d'être purifiés de nos péchés. Et il faut en faisant tout cela nous humilier profondément, & ne rien attendre que des mérites de notre Sauveur, puisque c'est par sa grace que nous faisons le bien, & que c'est par son Sang que tous nos péchés sont effacés. Rendez-nous fidéles à ces devoirs, ô mon Dieu! Détruisez dans mon cœur tout ce qui peut empêcher que je ne vous sois parfaitement uni & parfaitement soumis, comme je désire de l'être à jamais. Ainsi soit-il.



XII. MÉDITATION.

℣. 8. *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus ; ipsi nos seducimus, & veritas in nobis non est.*

Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous mêmes, & la vérité n'est point en nous.

COnsidérons d'abord qui est celui qui nous parle, & admirons l'humilité avec laquelle il se reconnoît pécheur : considérons ce que nous sommes, & apprenons dans quels sentimens nous devons être, nous qui sommes si éloignés de la vertu du Disciple bien-aimé.

1. L'humilité de S. Jean est égale à sa sainteté. Remarquons de quelle maniere parle un si grand homme, & Disciple si cher à Jesus-Christ, si plein de l'Esprit de Dieu, si pur dans ses mœurs, si tendre dans sa charité à l'égard du prochain, si zelé pour la gloire de son Maître, si révéré des fidéles ; Saint Jean Apôtre & Evangeliste, Saint Jean Vierge, Prophéte & Martyr, Saint Jean qui a été jetté dans l'huile bouillante pour avoir rendu témoignage à Jesus-Christ, qui en est sorti plus fort qu'il n'y étoit entré,

CHAP. I. MED. XII. qui a souffert l'exil, qui y a été honoré des visions les plus sublimes, & qui en est revenu avec gloire; Saint Jean se confond avec nous & se met au rang des pécheurs. Il ne dit pas, Si vous prétendez être sans péché, vous vous trompez vous-mêmes, & la vérité n'est pas en vous; mais, Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes.

Tel est le langage des Saints & des plus grands Saints. Le Juste, dit le Saint-Esprit, est le premier à s'accuser. *Justus prior est accusator sui.* C'est ainsi que Tobie s'humilioit devant Dieu qui l'avoit privé de la vuë, & qu'il le supplioit d'oublier ses péchés, aussi bien que ceux de ses peres & de son peuple; que les trois seigneurs Hebreux qu'on avoit jettés dans la fournaise de Babylone y confessoient leurs péchés; que Daniel lui-même se reconnoissoit pécheur, en se joignant à un peuple prévaricateur & justement puni, qu'Esdras & Nehemie confessoient dans le même sentiment leurs propres fautes avec les crimes de leurs concitoyens, que l'un des sept freres Maccabées, disoit au nom de tous & au milieu des tourmens qu'ils enduroient pour la cause de

Proverb. XVIII. 17. Tob. III. 3. XIII. 5. Dan. III. 29. IX. 5. Esdr. IX. Nehem. I. 6. IX. 33. 2. Mac. VII. 32.

Dieu ; C'est pour nos péchés, que nous souffrons ces maux. CHAP. I.

C'est ainsi que Job, cet homme le plus juste qui fut sur la terre, selon le témoignage de Dieu même, se reconnoissoit coupable devant le Seigneur, & qu'après des discours inspirés, il se reprend lui-même, & se condamne à faire pénitence dans la cendre, parce qu'il n'a pas été assez pénétré de la grandeur & de la sainteté du Dieu dont il soutenoit la cause, en même tems qu'il portoit le poids de ces épreuves les plus rudes. C'est ainsi enfin que Jean-Baptiste le plus grand des enfans de Dieu, avouoit à Jesus-Christ qu'il avoit besoin d'être purifié par la grace du Sauveur.

MED. XII.

Job. IX. 2. 19. 28. XIII. 26. XIV. 16.

S. Matt. III. 14.

Or ces Saints si purs & si parfaits ne disoient rien qui ne fût exactement conforme à leurs pensées & à la vérité. Saint Jean auroit pu dire, que si nous prétendons être sans péché, nous nous glorifions mal-à-propos, & que l'humilité n'est point en nous : mais il a mieux aimé dire, & le S. Esprit lui a inspiré cette maniere de s'exprimer, que nous nous séduisons nous mêmes, & que la vérité n'est point en nous. C'est qu'en effet l'humilité des Saints, lorsqu'ils se re-

L. 2. de pecc. Mer. c. x. 11. 12.

CHAP. I. MED. XII. connoissent pécheurs, est fondée sur la vérité, ainsi que Saint Augustin l'a excellemment expliqué, & que l'Eglise l'a expressément décidé, en s'appuyant sur les paroles mêmes que nous méditons. Elle a prononcé contre les Pelagiens dans un Concile général de toute l'Affrique, que les plus grands Saints, en se reconnoissant coupables de divers péchés, parlent selon la vérité, aussi bien que selon l'humilité, *hoc non tantùm humiliter, sed etiam veraciter dici.* Elle a déclaré que quand ils disent à Dieu, pardonnez-nous nos péchés, ce n'est pas seulement pour leurs freres qu'ils prient, mais aussi pour eux-mêmes, parce que selon la parole de S. Jacques, nous péchons tous en beaucoup de choses. Elle a prononcé anathême contre ceux qui disoient que c'est par humilité & non selon la vérité qu'ils font cette priere; & elle les a convaincus d'erreur, en remarquant qu'il n'étoit point permis de mentir au Saint-Esprit, & de demander pardon à Dieu des lévres, tandis qu'on lui disoit de cœur, que nous n'avons point contracté de dettes qu'il puisse nous remettre. Enfin le dernier des Conciles généraux à défini, que nul

Concile Carthag. an 418.

Can. n. 7. 8. 9.

Conc. de Trente Seff. 6. chap. XI. & Can. 23.

ouvoit vivre sans péché véniel, CHAP. I. MED. XII.
n en vertu d'un privilege spécial,
que celui que l'Eglise tient avoir
accordé à la bienheureuse Vier-
mais qui ne l'a été à aucun au-
r puisque quelque saints que soient
Justes, pendant cette vie mortel-
ils tombent en divers fautes vé-
les.

. Pourquoi la vérité n'est elle point
ous, si nous disons que nous som-
; sans péché? C'est qu'une pareille
somption, ne peut jamais venir
de l'une de ces deux causes. Ou
n nous ne comprenons pas la sainte
érité & toute l'étenduë de la loi
Dieu, ou bien nous ne connoissons
notre misere & toute la corrup-
n de notre cœur. Quand nous sça-
is que Dieu défend toute cupidité,
qu'on péche dans tout ce qui se fait
ibérement sans être rapporté à sa
ire ; quand nous sommes convain-
du peu d'étenduë de nos lumieres,
que nous sentons notre foiblesse,
ivons-nous ne pas reconnoître que
is péchons souvent par ignorance,
surprise, par inadvertance, par une
:e de nos préventions, ou en cé-
it jusqu'à un certain point à nos
uvaises inclinations ; que nous pé-

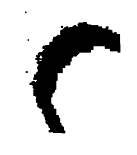
CHAP. I. MED. XII.

chons en ne priant pas continuellement, & en priant sans attention, sans ferveur, sans dévotion; que nous péchons par pensées, par desirs, par paroles, par actions, par omissions, par le silence même, & sur-tout par cet orgueil qui nous empêche de reconnoître nos péchés, & de les avouer humblement? Car nous aimons à nous séduire nous-mêmes, & à nous justifier à nos propres yeux; & si nous n'osons pas dire en général, que nous soyons sans péché, nous voulons en quelque sorte être infaillibles & impeccables dans le détail, en défendant tous nos sentimens & toutes nos actions contre ceux qui y trouvent à redire.

Or qu'arrive-t-il de-là, sinon que nous devenons incorrigibles, que les hommes ne nous reprennent plus, parce qu'il voient que leurs avertissemens sont inutiles; que Dieu ne nous remet point les péchés que nous avons commis, parce que nous n'en demandons pas humblement le pardon; que nous devenons de jour en jour plus coupables à ses yeux, & à ceux des personnes sages, & que nous sommes dans une illusion de laquelle il seroit infiniment triste que la mort

seule nous détrompât ? CHAP. I. MED. XII.

Entrons donc dans les sentimens d'une humilité sincere & fondée sur la vérité. Prions Dieu comme l'Eglise veut que les Prêtres les plus saints le fassent au saint Autel, de nous pardonner nos négligences, nos offenses, nos péchés innombrables. Reconnoissons que nous avons péché griévement par notre propre faute, & par notre très-grande faute, & ne démentons pas dans le secret de notre cœur ou dans nos entretiens avec les hommes, ces sentimens dont l'Eglise nous met l'expression dans la bouche. Avouons dans le détail que nous avons tort, que nous nous sommes trompés, que nous avons parlé ou agi imprudemment. Jugeons des autres avec retenuë, puisqu'il ne convient pas à des pécheurs tels que nous sommes, de censurer la conduite de ceux qui font quelque faute. Ne nous plaignons pas aisément quand on nous condamne. Si on nous impute des fautes que nous n'avons point faites, considérons qu'on nous épargne sur un grand nombre de péchés réels, auxquels on ne fait pas attention, & qu'il est bon que nous ayons quelque chose à souffrir pour expier tant



CHAP. I. d'offenses. Souffrons avec patience le contradictions, les maladies, les traverses; & souvenons-nous qu'étai pécheurs, nous devons être dans ur humiliation continuelle sous les yeu de Dieu, devant les hommes & nos propres yeux. Ainsi soit-il.

XIII. MÉDITATION.

℣. 9. Si confiteamur peccata nostra; fidelis est, & justus, ut remittat nobis peccata nostra, & emundet nos ab omni iniquitate.

Mais si nous confe sons nos péchés, il e fidéle & juste po nous les remettre, pour nous purifier d toute iniquité.

MED. XIII. SAint Jean confond les orgueilleu & il releve les humbles. Il no fait connoître notre mal, & il no en montre le remede. Il nous abb aux piéds du Tribunal de la Justi divine en nous obligeant à nous r connoître pécheurs, & il nous co sole par l'espérance d'obtenir misé corde. Mais remarquons en mêm tems ce qu'il demande de nous, ce qu'il nous promet.

1. Ce qu'il demande de nous, c'e que nous confessions nos péchés: sa cela, il ne nous seront point remi Or il est pour nous d'une grande co

séquence d'en obtenir le pardon. Ne méprisons point les péchés que nous commettons, sous pretexte que nous ne pouvons vivre ici bas sans en commettre, & que ceux où nous tombons ne sont pas mortels. Si vous êtes tenté de les mépriser, dit Saint Augustin, quand vous ne prenez garde qu'à leur griéveté, soyez dans la frayeur quand vous en considérez la multitude. Plusieurs petites dettes en font une grande, les gouttes multipliées font un fleuve, plusieurs grains font une masse. *Ista levia quæ dicimus noli contemnere. Si contemnis quando appendis, expavesce quando numeras. Levia multa faciunt unum grande. Multæ guttæ implent flumen, multa grana faciunt massam.* Ce n'est pas que plusieurs péchés véniels fassent par eux-mémes un péché mortel. Mais ils affoiblissent la charité, & cet affoiblissement tend à l'éteindre dans le cœur : ils disposent au péché mortel, ils y conduisent trop ordinairement; quand on les méprise, ils rendent indignes des secours de la grace, ils y mettent obstacle; & il y a souvent lieu de douter, si un Chrétien qui n'évite que les péchés qu'il regarde comme capables de le dam-

CHAP. I. MED. XIII.

ner, n'a pas déja perdu l'amour d'un Dieu qu'il ne craint point d'offenser, pourvu qu'il puisse se promettre de ne pas brûler dans l'enfer. Quelle sera donc notre espérance & notre ressource, demande Saint Augustin, sinon une humble confession de nos péchés, & un grand amour de Dieu? Car c'est par-là que la multitude de nos péchés, peut être couverte aux yeux de Dieu, & effacée par sa miséricorde. Ne voulez vous point qu'il vous condamne? Condamnez vous vous même. Voulez-vous qu'il vous pardonne? Ne vous pardonnez rien. Le priez-vous avec David, de détourner la vuë de vos offenses? Faites que vous puissiez lui dire, comme cet humble Pénitent, que vous avez toujours votre péché devant les yeux. *Et quæ spes est? ante omnia confessio, deinde dilectio. Non vis ut ille damnet, ne damna. Vis ut ille ignoscat, tu agnosce. Ut possis Deo dicere, Averte faciem tuam à peccatis meis, dic illi etiam illa verba in ipso Psalmo, quoniam iniquitatem meam ego agnosco.*

Confesser ainsi nos péchés, ce n'est pas seulement reconnoître en général que nous sommes pécheurs. Cet aveu ne coute rien à notre orgueil, parce

parce qu'il ne nous distingue pas des plus grands Saints. Il faut dans les occasions particulieres sentir & avouer que nous avons tort. Il faut reconnoître avec humilité que nous avons été surpris, que nous nous sommes trompés, que nous nous sommes laissés emporter à notre mauvaise humeur. Il faut demander pardon à ceux que nous avons blessés ou scandalisés, & ne pas rejetter avec fierté les avis qu'on nous donne avec charité. Il faut nous abbaisser devant Dieu comme le Publicain, confesser nos péchés, & les confesser tous, sans chercher, ni à nous justifier, ni à nous excuser, ni à rejetter sur les autres, sur la tentation, sur l'occasion des fautes dont nous sommes la véritable cause. Il faut profiter avec joie de la coutume si sainte & si salutaire, qui est reçuë dans l'Eglise, de nous accuser souvent aux pieds des Ministres de Jesus-Christ, des moindres fautes de notre vie. C'est un heureux engagement à nous examiner de plus près, à pleurer nos fautes devant Dieu, & à prendre de bonnes résolutions pour nous en corriger. Les moyens qu'un Prêtre nous prescrit pour cela sont plus utiles, & les pénitences plus pro-

CHAP. I. MED. XIII. pres à expier nos fautes, par la bénédiction que Dieu donne au Ministre qu'il a établi. Le sang de Jesus-Christ, qui peut seul nous purifier, nous est appliqué avec plus de fruit par l'absolution sacramentale, qu'il ne le feroit sans cela. Evitons seulement de nous confesser par routine & sans componction, de peur qu'en déchargeant notre mémoire nous ne chargions encore plus notre conscience par l'abus que nous ferions d'un Sacrement.

2. Si nous confessons nos péchés, nous dit Saint Jean, qui a toujours l'humilité de se joindre à nous comme un pécheur qui a besoin d'indulgence, & qui doit se condamner pour être absous, Dieu est fidéle & juste pour nous les remettre, & pour nous purifier de toute iniquité. Il est fidéle dans ses promesses, & l'iniquité de l'homme ne peut servir qu'à faire éclater davantage cette inviolable fidélité, comme Saint Paul l'a remarqué après David. Or il a promis de ne pas mé-
Ps. L. 6. Rom. III. 4. priser un cœur contrit & humilié. Celui qui cache ses crimes, dit le Saint Esprit dans le livre des Proverbes,
Prov. XXVIII. 13. ne sera point redressé ; mais celui qui les confesse, & qui s'en retire obtien-

dra miséricorde. Remarquons que l'écriture demande en même-tems l'aveu de nos péchés & le soin de nous en corriger, parce que la pénitence renferme également ces deux choses. Car c'est se mocquer de Dieu que de lui demander qu'il nous pardonne des fautes qu'on ne se met point en peine d'éviter; il ne suffit point non plus d'y renoncer pour l'avenir, si on ne s'en humilie pour le passé. *Qui abscondit scelera sua non dirigetur: qui autem confessus fuerit & reliquerit ea, misericordiam consequetur.* CHPA. I. MED. XIII.

Que si les plus grands pécheurs sont justifiés, lorsqu'ils confessent qu'ils quittent leurs crimes, combien plus ceux qui vivent dans la crainte de Dieu, ont-ils sujet d'espérer le pardon des fautes où la surprise & l'ignorance les font tomber? Qu'ils recourent à Dieu avec confiance, qu'ils se relévent avec humilité, qu'ils lui avouent leurs foiblesses, & ils éprouveront combien il est fidéle dans ses promesses. Il est dit dans l'Ecclésiastique, Eccli. XXXIX. 6. 7. que le Sage appliquera son cœur, & veillera dès le point du jour pour s'attacher au Seigneur qui l'a créé; qu'il offrira ses prieres au Très-haut; qu'il ouvrira sa bouche pour la priere, &

CHAP. I. MED. XIII. qu'il demandera pardon pour ses péchés. Il avouera son iniquité devant le Seigneur, & il la confessera aux hommes, suivant cette parole de S. Jacques, Confessez vos péchés les uns aux autres, & priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés. S'il y a en cela quelque confusion, l'humilité s'en charge volontiers, la justice de Dieu nous l'impose: car il est juste que celui qui commet une faute en porte la honte, & il lui est utile de la porter, lorsqu'il s'y réduit volontairement, puisque cette humiliation le préserve de l'ignominie qui est réservée aux impénitens. Il y a, dit encore le Saint-Esprit, une confusion qui fait tomber dans le péché; mais il y en a une autre qui attire la gloire & la grace. Il nous explique quelques versets après, quelle est cette confusion salutaire, lorsqu'il ajoute: Ne rougissez point de confesser vos péchés; & il nous fait connoître qu'il s'agit de les confesser à un homme sage qui puisse nous aider à nous relever, puisqu'il nous dit tout de suite, Et ne vous soumettez pas à toute personne, ou selon le Grec, ne vous soumettez point à l'homme insensé pour le péché.

S. Jacq. v. 16.

Ecc. IV. 25. 31.

Mais pourquoi ai-je besoin, ô mon Dieu, de tant d'exhortations pour avouer avec humilité les fautes dans lesquelles j'ai le malheur de tomber? Pourquoi, après tant d'instructions, ai-je encore tant de peine à me reconnoître coupable? Il n'est pas étonnant que devant les Tribunaux des Juges, on ait de la peine à avouer ses crimes, puisqu'en les avouant on ne peut guéres s'attendre qu'à en être puni suivant toute la rigueur des loix. Mais devant vous, Seigneur, & dans votre Eglise, au Tribunal de la Pénitence, & quand on a affaire à des Supérieurs qui gouvernent selon votre Esprit & qui veulent nous conduire au salut, le meilleur moyen de couvrir & d'expier nos fautes, est de les avouer avec simplicité. Faites-moi la grace de connoître, de détester, de vous exposer, de confesser humblement tout ce qu'il y a en moi d'iniquité, & que votre grace me purifie, afin que je puisse paroître devant vous avec confiance au dernier jour, & m'approcher avec une conscience pure des saints Mysteres. Ainsi soit-il.

CHAP. I. MED. XIII.

XIV. MÉDITATION.

℣. 9. *Si confiteamur peccata nostra, fidelis est & justus, ut remittat nobis peccata nostra, & emundet nos ab omni iniquitate.*

℣. 10. *Si dixerimus quoniam non peccavimus, mendacem facimus eum, & verbum ejus non est in nobis.*

Si nous confessons nos péchés, Dieu est fidéle & juste pour nous les remettre, & pour nous purifier de toute iniquité.

Si nous disons que nous n'avons point péché, nous le faisons menteur, & sa parole n'est point en nous.

MED. XIV. IL est aisé d'entendre pourquoi S. Jean nous représente que Dieu est fidéle, afin d'en conclure qu'il pardonne selon ses promesses, à ceux qui s'humilient. Mais pourquoi, ajoute-t-il qu'il est juste: car il semble que la justice ne peut demander que la punition d'un pécheur; qu'elle n'a point lieu dans la rémission des péchés qui est toujours gratuite, & qu'elle ne peut par conséquent nous être proposée comme un motif d'espérer cette rémission.

On peut faire à cette difficulté deux réponses qu'il ne faut point séparer, & qui concourent à nous faire sentir combien il est nécessaire de

confesser humblement nos fautes. La premiere est, que quand S. Jean nous représente ici que Dieu est juste, il veut dire qu'il est seul la source de toute justice, que c'est lui qui a sanctifié l'Ange & l'homme en les créant dans l'innocence, & qui leur a donné tout ce qu'ils ont eu de justice; que c'est lui qui sanctifie les pécheurs, que nous ne sommes par nous-mêmes que mensonge & que péché, qu'ainsi nous ne devons pas être surpris quand nous tombons dans quelque faute; mais qu'il faut nous en relever sans découragement, & en avouant à Dieu notre misere, espérer de celui qui est la justice même, tous les dégrés de justice dont nous avons besoin.

CHAP. I. MED. XIV.

» Tous ont péché, nous dit S. Paul, » dans un endroit qui peut servir à » expliquer les paroles de saint Jean; » & ils n'ont rien dont ils puissent se » glorifier devant Dieu, étant justi- » fiés gratuitement en vertu de la ré- » demption qu'ils ont euë en Jesus- » Christ ». Et pourquoi Dieu a-t-il choisi cette voie de nous rendre la sainteté que nous avions perduë? Il l'a fait, continue saint Paul, « afin » de faire paroître la justice qu'il don- » ne lui-même, en pardonnant les

Rom. III. 23. 24. 25. 26.

CHAP. I. MED. XIV.

» péchés qu'il avoit soufferts avec tant » de patience, voulant faire paroître » en ce tems la justice qui vient de » lui, & montrant tout ensemble, » qu'il est juste, & qu'il justifie celui » qui a la foi en Jesus-Christ ». Ainsi plus la rémission des péchés est gratuite, plus il est clair que Dieu est juste en pardonnant, puisqu'il est évident que comme il avoit seul donné la justice, il peut seul la rendre à ceux qui l'ont perduë par quelque crime, & en réparer l'affoiblissement dans ceux qui ont fait quelque chose d'injuste; que c'est par cette raison que le pécheur pénitent s'humilie profondément, qu'il aime Dieu comme source de toute justice, & qu'il s'adresse à lui pour être justifié, & qu'une des premieres choses qu'il croit & qu'il confesse, c'est qu'il ne peut l'être que par la grace du Dieu qu'il a offensé.

2. Une seconde raison pourquoi on peut dire que Dieu est non-seulement fidéle, mais encore juste en pardonnant à ceux qui confessent leurs péchés; c'est qu'il est juste en un sens, que cette grace leur soit accordée. Ce n'est point que Dieu leur doive un si grand bienfait, puisqu'un pécheur

cheur ne mérite que le ſupplice ; auſſi les pénitens ne demandent-ils la rémiſſion de leurs péchés, que comme un don qu'ils attendent de la miſéricorde de celui qu'ils ont offenſé. Mais on peut dire que Dieu ſe doit à lui-même de ne pas rejetter ceux qui ont recours à lui avec une humilité qu'il leur a inſpirée ; & on peut dire que ce qui n'eſt point dû au pécheur, eſt dû à Jeſus-Chriſt, qui a ſatisfait pour nos offenſes, & que la grace de la réconciliation ne peut être refuſée à ceux qui la demandent en s'uniſſant à lui comme à leur Sauveur, & en offrant à Dieu les mérites infinis de leur Rédemteur, pour ſuppléer à leur propre impuiſſance. On peut dire que le ſoin que prend un humble pénitent de ſe diſpoſer à recevoir la rémiſſion des péchés, eſt une eſpéce de mérite de congruité, comme parlent les Théologiens, & qu'il n'eſt pas juſte qu'il ſoit traité avec la même rigueur qu'un prévaricateur toujours rebelle & endurci dans ſa malice.

CHAP. MED. XIV.

C'eſt par-là que ſaint Auguſtin explique comment Dieu fait paroître ſa juſtice, même en faiſant grace & en remettant les péchés. « Oui, dit ce » ſaint Docteur, il eſt juſte devant

Inchoat. Expoſ. Epiſt. ad Rom. n. 9. p. 930.

CHAP. I. MED. XIV.

» Dieu, parce qu'il l'est dans la vé» rité, que ceux qui se repentent de » leurs péchés, dans le tems où Dieu » ne fait point encore éclater ses ven» geances, soient séparés par sa mi» séricorde de ceux qui ne veulent » point se corriger, & qui cherchent » même à justifier leur déréglement.» *Fortasse autem quisque miretur, quomodò intelligenda sit justitia judicis Dei, cùm gratiam præbet ignoscendo peccatis. Sed hoc planè justum est apud Deum, quia verè justum est, ut ii quos peccatorum suorum pœnitet, eo tempore quo nondum pœnarum manifestus terror apparet, misericorditer separentur ab eis qui defensiones peccatorum suorum pertinaciter exquirentes, nullâ pœnitentiâ corrigi volunt.*

C'est pourquoi, comme le remarque encore Saint Augustin, Dieu fait paroître en même-tems sa miséricorde & sa justice. *Justa est ergo gratia Dei, & grata justitia.* Mais la miséricorde précede la justice; car cette espece de mérite qu'on peut reconnoître dans la Pénitence est l'effet de la grace. *Cùm in eo quoque etiam pœnitentiæ meritum gratia præcedat.* Et lors même que Dieu pardonne à ceux à qui il a inspiré la pénitence, c'est

Ibid. n. 11.

encore par miséricorde & non à cause du mérite de leurs œuvres qu'il leur pardonne. *Ostenditur non meritis operum priorum, sed secundùm misericordiam Dei nobis dari Spiritum sanctum, ut & peccatorum abolitio fiat, quibus sejungebamur à Deo, & reconciliatio ut illi inhæreamus.* CHAP. I. MED. XIV.

Il faut donc reconnoître avec le saint Concile de Trente, que rien de ce qui précéde la justification ne la mérite, à proprement parler; & on peut dire néanmoins avec Saint Augustin, que la foi qui demande & qui obtient cette grace, n'est pas sans quelque mérite, & que le Publicain pénitent qui retourna justifié dans sa maison, le fut par le mérite de sa foi & de son humilité. *Merito fidelis humilitatis.* On peut demander pour les plus grands pécheurs, ce que ce Saint demandoit pour les Manichéens, c'est-à-dire, qu'en joignant à la réception des Sacremens, le sacrifice d'un cœur contrit & humilié, ils méritent en quelque sorte la rémission de leurs péchés. *Remissionem peccatorum & blasphemiarum suarum... accipere mere[antur].*

Ep 194. n. 9.

De natura boni ch. 48.

Adorons avec une parfaite sou[mis]sion la fidélité & la justice de D[ieu]

CHAP. I. MED. XIV.

Qu'il est bon de trouver dans sa fidélité des raisons de pardonner à des créatures qui lui ont été si infidéles, & qui manquent encore si souvent à ce qu'elles lui doivent! Qu'il est aimable, lorsqu'il met en nous, malgré tous nos démérites, des dispositions d'humilité & de componction, auxquelles il est en quelque sorte de sa justice d'attacher la rémission de nos péchés! O mon Dieu, faites-moi la grace d'être enfin fidéle & juste à votre égard. O vous qui êtes la source de toute justice, purifiez-moi de toute iniquité.



CHAP. I.

XV. MÉDITATION.

℣. 9. *Si confiteamur peccata nostra, fidelis est & justus, ut remittat nobis peccata nostra, & emundet nos ab omni iniquitate.*

Si nous confessons nos péchés, Dieu est fidéle & juste pour nous les remettre, & pour nous purifier de toute iniquité.

℣. 10. *Si dixerimus quoniam non peccavimus, mendacem facimus eum, & verbum ejus non est in nobis.*

Si nous disons que nous n'avons point péché, nous le faisons menteur, & sa parole n'est point en nous.

SAint Jean nous représente en même-tems le bonheur de ceux qui avouent humblement leurs péchés, & le malheur effroyable du pécheur qui refuse de confesser les siens. Arrêtons-nous à cette derniere considération, & remarquons que ce pécheur orgueilleux qui ne veut pas se reconnoître coupable, se fait deux grands maux. MED. XV.

1. Le premier, est qu'il se ferme la porte de la miséricorde de Dieu. C'est ce qu'on peut conclurre de ce que Saint Jean nous dit ici, que Dieu est fidéle & juste. Outre les autres explications qu'on peut donner à ces paroles, on peut dire, que le dessein de ce grand Apôtre, est de nous faire sentir que si Dieu est fidéle pour

CHAP. I. MED. XV. accomplir ses promesses, il est just pour exercer ses vengeances ; qu'ainsi, s'il pardonne à ceux qui s'humilient, il ne peut pardonner à ceux qui refusent de s'humilier. Il remet les péchés à ceux qui les confessent parce qu'il est fidéle ; mais il ne les remet qu'à ceux qui lui font l'aveu de leur misere, parce qu'il est juste.

En effet, il est impossible que Dieu étant juste comme il l'est, ne haïsse point le péché & le pécheur impénitent ; & que haïssant le mal il ne le punisse point s'il subsiste dans la créature. Or la premiere démarche que doit faire un pécheur pour entrer dans les sentimens & dans les pratiques de la pénitence, est de reconnoître sa misére & d'avouer qu'il est coupable. Il faut sçavoir qu'on est malade, recourir au Médecin, & lui exposer son mal, si on veut qu'il y remédie.

Le pécheur ne peut commencer à devenir juste qu'en se conformant à Dieu qui le condamne ; & il faut qu'il se condamne lui-même s'il désire que Dieu le justifie. C'est ce que David avoit éprouvé, & ce qu'il nous expose d'une maniere fort touchante dans un des Pseaumes de la Peniten-

Pseaume XXXI.

ce. « Heureux celui à qui les iniqui- CHAP. I.
» tés sont remises, & dont les pé- MED.
» chés sont couverts! Heureux l'hom- XV.
» me à qui le Seigneur n'impute
» point l'iniquité qu'il a commise,
» & dans le cœur duquel il n'y a point
» de déguisement ». Pourquoi David joint il la sincérité à la rémission des péchés, sinon parce qu'un aveu sincére en obtient le pardon, & que le déguisement les rend en quelque sorte irremissibles ? Saül avoit usé de ce déguisement, lorsque Samuel le reprit de la part de Dieu : il soutint qu'il avoit accompli le commandement du Seigneur, il rejetta sur le peuple ce qui s'étoit fait de mal, il s'excusa sur la prétenduë nécessité où il s'étoit trouvé d'en user comme il avoit fait, & allégua qu'il n'avoit réservé les bestiaux que Dieu lui avoit défendu d'épargner, que pour en faire des sacrifices. En tâchant de se justifier, il fut condamné & rejetté. David lui-même demeura ennemi de Dieu, tandis qu'il aima mieux cacher son péché que de le pleurer ; & il n'obtint miséricorde qu'en renonçant à ce déguisement si criminel & si funeste. « Parce que
» je m'étois tu, ajoute-t-il, mes os

CHAP. I. MED. XV.
» se sont affoiblis & envieillis, & je » rugissois pendant tout le jour. » C'est-à-dire, que ne voulant pas se juger & se punir lui-même, il mettoit Dieu dans la nécessité de le sonder & de le mettre, pour ainsi dire, à la question, qu'il étoit tourmenté de remords & de frayeurs, affligé de maladies, poursuivi par la justice du Seigneur, & par les créatures qui lui servoient d'instrumens. « Votre main, » continue-t-il, s'appesantissant sur » moi pendant le jour & durant la » nuit, je me tournai vers vous dans » ma désolation, & dans les douleurs » brûlantes que me causoit l'épine » qui me pénétroit. Je vous avouai » mon péché, Je ne cachai plus mon » iniquité. Je dis, je m'accuserai moi-» même de mes offenses devant le Sei-» gneur, & vous effaçates l'iniquité » de mon péché. »

Que n'en usez-vous ainsi, pécheurs orgueilleux qui vous agitez inutilement, & peut-être avec désespoir, dans les maux qui vous tourmentent! Que ne remontez-vous à la cause qui vous les attire? Pourquoi ne prenez-vous pas le parti de vous humilier devant Dieu, & de reconnoître que c'est avec justice qu'il vous châtie? Et

vous qui vivez dans un faux repos, & qui n'en voulez point troubler la douceur par les salutaires amertumes de la pénitence, de quoi vous servira d'avoir pendant quelques momens ignoré le mal qui va vous perdre? Vos péchés sont des monstres endormis dans votre cœur, & vous dormez sans effroi sur ces monstres. Mais ils vont se réveiller, & vous déchirer en mille manieres, lorsque la mort vous ouvrant les yeux, vous vous trouverez criminel & malheureux pour jamais. Ne vous dissimulez plus vos obligations & vos désordres. Vos maux ne font que se multiplier, tandis que vous n'y pensez pas, ou que vous les couvrez du voile de l'hypocrisie. Si nous confessons nos péchés, Dieu est fidéle pour nous les remettre; mais il est juste, & il ne peut vous absoudre que vous ne condamniez votre injustice.

2. Non-seulement le pécheur orgueilleux ne confesse point les déréglemens dont il est coupable, il va souvent jusqu'à soutenir qu'il ne l'est point; & par-là, non content de se fermer la porte de la miséricorde, il attire sur sa tête les jugemens les plus terribles. C'est afin que nous évitions

CHAP. I. MED. XV. ce malheur, que saint Jean nous avertit, que si nous disons que nous n'avons point péché, nous faisons Dieu menteur, & que la vérité n'est point en nous.

En effet, il est révélé très-clairement dans l'Ecriture, & c'est un dogme qui a été décidé contre les Pélagiens, qu'il n'y a point d'homme qui ne péche, que nous faisons tous beaucoup de fautes, que nul n'est innocent devant Dieu, s'il est jugé à la rigueur, & que les plus saints doivent demander le pardon de leurs péchés. Tout homme est menteur, & Dieu est véritable. C'est donc une grande insolence à l'homme, de soutenir qu'il est innocent, comme si Dieu qui assure le contraire, pouvoit être menteur. O homme, qui n'avez de vous-même que le mensonge & le péché, reconnoissez au moins votre misere, *Que toute bouche soit fermée, & que tout le monde se reconnoisse condamnable devant Dieu.* Que les plus justes participent à cette humiliation, & que nul, dit saint Cyprien, ne se regarde avec complaisance, comme innocent, puisque nul ne le peut être, & qu'il ne feroit qu'augmenter par cet orgueil, la juste condamnation qu'il mérite dé-

III Reg. VIII. 46. Prov. XX. 9. Eccl. VII. 21. S. Matt. VI. 12.

Rom. III. 19. 23. Jacq. III. 2.

S. Cypr. de Orat. Domin.

ja par ses autres fautes. *Ne sibi quis quasi innocens placeat, cùm innocens nemo sit, & se extollendo plus pereat.* CHAP. I. MED. XV.

Mais ce n'est pas assez de nous reconnoître pécheurs en général. C'est faire Dieu menteur, que de vouloir nous justifier dans les occasions particulieres où sa loi & sa parole nous convainquent de péché. Un usurier fait Dieu menteur, s'il croit être sauvé en exigeant plus qu'il n'a prêté, puisque Dieu même déclare qu'il n'admettra dans le Ciel que celui qui n'aura point fait ce commerce qu'il condamne. C'est combattre la foi, puisque le Concile de Vienne déclare, qu'il faut punir comme hérétique celui qui dira que l'usure n'est point un péché. Pseaum. XIV. 5.

C'est qu'en effet Dieu a révélé à son Eglise les régles des mœurs, aussi-bien que les Mysteres que nous faisons profession de croire dans le Symbole; & il est aussi certain qu'il faut aimer Dieu de tout notre cœur, qu'il l'est qu'il n'y a qu'un Dieu. C'est par conséquent faire Dieu menteur, que de détruire la régle des mœurs, comme c'est combattre la foi, que de nier l'unité de Dieu ou la Trinité des personnes.

CHAP. I. MED. XV.

Ainsi vous faites Dieu menteur vous qui portez le nom de Chrétien, lorsque vous justifiez le duel ou tout autre maniere de se venger ; lorsqu vous prétendez qu'il n'y a point d mal à aimer l'argent, tandis que l'E criture vous déclare qu'il n'y a rien d plus condamnable ; lorsque vous vou flattez de pouvoir servir deux ma tres, lorsque vous regardez comm innocente une vie de plaisir & d'oisi veté, lorsque vous faites l'apologi des spectacles, des bals, des Comédies lorsque vous louez l'ambition, lors que vous regardez le mensonge com me permis ou comme inévitable : ca c'est détruire le commandement d Dieu, ou tomber dans l'erreur d ceux qui disoient qu'il est impossibl de l'observer. C'est en vain que vou prétendez être fidéles, puisque la pa role de Dieu n'est point en vous : ca elle n'est ni dans votre esprit, ni dan votre cœur, ni dans votre bouche.

Croyons la parole de Dieu, lors qu'elle condamne tout ce qu'il y a en nous d'injustice : honorons, aimons, confessons les vérités qu'elle nous en seigne. Avouons humblement nos fau tes, & espérons d'en recevoir le par don ; car, selon la réflexion de saint

Cyprien, saint Jean nous enseigne ici également ces deux vérités; l'une, que nous devons comme pécheurs, prier pour obtenir que nos offenses nous soient pardonnées; l'autre, que nous obtiendrons en effet par une priere humble, la rémission que nous demandons. *In Epistola sua utrumque complexus est; quòd & rogare pro peccatis debeamus, & impetremus indulgentiam, cùm rogamus.* CHAP. II. De Orat. Dom.

CHAPITRE II.

℣. 1. *Filioli mei, hæc scribo vobis, ut non peccetis.*	Mes petits enfans, je vous écris ceci, afin que vous ne péchiez point.

I. MÉDITATION.

Remarquons avec quelle tendresse de charité saint Jean parle aux fidéles, & ce qu'il se propose en leur écrivant. MED. I.

1. Il appelle les fidéles ses petits enfans, parce qu'il a pour eux la même tendresse que les meres ont pour les leurs. Car le Créateur leur inspire ce sentiment, afin que dans un âge où ces enfans ne peuvent encore, ni

CHAP. II. MED. I.

se défendre d'aucune incommodité, ni se procurer rien de ce qui leur est nécessaire, ils trouvent une ressource sûre dans l'affection & dans l'attention de leurs meres. Il en est donc de même de l'Apôtre. Il y a dans l'Eglise des justes imparfaits, il y a des malades & des moribonds; les plus forts sont foibles en certaines choses. Un vrai Pasteur en est touché, il supplée par l'abondance & par la vivacité de sa charité, ce qui manque à la leur. Il est occupé de leurs dangers & de leurs besoins. Nul n'est foible qu'il ne soit foible avec lui. Nul n'est entraîné au mal par quelque scandale, que le Pasteur ne soit consumé de douleur. Saint Paul qui éprouvoit ces mouvemens, appelloit les Galates ses petits enfans: il disoit qu'il souffroit de nouveau pour eux les douleurs de l'enfantement, comme il les avoit déja souffertes pour les engendrer à Jesus-Christ, & qu'il continueroit à les souffrir, jusqu'à ce que le nouvel homme fût entiérement formé en eux. Cette expression est encore plus familiere à saint Jean, qui l'emploie jusqu'à huit fois dans cette Epître; & rien ne convenoit mieux, soit à son âge, soit à sa dignité, soit

Gal. IV. 19.

au respect que les fidéles lui portoient, & à la confiance qu'ils avoient en lui, soit au propre caractere de sa charité, qui étoit une extrême douceur & une tendresse qui réunissoit les sentimens de pere, de mere & de nourrice. C'est un grand exemple pour tous les Pasteurs, qui doivent, comme S. Jean, imiter la charité de Jesus-Christ le Prince des Pasteurs. Car notre Seigneur a daigné lui-même, en parlant à ses Disciples, les appeller ses petits enfans; & il a appris par-là à tous ceux qui sont élevés en autorité, à en tempérer toujours l'usage par la charité.

CHAP. II. MED. I.

S. Marc x. 24. S. Jean, XIII. 33.

Mais c'est aussi une grande instruction pour tous les inférieurs, & en général pour tous les fidéles. Un de nos devoirs les plus importans, est de répondre à l'amour de ceux qui nous conduisent, par un amour tendre & respectueux, & de les écouter toujours avec la docilité qui convient à de petits enfans. Prenons bien garde à conserver toujours l'esprit de l'enfance chrétienne, & à ne pas nous élever d'orgueil, comme font presque tous ceux qui ont quelque âge & quelques lumieres. On ne veut plus être ni repris ni averti : on a, dit-on,

CHAP. II. MED. I. assez de lumiere pour se conduire; on ne veut point être traité comme des enfans. On croit important de secouer le joug, & de ne se pas laisser dominer; & on parvient en effet au malheureux avantage de ne plus trouver personne qui ose dire la vérité, parce que ceux à qui on a affaire s'apperçoivent fort bien qu'on ne veut plus l'entendre. Etat funeste, qui conduit à l'aveuglement, à mille prévarications & à l'impénitence!

Craignons tout ce qui approche d'un si grand mal. Soyons ravis que nos Supérieurs aient pour nous cet amour de sollicitude & de vigilance qu'on a pour les enfans. Recevons volontiers les instructions, les avertissemens, les corrections, qui peuvent nous empêcher de nous égarer ou nous remettre dans la voie. Ecoutons avec docilité le Disciple bien-aimé, qui nous parle comme à ses petits enfans, & demandons à Dieu la grace de profiter des vérités qu'il nous annonce.

2. Que desire saint Jean pour les fidéles qu'il aime comme ses petits enfans? Quel bien tâche-t-il de leur procurer? Dans quel dessein est-ce qu'il agit, qu'il prie, qu'il souffre pour eux, & qu'il leur adresse cette Lettre

qui est l'effet de son amour & la marque de sa vigilance? Je vous écris ceci, leur dit-il, afin que vous ne péchiez point. C'est qu'en effet le péché est le plus grand mal qui puisse nous arriver, & le plus grand que nous puissions faire. C'est que le péché est le seul mal qui puisse s'opposer à notre bonheur. C'est que tout le fruit de la Religion & des Mysteres de Jesus-Christ, est d'ôter le péché de nos cœurs. *Iste omnis fructus ut auferatur peccatum.* Notre-Seigneur est venu pour sauver son peuple en le délivrant de ses péchés. Le ministere des Pasteur est établi pour nous tirer du péché & pour nous empêcher d'y tomber. Faut-il nous étonner si le but de S. Jean dans ce qu'il nous écrit, est de faire que nous ne péchions point?

CHAP. II. MED. I.

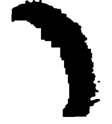
Isaïe. XXVII. 9.

Rappellons-nous en effet tout ce que nous avons lû dans le premier Chapitre. Pourquoi le Disciple bien-aimé nous y représente-t-il avec tant de tendresse, le bonheur du Chrétien qui est en société avec les Apôtres, avec Jesus-Christ, avec Dieu même? Pourquoi nous avertit-il avec tant de force des obligations du Chrétien & de la sainteté de la vie qu'il doit mener? Pourquoi nous dit-il que Dieu

CHAP. II. MED. I.

est lumiere, & qu'on ne peut avoir de société avec lui si on marche dans les ténébres, sinon afin que nous marchions toujours à la lumiere de la vérité, & non dans les ténébres du péché? Et s'il ajoute que nous ne sommes point sans péché, n'est-ce pas afin que nous évitions le péché avec d'autant plus de vigilance, que nous sentirons mieux notre foiblesse?

Mais, dira-t-on, de quoi nous servira-t-il de fuir le péché; & comment saint Jean nous écrit-il, afin que nous ne péchions point; puisque nous ne pouvons vivre ici-bas sans péché? Prenons garde à ne pas abuser de cette vérité pour pécher avec plus de licence & moins de remords. Nous ne pouvons, il est vrai, vivre en ce monde sans tomber dans quelque péché; mais nous pouvons & nous devons ne commettre aucun crime. Nous devons mener une vie exemte de péché mortel. C'est-là le premier dégré de la liberté & de la sainteté du vrai Chrétien. Celui qui vit de la foi & de l'espérance des biens futurs, ne commet point, dit saint Augustin, de ces péchés qui tuent l'ame d'un seul coup, & rien n'est plus faux & plus damnable que l'opinion de ceux qui s'imaginent vivre en Chrétiens, pourvu qu'ils ail-



lent de tems en tems s'accuser aux pieds d'un Prêtre, des péchés mortels qu'ils commettent.

Nous pouvons & nous devons éviter avec un soin infini, tout ce qui peut nous faire perdre la grace. Car s'exposer volontairement à la perdre, c'est faire voir qu'on en fait peu d'estime, & qu'on n'aime point Dieu par-dessus toutes choses, ce qui est déja être esclave du péché, & hors d'état d'être sauvé.

Nous pouvons & nous devons fuir les péchés même qui seroient certainement véniels ; n'en commettre aucun de propos délibéré, pleurer ceux que nous commettons par surprise, par ignorance, par négligence ou par foiblesse, les expier par les œuvres d'humiliation & de pénitence, par les jeûnes & par les aumônes, par les prieres, joints à l'humble aveu que nous en ferons, à la retraite, au silence, au travail, aux bonnes lectures & à la patience dans les maux. Nous devons veiller sur notre cœur, sur notre esprit, sur notre imagination, sur nos sens & sur toutes nos actions, afin de ne point retomber dans les fautes dont nous demandons la remission. Voilà ce que saint Jean

CHAP. II. demande de nous, & le bien qu'il a voulu nous procurer par cette Epître admirable que nous avons entre les mains. Le fruit que nous devons tirer de la lecture que nous en faisons & de la méditation des vérités qu'elle renferme, est de travailler ainsi à éviter le péché, afin d'arriver à cette vie bienheureuse où nous serons tellement délivrés du péché, que nous ne pourrons plus en commettre aucun. Ainsi soit-il.

II. MÉDITATION.

℣. 1. *Filioli mei, hæc scribo vobis, ut non peccetis. Sed & si quis peccaverit, Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum.*

Mes petits enfans, je vous écris ceci, afin que vous ne péchiez point. Que si néanmoins quelqu'un péche, nous avons pour Avocat auprès du Pere Jesus-Christ qui est juste.

MED. II. SAint Jean remplit tous les devoirs d'un bon Pasteur. Il n'oublie ni aucun de ses devoirs, ni aucun de nos besoins. Il veille à la conservation des brebis saines pour les préserver des herbes empoisonnées, & il ne néglige point celles qui sont malades. Il nous avertit d'éviter le péché, & il donne à ceux qui y seroient tombés,

les avis convenables ; & ce qu'il leur dit tend en même-tems à les retirer du découragement, & à les tenir dans l'humilité.

1. Si quelqu'un péche, doit-il pour cela se regarder comme sans ressource ? Non : il tomberoit par-là dans le désespoir ; & il faut même éviter l'abbatement & le découragement qui empêcheroit de se relever. Si nos péchés parlent contre nous & provoquent la vengeance divine, nous avons un Avocat auprès du Pere, qui peut nous obtenir grace & qui l'obtient pour tous ceux qui mettent en lui une humble confiance.

Il le fait pour ceux même qui tombent en des crimes qui tuent l'ame d'un seul coup. Car quoiqu'il soit rare que des Chrétiens qui ont vécu dans une piété solide, tombent en de pareils désordres, & plus rare encore qu'ils s'en relévent, il est cependant vrai qu'ils peuvent perdre la grace & la recouvrer, comme David dans l'ancien Testament, & saint Pierre dans le Nouveau. Et il semble même que ce soit principalement des fidéles qui sont assez malheureux pour décheoir de la justice, que saint Jean parle dans ce verset : car il paroît qu'il parle

CHAP. II. MED. II.
d'un malheur tout-à-fait extraordinaire, & non d'une foiblesse commune à tous les justes. Il ne dit pas, Souvenez-vous, mes freres, d'apporter à des fautes journalieres des reméдes convenables, & puisque nous péchons tous, faisons tous cette espéce de pénitence, sans laquelle on n'est point Chrétien, & dont les justes même ont besoin. Il dit: Si quelqu'un péche, comme s'il espéroit qu'un tel malheur n'arrivera à personne, il semble parler ici du péché, comme saint Paul parle dans l'Epitre aux Hébreux de l'apostasie & de l'endurcissement, lorsqu'il leur dit de prendre garde que quelqu'un ne tombe dans un déréglement de cœur & dans une incrédulité qui le sépare du Dieu vivant; que quelqu'un ne soit séduit par le péché & ne tombe dans l'endurcissement, que quelqu'un ne soit exclus du repos de Dieu; que quelqu'un ne tombe dans une désobéissance semblable à celle des Israélites incrédules, & enfin que quelqu'un ne manque à la grace de Dieu. Si quelqu'un péche en cette maniere, qu'il ne perde point l'espérance; si quelqu'un a commis une prévarication si horrible & si déplorable, *Si quis peccaverit*, il y a encore pour lui une seconde planche qu'on peut saisir

Hebr. III. 12. 13.
IV. 1. 11.

après le naufrage. La miséricorde de Dieu est infinie, & les mérites de Jesus-Christ une source inépuisable de graces. Le plus grand malheur seroit de tomber dans le désespoir comme Judas, au lieu de pleurer & d'espérer comme saint Pierre après son triple renoncement. CHAP. II. MED. II.

Mais si cela est vrai des plus grands pécheurs, combien plus y a-t-il lieu de consoler des justes qui seroient tentés de découragement à cause de leurs rechutes continuelles en des fautes de fragilité, ou parce qu'ils auroient commis quelque péché, qui bien que véniel, seroit plus considérable en lui-même ou dans ses suites? Aussi S. Augustin a-t-il toujours entendu des justes & des offenses qui leur échapent, ces paroles consolantes de S. Jean. Comme ils sont les membres vivans de Jesus-Christ, ils ont plus de droit d'espérer qu'il sera leur Avocat, & qu'il couvrira leurs miseres par l'abondance de sa justice à laquelle ils ne cessent point de participer. Travaillez donc, ame fidéle & vraiment chrétienne, à éviter tout péché: *Da operam tu ne pecces*. Mais si par une suite de la foiblesse, qui est inséparable de cette vie, il vous échape quel-

S. Aug. sur cet endroit; & voyez aussi contre Fauste. Liv. XIX. ch. 7. de fide & oper. c. 22. n. 41.

CHAP. II. MED. II. que péché, ne différez point de le remarquer, de le pleurer, de vous condamner & de vous punir; & vous pourrez ensuite vous présenter avec confiance devant votre Juge, auprès duquel vous avez un excellent Avocat. *Si de infirmitate vitæ subrépserit peccatum, continuò vide, continuò displiceat, continuò damna, & cùm damnaveris, securus ad judicem venies. Ibi habes Advocatum.*

2. *Si quelqu'un péche, nous avons pour Avocat auprès du Pere Jesus-Christ qui est juste.* Saint Augustin fait sur ces paroles deux réflexions, qui tendent à relever l'humilité de S. Jean. La premiere est, que ce saint Apôtre ne dit point aux Fidéles: Vous avez en ma personne un Avocat & un intercesseur auprès de Dieu. La seconde, qu'il ne dit point non plus: Vous avez vous autres un Avocat; mais, nous avons; aimant mieux se mettre au rang des pécheurs, que de s'en séparer avec orgueil, & de devenir par-là un pécheur d'autant plus désespéré, qu'il ne chercheroit point de remède à ses maux. Ce saint Docteur blâme à cette occasion les Donatistes, qui vouloient que les peuples s'attachassent à eux, comme s'ils eussent été capables

capables & seuls capables de les sanctifier, à cause de la sainteté qu'ils s'attribuoient. CHAP. II. MED. II.

Mais, dira quelqu'un, c'est encore saint Augustin qui parle, est-ce que les Saints ne prient pas pour nous? Est-ce que les Evêques & les Pasteurs ne prient pas pour le peuple? Faites attention à ce que dit l'Ecriture, continue ce Pere, & vous verrez que les Pasteurs eux-mêmes se recommandent aux prieres du peuple. L'Apôtre prie donc pour le peuple, & le peuple pour l'Apôtre. Nous prions pour vous, mes freres, & vous devez aussi prier pour nous. Que les membres prient les uns pour les autres: & que Jésus-Christ qui est le Chef de tout le corps, prie pour les membres. Coloss. IV. 3.

C'est ainsi que la foi catholique sçait concilier l'invocation & l'intercession des Saints avec la prérogative singuliere de Jesus-Christ. Il est le seul Médiateur de rédemtion, le seul qui soit infailliblement exaucé à cause de ses mérites infinis, le seul qui prie en nous par sa grace, le seul qui donne du prix & de la force à nos prieres, le seul par qui nous puissions prier avec piété & avec fruit; de sorte que la priere qui ne se fait point par lui,

CHAP. II. MED. II. se tourne à péché, parce qu'en priant autrement que par sa grace & en ne s'appuyant point sur ses mérites, on prie avec orgueil. C'est par lui que les Saints qui régnent dans le Ciel, prient pour nous, & que nous prions pour ceux qui souffrent dans le Purgatoire. C'est par lui que nous prions les uns pour les autres, & que chacun de nous doit prier pour soi-même.

C'étoit sur l'intercession toute-puissante de Jesus-Christ que s'appuyoit saint Paul. « Qui accusera les Elus » de Dieu, disoit-il, c'est Dieu qui » les justifie, Qui osera les condam- » ner ? Jesus-Christ est mort, & non- » seulement il est mort ; mais il est » encore ressuscité, & il est à la droi- » te de Dieu, où il intercéde pour » nous. Qui donc nous séparera de » l'amour de Jesus-Christ ? » Nous sommes pécheurs, il est vrai ; mais il est juste, & il en justifiera plusieurs, dit un Prophéte. En plaidant pour nous, il plaide pour sa famille, & en quelque sorte pour lui-même, puisque nous sommes ses enfans & les membres de son corps. Il a fait sa propre cause de la nôtre. Il ne peut la perdre avec nous, parce qu'il est infiniment juste, & il ne peut la gagner sans nous, parce que nous ne sommes qu'un avec lui

Rom. VIII. 33. 35.

Isaïe. LIII. 11.

r la charité qu'il a pour nous, & par société que nous avons avec lui. CHAP. II. MED. II.

C'étoit ce que figuroit Moyse, lorsqu'il disoit à Dieu avec tant de confiance : *Ou pardonnez à ce peuple, ou effacez-moi du Livre de vie* : comme s'il eût dit, Je ne puis périr étant aimé de vous, & je ne puis ni ne veux être heureux sans un peuple que vous m'avez donné & que j'aime comme moi-même. Aussi Moyse obtint-il par sa priere la conservation du peuple Juif, quoique prévaricateur, & sa future conversion. Combien plus Jesus-Christ sera-t-il écouté en plaidant pour nous? Il plaide devant Dieu qui est son Pere & le nôtre : *apud Patrem*. Il plaide comme homme, & il offre les mérites de sa croix où il a effacé nos péchés par son sang, & il les efface encore comme Dieu, par la grace dont il est l'auteur. Il est juste, non comme Job, comme saint Paul, comme l'Eglise qui participe à la sainteté de Dieu; mais comme étant le Fils unique du Pere, comme plein de grace & de vérité, comme source de toute justice. *Non enim justus tantum sicut Job, sicut Paulus, sicut Ecclesia; sed etiam justificans, tanquam Unigenitus à Patre, & plenus gratiâ & veritate.*

Exod. XXXII. 32.

S. Aug. Annot. in Job. c. 31.

CHAP. II. MED. II. Mais n'oublions pas de faire avec saint Gregoire, une observation importante. Si la puissance de notre Avocat nous remplit de joie, dit ce saint Pape, sa justice n'a-t-elle pas de quoi nous effrayer? Notre cause est injuste, dès que nous sommes pécheurs, & la justice demande que nous soyons condamnés. Or un Avocat qui est juste, ne se charge point de causes injustes, & il ne plaide pas pour l'injustice. Que ferons-nous, continue saint Gregoire. Renonçons aux péchés que nous avons commis: accusons-nous nous-mêmes. Nous commencerons à devenir justes en reconnoissant & en détestant notre injustice, & par là notre Avocat qui est juste, prendra notre défense au Tribunal du souverain Juge. Pleurons, & faisons de dignes fruits de pénitence, & ne mettons notre confiance ni dans nos larmes, ni dans nos actions; mais dans le bonheur que nous avons d'avoir Jesus-Christ pour Avocat. *Non ergo in fletibus, non in actibus nostris, sed in Advocati nostri allegatione confidamus, qui vivit & regnat cum Patre in unitate Spiritûs sancti Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.*

S. Greg. L. 1. in Ezech. Hom. 7. n. 24.

III. MÉDITATION.

℣. 2. Et ipse est propitiatio pro peccatis nostris; non pro nostris autem tantùm, sed etiam pro totius mundi.

Car c'est Jesus-Christ qui est la victime de propitiation pour nos péchés, & non-seulement pour les nôtres; mais aussi pour ceux de tout le monde.

ADorons Jesus-Christ s'offrant en sacrifice pour l'expiation de nos péchés; apprenons à tirer de justes conséquences de cet admirable sacrifice pour régler nos sentimens & notre conduite.

1. Il nous falloit une victime de propitiation capable d'appaiser Dieu, dont nous avions provoqué la colere par nos péchés. Tous les sacrifices de la Loi étoient insuffisans; car il étoit impossible que le sang des boucs & des taureaux effaçât les péchés. L'homme même, quand il eût donné sa vie, ne pouvoit être une victime agréable, puisqu'il étoit souillé par l'iniquité, qui le rendoit ennemi de Dieu. C'est Jesus-Christ seul qui est la victime de propitiation pour nos péchés, victime bien différente de celles qu'offroient les Prêtres enfans d'Aaron,

CHAP. II. MED. III.

& qui n'en étoient que la figure. Victime pure & d'un prix infini, parce que c'est un Dieu qui l'offre, & que c'est un Dieu qui est offert. Victime de propitiation, non-seulement pour nos péchés; mais aussi pour tous ceux de tout le monde, & dans laquelle par conséquent tous les pécheurs de tous les tems & de toutes les nations doivent mettre toute leur confiance, de quelques crimes qu'ils soient coupables, puisqu'ils y peuvent trouver le reméde à leurs maux.

Que si on demande en quel sens il est vrai que Jesus-Christ est une victime de propitiation pour les péchés de tout le monde, puisqu'il y a un si grand nombre de pécheurs dont les péchés ne sont point effacés, les saints Peres nous répondront, que le sacrifice du Sauveur ne laisse pas d'être propitiatoire pour les péchés de tout l'univers, & que cela est vrai en divers sens qu'on peut donner aux paroles de S. Jean, & qu'il ne faut point séparer.

Le premier, est que le sang que Jesus-Christ a répandu sur la croix, suffit pour laver tous les péchés de tous les hommes; qu'il n'y a aucun pécheur qui ne soit justifié, si ce sang

précieux lui eſt appliqué, & qu'on n'en doit refuſer l'application à aucun de ceux qui y ont recours; que Jeſus-Chriſt en le répandant a eu une charité générale pour tous ceux qui n'étoient pas encore condamnés aux ſupplices de l'enfer; & qu'à l'égard même des réprouvés, il auroit deſiré de les ſauver par ſa mort, ſi leur impénitence & le décret très-juſte de ſon Pere, fondé ſur la preſcience de leur iniquité, ne les avoient exclus du ſalut.

CHAP. II. MED. III.

Le ſecond ſens, eſt qu'en parlant de ceux dont les péchés ſont actuellement remis, Jeſus-Chriſt eſt une victime de propitiation, non pas pour un ſeul peuple, mais pour tout l'univers. Comme ſaint Jean étoit Juif, né de parens Juifs, & qu'il écrivoit, ſelon le témoignage des Anciens, aux Juifs fidéles qui étoient répandus dans le vaſte Empire des Parthes, en lui entendant dire, *Jeſus-Chriſt eſt mort pour nos péchés*, on auroit pu croire qu'il n'étoit venu effacer que les péchés des Juifs, & qu'il n'étoit pas également auprès de ſon Pere l'Avocat des Gentils répandus dans tout l'univers. Or il falloit détruire ce préjugé: car Jeſus-Chriſt eſt mort à la

S. Cyril. d'Alex. Lib. XI. in Joan. tom. 4. p. 967.

S. Jean. XI. 52.

CHAP. II. MED. III.

vérité particuliérement pour les Juifs; mais il n'est pas mort seulement pour ce peuple, & il a répandu son sang pour tous les enfans de Dieu qu'il falloit rassembler de divers peuples. Il est donc mort pour tout le monde, c'est-à-dire, comme parle saint Cyrille d'Aléxandrie, en expliquant ces paroles que nous méditons, pour ceux qui d'entre tous les peuples, de quelque origine qu'ils fussent, devoient être appellés par la foi à la justice & à la sainteté. *Pro universo mundo, hoc est, pro iis qui ex omni gente & genere vocandi erant per fidem ad justitiam & sanctificationem.* C'est ainsi que ce saint Docteur concilie les paroles de saint Jean dans cette Epître, avec ce qu'il rapporte ailleurs, que Jesus avoit dit qu'il ne prioit pas pour le monde. *Pro iis solis rogare se convenientiùs dixit.* Et c'est aussi l'explication de saint Augustin, quand il dit que Jesus-Christ est victime de propitiation pour les péchés de tout le monde, c'est-à-dire, de tous les fidéles répandus dans l'univers. *Mundi dixit, hoc est, omnium fidelium per orbem sparsorum*; parce qu'en effet les fidéles sont les seuls à qui les péchés soient actuellement remis par l'application du sang du Sauveur.

S. Cyril. Ibid.

S. Aug. Tract. V. in hanc Ep. n. 1.

C'est ce qu'il est important de faire entendre aux hommes en ce tems-ci, où ils sont si portés à croire qu'on se peut sauver dans toute Religion, parce que Jesus-Christ est mort pour tout le monde. Il faut leur inculquer ce que dit le Concile de Trente, qu'encore qu'il soit mort pour tous, le mérite de sa mort n'est pas communiqué à tous; & ce que dit saint Paul, qu'on n'est justifié que par sa grace, & en vertu de la rédemtion que nous avons en lui; que Dieu l'a établi pour être la victime de propitiation, mais par la foi que nous aurions en son sang; & qu'il ne sauve que son corps qui est l'Eglise. Car on n'est uni au Sauveur, qu'autant qu'on l'est à son Eglise. Aussi saint Augustin prouvoit-il par ces paroles de saint Jean, que l'Eglise n'étoit pas resserrée dans l'Afrique, comme le prétendoient les Donatistes; mais qu'elle s'étendoit dans tout le monde entier, puisque Jesus-Christ a acheté par son sang le monde entier, & qu'il s'est rendu victime de propitiation pour les péchés de tout l'univers. *Emit totum, possidet totum. . . . . Ecce Christus propitiatio est peccatorum nostrorum, non tantùm nostrorum; sed & totius mundi. Ecce ha-*

CHAP. II. MED. III.

Rom. III. 24. 25.

Ephes. v. 25.

Tract. 1. n. 8.

CHAP. II. MED. III. *bes Ecclesiam per totum mundum. . . . . quem suo sanguine comparavit.*

2. Il est juste de conclurre de ces vérités, que nous ne devons pas perdre l'espérance d'être réconciliés avec Dieu, en quelques péchés que nous soyons tombés, & qu'il ne faut ni désespérer du salut de nos freres, ni cesser de prier pour eux, puisque nous avons tous pour Avocat auprès du Pere son Fils bien-aimé, qui fait sa cause de la nôtre, & qui ne demande pour nous que ce qu'il a mérité par l'effusion de tout son sang. Mais ce n'est pas là la seule conséquence que nous devrions tirer des paroles de S. Jean. Combien ne doivent-elles pas nous porter à détester le péché, à l'expier avec courage par les travaux de la pénitence, à aimer de tout notre cœur, & à servir de tout notre pouvoir celui qui nous a achetés d'un si grand prix, & qui nous a vivifiés par sa mort ?

Jesus-Christ est la victime de propitiation pour nos péchés. C'est donc un grand mal que le péché, qui a eu besoin d'un tel reméde. Il doit nous paroître bien détestable, puisqu'il outrage la majesté infinie de Dieu ; & que pour le détruire, un Dieu s'est

humilié & anéanti, comme parle S. Paul. Comment après cela nous laisserions-nous aller au péché pour un vil intérêt, ou pour goûter quelque plaisir également court & honteux? Comment refuserions-nous d'expier par quelques larmes, par quelques austérités, par le silence & la retraite, par le renoncement au faste, au luxe, aux spectacles profanes, par l'uniformité d'une vie sérieuse & pénitente, des péchés que Jesus-Christ a expiés par une mort accompagnée de tant d'opprobres & de douleurs? Il est victime de propitiation, & son sacrifice suffit pleinement pour nous sauver tous. Mais il ne sauve que ceux à qui il est appliqué; & afin qu'il le soit à un chacun de nous, il faut que, comme il a pris sur soi nos péchés & qu'il les a portés dans son corps, nous nous chargions de sa croix, & que nous portions en nos corps l'image de sa mort. Ce n'est pas pour nous dispenser de souffrir, qu'il a souffert pour nous: ç'a été pour nous obtenir le courage de souffrir, & pour sanctifier nos souffrances par l'union qu'elles auroient avec les siennes. Il a voulu nous convaincre de son amour,

CHAP. II. MED. III.

pour nous engager à lui rendre amour pour amour. Il est mort pour nous, afin que nous mourions au péché, & que nous ne vivions que pour celui qui nous en a délivrés pour nous faire vivre à la justice. Ne permettez pas, Seigneur, que nous soyons jamais assez ingrats pour oublier ce que nous devons à votre miséricorde ; & assez ennemis de nous-mêmes, pour nous précipiter de nouveau dans l'abîme d'où vous nous avez retirés par le sacrifice d'une vie aussi précieuse que la vôtre. Faites-nous la grace de haïr le péché, de pleurer ceux que nous avons commis, & de vous rendre d'éternelles actions de graces. Ainsi soit-il.

IV. MÉDITATION.

℣. 3. *Et in hoc scimus quoniam cognovimus eum, si mandata ejus observemus.*	Or nous sommes assurés que nous le connoissons, si nous observons ses Commandemens.
℣. 4. *Qui dicit se nosse eum, & mandata ejus non custodit, mendax est, & in hoc veritas non est.*	Celui qui dit qu'il le connoît, & qui ne garde pas ses Commandemens, est un menteur, & la vérité n'est point en lui.

NOus devons sans doute, être pleins d'amour & de reconnoissance pour Jesus-Christ, qui s'est fait victime de propitiation pour nos péchés, & qui veut nous élever jusqu'à l'union la plus intime avec lui, qui nous appelle à la participation la plus parfaite de sa sainteté & de son bonheur. Mais à quelle marque pouvons-nous nous assurer que nous le connoissons & que nous l'aimons? C'est ce que saint Jean nous explique dans ces versets & dans les suivans ; & c'est même à quoi se rapporte une grande partie des instructions qu'il nous donne dans toute cette excellente Lettre, où il n'est que l'organe & l'instrument du Saint-Esprit.

1. Nous sommes assurés, dit-il,

CHAP. II. MED. IV. que nous le connoissons, si nous observons ses commandemens. C'est de Jesus Christ qu'il parle, comme il est clair par ce qui précéde & par ce qui suit. La vie éternelle consiste à le connoître. Rien par conséquent n'est plus important que de parvenir à cette connoissance. Rien n'est plus consolant que d'avoir une juste confiance que nous y sommes parvenus. Or voici la marque à laquelle nous pouvons reconnoître que nous possédons en effet cette science si sublime, au prix de laquelle saint Paul regardoit tous les avantages charnels comme de la bouë, c'est si nous observons sa loi sainte.

En effet, on ne pratiqueroit pas ses commandemens, si on ne l'aimoit lui-même, puisque le premier & le plus grand des préceptes est de l'aimer, & qu'on n'en observe aucun comme on le doit que par l'amour. Or on ne l'aimeroit pas, si on ne le connoissoit. Car la charité n'est point donnée sans la foi; & cette foi doit paroître par les œuvres sans lesquelles elle est morte.

Non-seulement celui qui aime & qui observe les commandemens, connoît déja Jesus-Christ; mais il le connoîtra plus parfaitement, à mesure

u'il aura plus d'amour & de fidélité. CHAP. II.
ar l'amour nous rend spirituels & MED. IV.
clairés dans les choses de Dieu. C'est
meilleur Casuiste que nous puissions consulter, quand il s'agit de sçavoir ce qui est conforme à l'esprit de l'Evangile, puisque cet esprit est l'amour même, & que tous nos devoirs se réduisent à agir comme on le fait quand on aime. C'est ce qui fait dire l'Auteur de l'Ecclésiastique, que l'ame d'un homme saint découvre quelquefois la vérité avec plus de lumiere, que sept sentinelles qui ont été placées en un lieu élevé pour avertir le peuple de ce qui peut l'intéresser. La charité est un feu sacré qui répand en même-tems sa lumiere & la chaleur dans les cœurs qu'elle remplit. Aussi saint Augustin nous assure-t-il que les mœurs conduisent à l'intelligence, & que celui-là sçait tout ce qui est clairement ou obscurément exprimé dans l'Ecriture, qui pratique dans sa vie les devoirs de la charité.

Eccli. XXXVII. 18.

Que les hérétiques, les libertins, les sçavans du siécle n'insultent donc pas à la simplicité de ceux qui croient sans tant de raisonnemens, & qui vivent selon les régles de l'Evangile. Les Pharisiens insultoient ainsi au

CHAP. II. MED. IV. peuple qui croyoit en Jesus-Christ. Y a-t-il, disoient-ils avec dédain, y a-t-il, un seul des Magistrats ou des Pharisiens qui ait cru en lui ? Car pour cette populace qui n'entend point la Loi, ce sont des gens maudits. Mais ils étoient maudits eux-mêmes, & ne connoissoient pas l'esprit de la loi, puisqu'ils ne croyoient pas en celui qui étoit la fin de la loi & l'auteur de la justice ; au lieu que les simples qui croyoient étoient vraiment éclairés, & qu'ils raisonnoient fort juste en disant : Quand le Christ viendra, fera-t-il plus de miracles que n'en fait cet homme-ci ?

S. Jean. VII. 48. 49.

Ibid. ℣. 31.

Il en étoit de même quand saint Jean écrivoit cette Epître. Les hérétiques qu'il y combat, se glorifioient de leur prétendu sçavoir, & ils en prenoient occasion de mépriser le fidéle humble & docile. Mais que manquoit-il à ce fidéle qui observoit les commandemens de Jesus-Christ ? On est assez sçavant quand on sçait aimer Dieu. C'est-là la science des Saints : c'est celle du salut ; & il ne nous en faut point d'autre pour être heureux en ce monde & dans le monde futur.

2. Non-seulement on connoît Jesus-Christ quand on l'aime ; mais on

ne peut le connoître comme il faut sans cet amour. C'est pourquoi saint Jean accuse de mensonge celui qui se glorifie de sçavoir sa religion & qui n'observe pas les commandemens. » Celui qui m'aime, disoit Jesus-» Christ à ses Apôtres, sera aimé de » mon Pere, & je me découvrirai à » lui ». Et ensuite en répondant à S. Jude, qui lui demandoit l'explication de cette parole: « Encore un peu de » tems, ajoutoit-il, & le monde ne » me verra plus; mais pour vous, » vous me verrez ». C'est ce qui s'accomplit d'une maniere sensible après la résurrection du Sauveur. Car il se fit voir à ses Disciples, & non aux Juifs ses ennemis. Et cela même étoit une figure de ce qui devoit arriver, non-seulement après le Jugement dernier, où Dieu ne se manifestera dans sa gloire qu'à ses Elus; mais encore dans Eglise de la terre pendant tous les siécles. Car il est toujours indubitable, que quelque science que puissent avoir les méchans, ils ne connoissent point Dieu. On ne peut le voir, ni en ce monde ni en l'autre, qu'autant que l'œil du cœur est pur. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* C'est pourquoi saint Augustin répéte

CHAP. II. MED. IV.

S. Jean. XIV. 21.

S. Matt. V. 8.

CHAP. II. MED. IV.

si souvent, qu'il faut purifier cet œi par la foi & par le détachement de créatures, si on veut connoître Die comme il doit être connu.

C'est à quoi tous les fidéles doiven faire une grande attention ; mais sur tout les Pasteurs, & ceux qui pa l'étude de la Théologie se préparen au saint ministere, ou travaillent à se remplir pour leur propre édification de la connoissance de la Religion Il faut, sans doute, l'étudier ave soin, puisqu'on ne peut sans cela l'en seigner aux autres, ni la pratique comme on le doit. Mais saint Jea les avertit de ne pas ressembler à ce maîtres d'erreur qu'il combat par tout, & qui se glorifioient d'avoir de connoissances sublimes, tandis qu leur vie étoit impure, & leur con science chargée de crimes. C'étoien des menteurs, & on le feroit comm eux, si on les imitoit. Il faut tendre à la connoissance de Dieu pa le même chemin par où saint Jean y est lui-même parvenu. Les ancien Peres l'appellent le Théologien pa excellence ; & nul autre, en effet, n'a expliqué avec tant de lumiere le mysteres du Christianisme. Or comment est-il devenu si éclairé, sinon

par la pureté, par l'humilité & par la charité ? Il a puisé ses lumieres dans la méditation des Ecritures, & dans les paroles pleines de grace & de vérité qui sortoient de la bouche de son divin Maître ; mais il les a puisées encore plus dans le cœur du Sauveur, en se reposant avec amour sur son sein. Voilà un excellent modéle pour les Théologiens, & en général pour tous les fidéles. C'est dans la priere plus encore que dans les livres, qu'on apprend à connoître Jesus-Christ. C'est par la pureté des mœurs & par la pratique de la charité, plus que par la dispute, qu'on parvient à entendre les Mysteres. Instruisez-nous, ô mon Dieu, & répandez la lumiere dans nos esprits, en répandant la charité dans nos cœurs. Ainsi soit-il.





V. MÉDITATION.

℣. 4. *Qui dicit se nosse eum, & mandata ejus non custodit, mendax est, & in hoc veritas non est.*

Celui qui dit qu'il connoît Jesus-Christ, & qui ne garde pas ses commandemens, est un menteur, & la vérité n'est point en lui.

MED. V.

IL est à propos d'approfondir de plus en plus cette parole de saint Jean, afin d'en sentir toute la vérité & toute l'importance. Tâchons d'en découvrir le sens précis, & la raison pourquoi le Disciple de l'amour s'explique en ces termes, qui sembleroient devoir être accompagnés de quelque restriction.

1. Il est certain qu'il y a une maniere de connoître Dieu sans l'aimer, puisque les Philosophes payens l'ont connu sans lui rendre gloire. Il en est de même de Jesus-Christ; puisqu'on peut, selon saint Paul, connoître tous ses Mysteres, & faire même des miracles en son nom, sans avoir la charité. Pourquoi donc saint Jean nous dit-il, que celui-là est un menteur, qui dit qu'il connoît Jesus-Christ, & qui n'observe pas ses commandemens, sinon parce qu'il parle d'une certaine

Rom. I. 21. I. Cor. XIII. 2.

connoissance qu'on ne peut avoir sans l'amour ? Oui, il y a, dit saint Augustin, une certaine manifestation intérieure de Dieu à laquelle les impies n'ont point de part : *Est ergo quædam manifestatio Dei interior, quam prorsus impii non noverunt.* C'est de cette science qui est propre aux Saints, qu'il est dit dans le Livre de la Sagesse, que connoître Dieu c'est la parfaite justice. *Nosse te, consummata justitia est.* C'est de celle-là que parle Jesus-Christ, quand il dit : *Je connois mes brebis, & elles me connoissent.* C'est celle-là que saint Gregoire Pape avoit en vuë, lorsqu'il concluoit de ces paroles de Jesus-Christ & de celles de saint Jean, que celui qui n'aime point la vérité, ne la connoît pas : *Qui veritatem non diligit, adhuc minimè cognovit* ; & qu'il disoit aux fidéles, que l'amour même est la connoissance qui nous convient. *Amor ipse notitia est.* C'est qu'en effet, la vraie science à l'égard de Dien est de sçavoir l'aimer. On ne connoît le souverain bien, qu'à mesure qu'on le connoît comme souverainement bon ; & celui-là ne sçait pas combien Dieu est bon, combien il est juste & doux de le servir, combien on est malheure

CHAP. II. MED. V.

Tract. 76. in Joan. n. 2.

Sap. xv. 3.

S. Jean x. 14.

Hom. 14. in Evang. n. 3.

Hom. 27. n. 4.

CHAP. II. MED. V. d'être séparé de lui, qui ne l'aime pas de tout son cœur. Il y a des choses que l'on ne connoît bien que par l'expérience & le sentiment. Il en est de la piété comme du miel, qu'il faut avoir goûté pour sçavoir quelle en est la douceur; tous les discours n'en sçauroient instruire, comme fait une seule goute qu'on met sur la langue. On ne connoît ni la vie, ni la santé, ni la lumiere, ni la justice & la paix, que quand on posséde ces biens.

Aussi une ame qui se convertit, reconnoît-elle aisément qu'un nouveau jour se découvre à ses yeux qui étoient auparavant dans l'ombre de la mort, & qu'elle voit ce qu'elle n'a jamais vu. Elle sent qu'on lui leve un voile qui étoit sur son cœur. Elle est surprise de ce que des vérités qu'elle avoit entendu cent fois prêcher n'étoient pour elle que comme une parabole dont elle ne connoissoit que l'écorce. On a beau méditer la loi de Dieu, & l'annoncer même aux autres, si on ne l'aime pas; on peut dire qu'on ne la sçait pas, parce qu'on n'en pénétre pas l'esprit, qu'on ne ne sçait, ni en tirer les conséquences ni s'appliquer les vérités, ni s'en nourrir, qu'on ne discerne pas ce qui est Rom. XII. 2.

bon, ce qui est agréable aux yeux de Dieu, & ce qui est parfait; & qu'en instruisant peut-être les autres, on ne s'instruit pas soi-même. Quiconque n'aime point, sera au dernier jour du nombre de ceux qui s'écriront avec désespoir. *Le soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nous*; & qui le diront avec vérité, parce qu'ils seront demeurés dans les ténébres inséparables du péché, & qu'ils n'auront point eu cette science des Saints qui est propre à ceux que l'Ecriture appelle les enfans de la lumiere.

CHAP. II. MED. V.

Rom. XI. 21.

Sagess. v. 6.

2. Mais, dira-t-on, pourquoi Saint Jean ne se contente-t-il pas de dire, que quand on n'observe point les commandemens de Jesus-Christ, on ne le connoît pas d'une maniere salutaire, ou qu'on ne le connoît pas comme il faut? Et d'où vient que ce grand Apôtre a mieux aimé nous dire simplement, que quand on n'aime pas Dieu on ne le connoît point? Ce langage est exact sans doute, puisque c'est celui du Saint-Esprit; & il est bon de remarquer sur quoi il est fondé, afin de regler nous-mêmes notre maniere de penser & de parler.

La raison pourquoi Saint Jean parle, comme il fait, c'est que toute

CHAP. II. MED. V.

connoiſſance qu'on peut avoir de Jeſus-Chriſt ſans l'aimer, n'eſt rien, & ne mérite que d'être comptée pour rien, quand on la compare avec cette haute connoiſſance qui vient de l'amour. Saint Paul qui nous apprend qu'on peut connoître tous les Myſtéres ſans avoir la charité, nous apprend auſſi, que ſans la charité tout le reſte ne ſert de rien, & que lui-même il n'eſt rien, s'il n'a pas cette divine vertu qui fait tout nôtre mérite & notre bonheur. Le tout de l'homme eſt de craindre Dieu & d'obſerver ſes commandemens, dit l'Eccleſiaſte.

Dans le langage humain, on dit fort bien qu'un homme n'a rien, qu'il ne vaut rien, qu'il ne ſçait rien, quand il n'a ni les biens, ni les vertus, ni les connoiſſances les plus néceſſaires. On dit avec raiſon, qu'un enfant ne connoît pas ſon pere, quand il ne connoît que ſa figure, quand il ne ſçait pas qu'il en a reçu la vie, & qu'il lui doit tout, quand il ne le diſtingue pas des autres hommes, & de ceux qui lui ſont les plus indifférens.

C'eſt donc avec beaucoup de juſtice, que Saint Jean nous déclare, que nous ne connoiſſons pas Jeſus-Chriſt,

si nous n'avons pour lui, ni amour, ni reconnoissance, ni soumission. Ce n'est point là le connoître comme il doit être connu, & comme il convient a un Chrétien de le connoître. Car ce qui distingue le Chrétien du Juif, c'est l'amour. Aussi Saint Paul dit-il, qu'aucun des Princes de ce monde n'a connu la sagesse de Dieu; qu'il nous la révéle par son Esprit: que cet Esprit nous a été donné, afin que nous connoissions les dons que Dieu nous a faits; que l'homme animal n'est point capable des choses qui sont de l'Esprit de Dieu, qu'elles lui paroissent une folie, & qu'il ne les peut comprendre, parce que c'est par une lumiere spirituelle qu'on en juge, & qu'on n'est capable d'entendre les instructions solides, qu'à mesure qu'on cesse d'être charnel, & de se conduire selon l'homme.

CHAP. II. MED. V.

I. Cor. 1. 8. 10. 12. 14. 11. 1. 2. 3.

Apprenons de tant de témoignages à ne faire ancun cas des sciences humaines, & des connoissances mêmes qui ont rapport à la Religion, si on ne s'en sert pour glorifier celui qui est le Dieu des sciences, comme des vertus. Les dons de Dieu sont toujours estimables entant qu'ils viennent de lui, & qu'ils peuvent conduire à

CHAP. II. MED. V.

lui. Mais de quoi sert d'avoir reçu ces dons, si par l'abus que nous en faisons, ils deviennent même pour nous un sujet de condamnation ? Aurons-nous jamais autant d'esprit ou de connoissances que les démons ? Les esprits de malice n'en sont que plus malheureux, puisque toutes les vérités qu'ils sçavent sont autant d'arrêts qui les condamnent, & qu'elles sont leur supplice. O mon Dieu, ne permettez point que nous vous connoissions d'une maniere si funeste. Apprenez-nous à vous aimer, & à faire ici l'essai de la vie que nous espérons de mener dans le Ciel, où on vous connoît à proportion de ce qu'on vous aime, & où on vous aime à proportion de ce qu'on vous connoît. Ainsi soit-il.



VI. MÉDITATION.

MED. VI.

℣. 5. *Qui autem servat verbum ejus, verè in hoc charitas Dei perfecta est; & in hoc scimus quoniam in ipso sumus.*

Mais si quelqu'un garde sa parole, l'amour de Dieu est certainement parfait en lui; c'est par-là que nous connoissons que nous sommes en lui.

SAint Jean nous a déclaré dans le verset précédent, que celui qui n'observe point les Commandemens de Jesus-Christ, se flatte en vain de le connoître; parce qu'on ne le connoît comme il faut qu'à mesure qu'on l'aime; & qu'on ne l'aime pas, si on ne lui obéit point. Mais si nous observons ses Commandemens, rassurons-nous; car nous l'aimons, & par conséquent nous le connoissons. S. Jean va même jusqu'à dire que son amour est vraiment parfait en nous; & c'est ce que nous devons tâcher de bien entendre, afin de nous exciter à observer sa Loi sainte avec toute la fidélité dont nous sommes capables.

1. On peut être d'abord étonné de ce que Saint Jean nous déclare dans ce verset. Car comment nous assure-t-il que l'amour est parfait dans tout

fidéle qui observe les Commandemens ? N'est-ce pas là le dégré le plus foible des vrais Justes ? Les plus imparfaits d'entre eux n'observent-ils pas les Commandemens ; & seroient-ils justes, s'ils ne les observoient ?

Afin de bien entendre le sens des paroles du Disciple bien-aimé, il faut remarquer qu'il y a deux sortes de perfections. La premiere qu'on peut nommer la perfection essentielle & générale ; & c'est celle à laquelle il ne manque rien de ce qui est nécessaire pour le salut. La seconde qu'on peut nommer accidentelle & spéciale, qui distingue les Saints les plus avancés d'avec ceux qui le sont moins; & qui les rendant plus justes, les rend aussi dignes d'une gloire plus excellente. Or les paroles de S. Jean doivent s'entendre de la perfection essentielle & génerale, & elles peuvent l'être aussi de la perfection accidentelle.

La perfection essentielle du Chrétien consiste à observer véritablement les Commandemens de Dieu. On n'est pécheur qu'autant qu'on ne les observe point. Le vrai pénitent est celui qui en déteste le violement, & qui par l'amour dominant de Dieu & de la justice a formé une ferme réso-

lution de les observer à l'avenir, & qui par cette disposition commence en les observant à mener une vie nouvelle. Jusques-là un Catéchumene n'est pas capable de recevoir le Baptême : sans cela un fidéle qui demande l'absolution n'est pas disposé à la recevoir avec fruit. Entre les Chrétiens qui participent aux Sacremens, celui-là a la perfection essentielle à sa vocation sainte, qui a la charité, laquelle seule est le lien de perfection, comme parle Saint Paul. Sans cette vertu, la Foi ne peut, dit le Concile de Trente, nous unir parfaitement à Jesus Christ, ni faire de nous des membres vivans de son corps. Or quand cette charité est-elle assez parfaite pour nous unir ainsi à Jesus-Christ, & pour nous conduire au Ciel, sinon quand elle nous fait observer dans toutes les occasions qui se présentent, les préceptes généraux du Christianisme, & ceux qui sont particuliers à notre état ? Quiconque les transgresse n'a point d'amour pour Dieu ; ou s'il en a quelque étincelle, cet amour est trop imparfait & insuffisant pour le sauver, puisqu'un tel Chrétien préfére encore quelque chose à Dieu, & à la fidélité qu'il lui

CHAP. II. MEDI. VI.

Coloss. III. 14. Sess. 6. chap. 7.

CHAP. II. MED. VI.

doit. Mais quand il obſerve les Commandemens, ſon amour eſt parfait quant à l'affection, puiſqu'il l'emporte ſur toutes les autres affections de ſon cœur ; & il eſt encore parfait quant à l'effet, parce qu'il eſt aſſez fort pour exécuter les bonnes réſolutions, & pour vaincre effectivement les tentations auxquelles un amour plus foible auroit ſuccombé.

Voilà à quoi on devroit faire attention, lorſqu'on oſe dire qu'on n'eſt pas parfait, mais qu'on n'eſt pas obligé de l'être, & qu'on eſpére bien d'être ſauvé ſans cela, parce qu'avec beaucoup de miſéres on ſe ſent un amour ſincére pour Dieu & pour la juſtice. Il eſt juſte & néceſſaire d'eſpérer le ſalut. C'eſt un grand bien que d'avoir quelque amour pour Dieu ; mais il ne ſuffit pas d'en avoir quelques foibles ſentimens. Il faut que cet amour ſe perfectionne, comme S. Jean dit qu'a été perfectionné l'amour de ceux qui gardent la parole de Jeſus-Chriſt (*a*). Il faut que nous-mêmes ſoyons parfaits comme notre Pere céleſte eſt parfait, & ſans cela nous ne pouvons être les enfans du Très-haut. On eſt parfait, dit Saint Auguſtin, quand on

S. Matt. v. 48.

(*a*) Τετελείωται.

aime ſes ennemis ; on l'eſt donc quand on obſerve les Commandemens, & on ne peut les obſerver ſans être parfait. Ainſi il y a une perfection qui eſt d'une obligation très-étroite, & ſans laquelle on ne peut être, ni en état de grace, ni admis au bonheur du Ciel, ni en état de communier ſans manger ſa propre condamnation.

CHAP. II. MED. VI.

2. Il ſuffit pour être ſauvé d'aimer Dieu par-deſſus toutes choſes, & de le préférer à tout, non-ſeulement dans les réſolutions qu'on prend de tems en tems, mais encore dans toute la conduite de ſa vie ; de maniere qu'il n'y ait jamais aucun objet qu'on lui égale, ou pour l'amour duquel on tranſgreſſe ſa Loi ſainte par aucun péché mortel. Mais il ne faut pas croire que tout dégré au-delà ne ſoit que de conſeil. Il n'eſt point permis de mettre volontairement des bornes à notre amour pour Dieu, parce qu'il mérite d'être aimé infiniment ; & que ſi nous ne pouvons l'aimer autant qu'il mérite de l'être, nous ſommes obligés de l'aimer de toute l'étenduë de notre cœur. Il faut donc tendre perpétuellement à rendre notre amour plus fort, plus pur, plus ardent, plus tendre, plus effica-

CHAP. II. MED. VI.

ce, plus généreux. Il faut nous efforcer d'aimer Dieu sans aucun partage, & sans aucune infidélité, de n'aimer que lui pour l'amour de lui-même, de n'aimer ni le prochain, ni quelque autre objet que ce soit, ni nous-mêmes qu'en Dieu & pour Dieu, & de l'aimer autant que nous sommes capables d'aimer. Jamais nous n'arriverons en cette vie à ce dégré d'amour ; mais il nous est ordonné d'y aspirer, de nous avancer sans cesse vers ce dégré, d'y tendre par nos desirs, par nos priéres, par nos larmes, & par la mortification de toutes les passions qui s'y opposent. Quand nous remplissons ce devoir, notre amour est parfait, selon qu'il peut & qu'il doit l'être en cette vie ; & on connoît qu'il l'est ; parce que nous gardons la parole de Jesus-Christ.

Nous ne pouvons faire une trop grande attention à cette maxime de Saint Jean, si nous voulons ne nous point méprendre dans l'idée que nous nous ferons de la perfection. Craignez Dieu, & observez ses Commandemens ; car c'est là le tout de l'homme, nous dit le Saint-Esprit dans l'Ecclesiaste. C'est donc là tout le mérite & toute la perfection du Chrétien.

Entre les Saints celui-là est le plus parfait qui accomplit le plus parfaitement les préceptes qui nous ordonnent d'être doux, humbles, patiens, compatissans, pacifiques, purs de cœur & d'esprit comme de corps. On ne s'éloigne de la perfection qu'à mesure qu'on manque à quelqu'un de ces devoirs. Si on ne les blessoit par aucun péché véniel, on seroit très parfait: on le devient à mesure qu'on fait moins de fautes, ou qu'on en fait de moins grandes, ou qu'on a plus de soin de les réparer & de les expier. Les préceptes ne s'observent parfaitement qu'à proportion qu'on obéït à deux grands Commandemens qui renferment tous les autres; c'est-à-dire, à celui qui nous ordonne d'aimer Dieu de tout notre cœur, & à celui qui nous défend d'aimer aucune créature d'un amour de convoitise. Or c'est en observant ces deux grands Commandemens qu'on est parfait; & la perfection ne consiste précisément qu'à les accomplir.

Quelque utile, quelque excellente que soit la pratique des conseils Evangéliques, on n'est pas parfait précisément, parce qu'on les observe. L'état de continence, de virginité,



CHAP. II. MED. VI.

de pauvreté, d'obéïssance sous une Regle & sous un Supérieur, est un état qui conduit à la perfection, mais qui peut en être séparé. On peut sans être parfait, répandre de grandes aumônes, s'affliger par des jeûnes pénibles, garder un silence exact, être fidéle aux pratiques d'une vie remplie de priéres, de lectures, de méditations & d'actions très-louables de leur nature; mais on ne peut sans être parfait observer parfaitement les Commandemens.

Tirons de là trois conséquences. La premiere est, que ceux qui sont dans des états plus parfaits, ne doivent, ni s'enorgueillir, ni mépriser les autres, puisque des personnes qui vivent dans un état inférieur & ordinaire, peuvent être beaucoup plus parfaites qu'ils ne le sont. La seconde, que ceux qui sont engagés par l'ordre de la Providence dans ces états plus communs, ne doivent, ni se décourager, comme s'il leur étoit impossible d'être parfaits; ni se relâcher, comme s'ils n'étoient pas obligés de le devenir. La troisiéme, que les uns & les autres doivent s'appliquer de toutes leurs forces à observer le plus parfaitement qu'il leur est pos

sible, la parole de Jesus-Christ, & CHAP. II.
les regles saintes de l'Evangile, &
que c'est uniquement par là qu'on
peut juger que leur amour pour Dieu
est parfait. Ainsi soit-il.

VII. MÉDITATION.

℣. 5. Qui autem servat verbum ejus, verè in hoc charitas Dei perfecta est; & in hoc scimus quoniam in ipso sumus.

Car si quelqu'un garde sa parole, l'amour de Dieu est vraîment parfait en lui ; c'est par-là que nous connoissons que nous sommes en lui.

SAint Jean nous propose ici un motif très-puissant pour nous porter MED. VII.
à observer avec fidélité les Commandemens de Jesus-Christ. C'est que par cette observation, nous connoissons que nous sommes dans le Sauveur. Méditons ces paroles si instructives. Considérons d'abord quel bonheur, c'est que d'être en Jesus-Christ; & en second lieu, combien ce bonheur est lié à l'observation des regles de l'Evangile.

1. Saint Jean nous a dit dès le commencement de cette Epître, que nous sommes en société avec Jesus-Christ, & par Jesus-Christ avec



CHAP. II. MED. VII.

le Pere. Ici il nous dit quelque chose de plus, il nous fait entendre jusqu'où va cette société qui fait tout notre bonheur. C'est que non-seulement, nous sommes unis à Jesus-Christ comme des amis le sont à leurs amis, des sujets à leur prince, des enfans à leur pere; mais que de plus nous sommes en lui, pour ne faire qu'une même chose avec lui : nous lui sommes unis comme la branche de la vigne l'est au sep, comme une ente l'est à l'arbre dont elle fait partie pour vivre de son suc, comme les membres le sont à la tête dont ils reçoivent les influences salutaires qui leur communiquent la vie. C'est pourquoi le Sauveur même ne fait point de difficulté de dire dans l'Evangile, que nous sommes en lui, comme il est dans son Pere. *Ego sum in Patre meo, & vos in me.* Ce qui releve notre bonheur au-delà de toute expression & de tout sentiment, parce qu'en effet, si le Fils est dans le Pere, de qui il reçoit la divinité même avec toutes les perfections, toutes les richesses, toute la puissance & toute la gloire qui lui sont propres, le Chrétien intimement uni à J. C. est en lui pour recevoir de sa plénitude une participation de la na-

* Jean. XIV. 20.

ture divine & une communication ineffable de sainteté, de délices, & de gloire. CHAP. II. MED. VII.

Qu'on est donc heureux d'être en Jesus-Christ, & que nous serions malheureux de n'être pas en lui! Car on ne peut avoir part à aucun bien spirituel qu'autant qu'on a d'union avec ce divin Sauveur. Le Fils est l'objet des complaisances du Pere, nous ne pouvons être aimés de Dieu qu'autant qu'il nous regarde dans celui en qui il a mis toute son affection. La grace n'est communiquée que par l'union avec celui qui comme Dieu en est le principe, & qui comme homme nous l'a méritée par sa mort, qui comme le Chef de l'Eglise sauve son corps par les influences qu'il répand sur ses membres. Il est seul le Fils de Dieu par nature, & on ne peut être enfant adoptif qu'autant qu'on devient une même chose avec lui. Il a seul triomphé du démon par sa propre force, & on ne peut vaincre qu'autant qu'il combat lui-même en nous. Il nous a été donné de Dieu pour être notre sagesse & notre justice, notre sanctification & notre rédemption. Nous ne pouvons avoir sans lui que le mensonge & le péché. Sans I. Cor. I. 30.

CHAP. II. MED. VII. lui nous ne sçaurions, ni avoir le moindre dégré de sainteté, ni être délivrés des maux effroyables qui sont réservés aux pécheurs. C'est en lui que toutes les nations sont bénies. On n'est enfant d'Abraham, enfant de la promesse, qu'autant qu'on est en lui. Seul il est descendu du Ciel, & seul il y remonte, parce que tous ceux qui y sont admis n'y arrivent, que comme faisant partie de son corps. Il n'y a que lui qui entre dans le sanctuaire; ni qui soit agréable à Dieu, soit comme prêtre, soit comme victime.

Oh que nous avons d'obligation à la miséricorde de Dieu, qui nous a choisis de toute éternité par Jesus-Christ & en Jesus-Christ, qui nous a incorporés par le Baptême dans l'unité de l'Eglise, qui n'a point permis que nous fussions comme tant d'autres, qui n'ont pas même ouï parler de ce divin Sauveur, ou qui étant par le schisme séparés de son corps qui est l'Eglise, se flattent en vain d'être unis à ce divin Chef qui est l'unique source de la sainteté & de la vie!

2. C'est un grand malheur de n'être pas uni à J.C. & de ne pouvoir même lui être uni, parce qu'on n'a pas été instruit de ce qu'il est & de ce qu'il a fait

pour nous. C'eſt un plus grand malheur & un crime inexcuſable, que de connoître qu'il eſt notre Sauveur, & de ſe ſéparer de l'unité du corps dont il eſt le Chef & le Sauveur, puiſque c'eſt renoncer volontairement à l'union avec Jeſus-Chriſt même. Mais ſuffit-il d'avoir une foi ſtérile, & une horreur du ſchiſme, qui nous attache à l'unité extérieure de l'Egliſe, pour nous flatter que nous ſommes en Jeſus-Chriſt? Non ſans doute. Il faut garder ſa parole & obſerver tous ſes Commandemens. *C'eſt par-là*, dit S. Jean, *que nous connoiſſons que nous ſommes en lui.*

Pour comprendre le ſens de cette parole, remarquons que nous ne ſommes en Jeſus-Chriſt qu'en vertu de certaines diſpoſitions intérieures, & que ces diſpoſitions ne ſe font connoître que par l'obſervation exacte de ſes Commandemens. Nous ne ſommes en lui que quand nous nous attachons à lui par une foi vive, par une humble confiance en ſes mérites & en ſa grace, par une charité ſincére & dominante. Or on ſe trompe aiſément, en s'imaginant qu'on a ces diſpoſitions de foi, de confiance & d'amour. Elles peuvent être dans l'eſ-

prit & sur les lévres sans être dans le cœur. On peut avoir sur la surface de l'ame des sentimens tout naturels qu'on prend mal-à-propos pour ces vertus Chrétiennes. On peut être touché de quelques impressions surnaturelles qui ne vont pas jusqu'à faire que nous soyons, à proprement parler, en Jesus-Christ & qu'il soit en nous. La seule marque qui ne soit point équivoque, & qui puisse nous donner une assurance raisonnable que nous sommes en lui, c'est l'observation de ses Commandemens. C'est de résister dans l'occasion aux tentations les plus délicates, & de pratiquer les devoirs les plus opposés à nos inclinations corrompuës. C'est de fuir par l'amour de la pureté, tous les plaisirs illicites ou dangéreux ; c'est d'être doux & humble de cœur, sincere & équitable; c'est de soulager notre prochain dans ses besoins ; c'est de souffrir avec patience ses défauts & même ses insultes ; c'est de pardonner les injures, d'être détaché des choses du monde & de la vie même, jusqu'à être résolu de tout perdre & de tout sacrifier, plutôt que de violer en un point important la loi de Dieu.

Quiconque ne vit point ainsi, loin d'être

d'être en Jesus-Christ, fait partie du corps des méchans dont le diable est le chef : ou il n'a point de foi, ou sa foi est morte & stérile. Ou il n'a point d'espérance, ou son espérance est insuffisante pour lui faire obtenir les biens qu'il espére : ou il n'a aucun amour pour Dieu & pour la justice, ou cet amour ne domine point dans son cœur, puisqu'il ne domine point dans sa conduite : or c'est par cet amour dominant que l'on doit juger de l'état d'une ame. Et comme un juste ne laisse pas d'être en Jesus-Christ, quoiqu'il commette des fautes légéres ; on peut dire qu'un pécheur n'est point encore en Jesus-Christ, quoiqu'il ait peut-être quelques foibles commencemens de bonne volonté, & qu'il fasse en conséquence quelques œuvres de justice. On connoît qu'on est en Jesus-Christ, quand on observe tous ses Commandemens. L'hérétique se trompe, quand il croit être en Jesus-Christ, bien qu'il n'observe pas le précepte d'écouter l'Eglise. Les mauvais Catholiques se trompent, quand ils s'imaginent qu'il leur suffit de croire ce que l'Eglise enseigne, & de recevoir ses Sacremens. Les faux Mystiques se trompent, lorsqu'ils se flat-

CHAP. II. MED. VII.

tent d'être parvenus à l'union la plus parfaite avec Jesus-Christ, bien qu'ils ne vivent pas selon l'Evangile. En vain ils croient être transformés, absorbés, anéantis en Dieu, même déifiés, s'ils sont sensuels, s'ils ont la hardiesse d'inventer de nouvelles doctrines, s'ils les soutiennent avec opiniâtreté, s'ils calomnient les gens de bien, s'ils tombent dans des désordres honteux, qu'on tâche quelquefois de colorer du prétexte de religion. En vain ils se glorifient d'être élevés à des états & à des oraisons extraordinaires. On n'est pas en Jesus-Christ, quand on n'observe point ses Commandemens; & quel malheur n'est-ce pas que d'être séparé de ce divin Sauveur, en qui nous trouvons tout, & sans lequel nous ne pouvons qu'être également criminels & misérables!

O mon, Dieu ne souffrez pas que nous portions en vain le nom de Chrétiens: car c'est le porter en vain que de n'être pas en Jesus-Christ. Donnez-nous cette foi vive, cette humble confiance, cet amour sincére, cette fidélité par où je puis être uni à votre cher Fils, être moi-même du nombre de vos enfans. Ainsi soit-il.

CHAP. II.

VIII. MÉDITATION.

℣. 6. *Qui dicit se in ipso manere, debet, sicut ille ambulavit, & ipse ambulare.*

Celui qui dit qu'il demeure en Jesus Christ, doit marcher lui même comme Jesus-Christ a marché.

MED. VIII.

COnsidérons combien il est juste qu'un Chrétien marche comme Jesus-Christ a marché, & en quoi nous devons l'imiter.

1. Ne croyons pas que Saint Jean nous impose un nouveau joug, lors qu'après avoir demandé de nous l'observation des Commandemens de Jesus-Christ, il demande que nous suivions les exemples de ce divin modéle. Ces deux choses sont inséparables, & jamais nous n'accomplirons les Commandemens sans marcher comme notre Seigneur a marché. Il faut pour observer la Loi être rempli de l'Esprit du Sauveur : il faut le connoître, méditer sa vie & ses mystéres, nous efforcer de les retracer en nous-mêmes, le prendre pour modéle, nous mettre à sa suite. Celui qui me suit, nous dit-il, ne marche point dans les ténébres. Donc celui qui ne suit pas Jesus-Christ ne peut

CHAP. II. MED. VIII.

que marcher dans les ténébres, & ſe précipiter dans l'abîme.

C'eſt pourquoi, il s'eſt fait voyageur, afin de nous ſervir en même-tems de maître & de guide. Il nous a inſtruits par ſon exemple, plus encore que par ſes paroles. Toute ſa vie a été une leçon continuelle, pour nous apprendre ce que nous devons fuir ou rechercher, & ce qu'il faut faire ou éviter. Depuis le moment de ſon Incarnation juſqu'au tems où il a exercé ſon miniſtere, il n'a guéres parlé que par ſon exemple. Pendaut les trois années qu'il a employées à la prédication, il ne parloit pas toujours, mais il montroit toujours, par ſa conduite, comment il falloit agir, prier, tolérer, édifier par la parole ou par le ſilence, & ſe conformer en toutes choſes à la volonté de Dieu. Enfin il nous a déclaré de la maniere la plus expreſſe, qu'il nous avoit donné l'exemple, afin de nous engager à faire ce qu'il avoit fait lui-même. *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita & vos faciatis.* S. Jean. XIII. 15.

Rendons-lui de très-humbles actions de graces pour un bienfait ſi ſignalé dont nous étions ſi indignes, mais qui nous étoit ſi néceſſaire. Il

sçavoit que c'est en vain qu'on nous exhorte à la vertu, si on ne joint l'exemple au précepte, & que nous cherchons souvent dans la conduite de nos Supérieurs des prétextes pour ne pas faire ce qu'ils enseignent, parce que peut-être ils ne le font pas eux-mêmes. Il sçavoit que nul homme ne pouvoit nous servir de modéle en toutes choses, parce qu'il n'y en a point qui ne fasse de fautes. Il sçavoit qu'étant obligés à être parfaits comme notre Pere céleste est parfait, nous pouvions en quelque sorte alléguer qu'un modéle si fort élevé au-dessus de nos sens étoit peu proportionné à notre foiblesse, & que nous ne pouvions regarder fixément comme notre modéle, un Dieu qui habite une lumiere inaccessible. Il a eu pitié de nous, & il nous a offert en sa propre personne, revetuë de notre chair un modéle, qui étoit toute à la fois visible & incapable d'aucun défaut. Il s'est rendu semblable à nous, afin que nous devinssions semblables à lui. Il s'est montré à nous comme l'image sensible & parfaite des perfections invisibles de son Pere. Il a contracté avec nous des liaisons qui nous excitent puissamment à le suivre, puisqu'il est

CHAP. II. MED. VIII. ainsi qu'en vertu de l'amour qu'il a eu pour nous, il s'est livré lui-même pour nous à la mort, comme une oblation pure & une victime sainte que Dieu a reçûë en odeur de suavité. Il faut fuir toute cupidité & tout ce qu'elle recherche, & joindre à l'innocence, l'esprit & les pratiques de l'humilité & de la pénitence, puisqu'il nous a avertis que si quelqn'un veut le suivre, c'est une nécessité qu'il se renonce soi-même, & qu'il prenne sa croix pour la porter à sa suite. Voilà ce qui est préférable à tous les miracles & à tous les dons extérieurs.

Mais ne devons-nous pas imiter Jesus-Christ dans les miracles qù'il a faits? Oui sans doute. Si nous ne pouvons ouvrir les yeux des aveugles & ressusciter les morts, nous pouvons & nous devons imiter les dispositions toutes saintes avec lesquelles il opéroit ces prodiges. Dispositions de zéle pour la gloire de son Pere, & d'attention à lui rapporter tout ce qu'il faisoit, parce que c'étoit le Pere qui le faisoit en lui, & lui communiquoit, soit dans la divinité, soit dans son humanité sainte, la puissance & les autres perfections par lesquelles il le faisoit. Dispositions d'humilité par

lesquelles

lesquelles, loin de rechercher sa propre gloire, il la fuyoit, recommandant souvent à ceux qu'il guérissoit, de ne point parler de ce qui leur étoit arrivé, de ne le point faire connoître. Dispositions de charité, de compassion pour ceux qui souffroient, le desir de faire servir à l'utilité de leurs ames & au salut de tout le monde, les bienfaits temporels qu'il leur conféroit. CHAP. II. MED. VIII.

C'est ainsi que nous sommes obligés d'imiter Jesus-Christ en tout ce qu'il a fait ; & que toute sa vie a été, comme le dit saint Augustin, un modéle parfait & une régle claire de la conduite que nous devons tenir. *Tota vita ejus in terris disciplina morum fuit.* Car si nous ne pouvons pas faire tout ce qu'il a fait, nous devons au moins entrer dans toutes ses dispositions & dans tous les sentimens avec lesquels il a fait toutes choses. *Hoc sentite in vobis quod & in Christo Jesu.* Et ce n'est pas seulement dans celles de nos actions qui ont un rapport plus particulier à la Religion, que nous devons ainsi imiter notre divin modéle, c'est en tout ce que nous faisons, en tout ce que nous disons, en tout ce que nous pensons & en tout ce que

S. Aug. de vera Relig. n. 32.

Philip. XI. 5.

CHAP. II. MED. VIII.

nous aimons ; c'eſt dans nos omiſſions mêmes, qui doivent être non-ſeulement raiſonnables, mais chrétiennes ; parce que nous devons être Chrétiens en tout, & nous conduire en toutes choſes au nom du Seigneur Jeſus, & par l'eſprit de ce divin Chef, comme il ſe conduiſoit en tout par l'Eſprit ſaint dont ſon ame étoit remplie.

Oh, que la vie d'un Chrétien doit être ſainte, & que la mienne eſt éloignée de cette perfection, laquelle eſt néanmoins d'obligation & non de conſeil ! Faites-moi la grace, ô mon Dieu, d'avoir toujours devant les yeux le divin modéle que je dois copier, puiſque vous m'avez ordonné de faire tout ſuivant ce modéle. Faites que je remarque avec douleur, & que je corrige avec ſoin tout ce qui s'en écarte. Retracez vous-même en moi, qui ſuis votre ouvrage, l'image de vos perfections. Le péché l'a défigurée ; mais votre grace peut la réparer ; & elle ne la réparera jamais, qu'en me rendant ſemblable à votre cher Fils, qui eſt votre image parfaite & conſubſtantielle. Rempliſſez-moi, s'il vous plaît, de l'eſprit de mon Sauveur, afin que comme il m'a donné en toutes choſes l'exemple de

Exod. xxv. 40. Hebr. viii. 5.

e que je dois faire, je l'imite aussi en toutes choses & dans tous les momens de ma vie. Ainsi soit-il. CHAP. II.

IX. MÉDITATION.

℣. 7. *Charissimi, non mandatum novum scribo vobis, sed mandatum vetus, quod habuistis ab initio: mandatum vetus, est verbum quod audistis.*	Mes chers (*g.* Freres) je ne vous écris point un comandement nouveau; mais le commandement ancien que vous avez reçu: & ce commandement ancien est la parole que vous avez entenduë (*g.*) dès le commencement.

IL est clair par la suite, que saint Jean parle ici du précepte de la charité fraternelle; & il dit d'abord, que ce n'est pas un commandement nouveau, afin qu'on ne croie pas qu'il veut imposer de sa propre autorité, un joug arbitraire. C'est, ajoute-t-il, un commandement ancien, comme s'il disoit: Je ne fais que vous rappeller une obligation que vous connoissez, qu'on vous a annoncée, que vous avez reçuë en promettant de la remplir, & dont il faut maintenant vous acquitter avec plus de fidélité que jamais. En effet, on pouvoit dire que le commandement de l'amour étoit ancien en plusieurs sens & en différentes manieres. MED. IX.



CHAP. II. MED. IX.

S. Aug. Estius.

1. Il l'étoit comme ayant été connu des fidéles, dès le moment qu'ils avoient commencé à croire en Jesus-Christ, & à entrer dans son Eglise par le Batême. On leur avoit annoncé non-seulement les dogmes qu'il falloit croire, mais encore les devoirs qu'il falloit pratiquer. On leur avoit appris à observer tout ce que Jesus-Christ a prescrit à ses Disciples, & particuliérement à aimer le prochain, puisque c'est-là ce qu'il a appellé singuliérement son commandement. Les fidéles avoient connu ce précepte comme on le doit connoître, c'est-à-dire, en l'observant. C'étoit parce qu'ils aimoient les serviteurs de Dieu, qu'ils avoient desiré de leur être associés par le Batême; & ils les avoient aimés encore plus parfaitement, depuis qu'ils étoient devenus par le Batême enfans du même Pere & de la même Mere, c'est-à-dire, de Dieu & de l'Eglise; membres du même Corps, vivant du même Esprit, animés par un même Chef, nourris du même pain, appellés au même héritage.

Le précepte de nous aimer les uns les autres, n'est pas un de ces secrets dont la connoissance ne soit que pour les parfaits: c'est le second comman-

dement de la loi ; c'eſt l'abrégé de l'Evangile ; c'eſt, après l'amour de Dieu, ce qu'il y a de plus eſſentiel ; & ces deux amours ne peuvent être dans la pratique, ſéparés l'un de l'autre. C'étoit donc avec grande raiſon que ſaint Jean diſoit aux fidéles, qu'il ne leur apportoit pas un commandement nouveau, en leur recommandant de s'aimer les uns les autres. CHAP. II. MED. IX.

2. Cette parole avoit une application particuliere à ceux d'entre les fidéles, qui étoient Juifs ou qui avoient été Proſélites avant que d'embraſſer le Chriſtianiſme. Le commandement qui nous ordonne de nous aimer, n'eſt point nouveau, parce que la loi de Moyſe en avoit preſcrit l'accompliſſement. Il eſt vrai que le propre de la Loi nouvelle eſt de donner l'amour en répandant le Saint-Eſprit dans les cœurs; mais la Loi ancienne ordonnoit d'aimer ; & comme elle preſcrivoit aux Iſraélites d'aimer Dieu de tout leur cœur, elle leur enjoignoit auſſi de s'aimer les uns les autres. Elle alloit plus loin. Elle les avertiſſoit d'aimer les étrangers, & de ſe ſouvenir qu'ils l'avoient été eux-mêmes en Egypte. Elle vouloit qu'on ne ſe ſouvînt point des injures, &

CHAP. II. MED. IX.

ce que la nature lui dicta, & ce qu'elle dicte à tous ceux qui se rendent attentifs à ce qu'elle nous prescrit.

Et combien de raisons n'avons-nous pas d'aimer tous les hommes ? Ils sont tous sortis d'un même pere, Dieu l'ayant ainsi voulu pour lier les hommes entre-eux d'une maniere qui ne convient pas même aux Anges. Leur bonheur humain dépend de cette union, & elle les rendra heureux pour l'éternité, si elle est rehaussée par la charité, qui fait qu'on aime les hommes en Dieu & pour Dieu. Ils sont tous formés à son image, ils sont son chef-d'œuvre, ils sont ses enfans ou ils peuvent le devenir ; ils peuvent glorifier Dieu & le posséder éternellement. Si nous aimons Dieu, nous devons desirer qu'il soit glorifié par tous ceux qui sont capables de le faire. Nous devons par consequent les aimer tous, & leur souhaiter le bonheur éternel pour lequel Dieu les a créés. Nous devons prier pour eux, & leur rendre les services qui dépendent de nous, afin de les gagner pour Dieu, & de les attirer à la vertu par les liens de la charité, en leur rendant la religion & la piété aimables. S'ils sont justes, nous devons les ai-

mer, en respectant en eux l'image & la participation de la sainteté de Dieu même. S'ils sont pécheurs, il faut les aimer afin qu'ils deviennent justes. Il n'y en a aucun au bonheur ou au malheur duquel il nous soit permis d'être indifférens. Enfin, nous voulons être aimés, & nous devons en user avec tout homme, comme nous desirerions sans déréglement qu'il en usât avec nous.

CHAP. II. MED. IX.

Jugeons de-là combien est monstrueuse la conduite de ceux qui n'aiment personne, ou, ce qui est beaucoup plus commun, qui n'aiment que ceux qui les flattent, qui leur obéïssent, qui les secourent, & à qui ils sont liés d'une maniere plus particuliere. Celui qui n'aime pas tous les hommes, n'est ni Chrétien, ni Juif, ni homme raisonnable; puisqu'il n'obéït ni à l'Evangile, ni à ce que la Loi de Moyse prescrivoit par rapport aux devoirs de la morale, ni à la voix même de la nature. Et que faudra-t-il donc penser de ceux qui haïssent, qui persécutent, qui outragent, qui déchirent par leur calomnies ceux qu'ils devroient aimer?

O mon Dieu, faites-nous la grace de vous aimer, & nous aimerons les

CHAP. II. prochain en vous & pour vous.
vous êtes bon, lorsque non co
de nous aimer vous-même, vou
donnez à tous les hommes de
aimer! Qu'il est juste que nous l
mions de notre côté, & que nou
servions enfin un précepte si an
que vous avez gravé dans nos co
recommandé dans la Loi, incu
dans l'Evangile; un précepte qu
si nécessaire & si juste d'observer

X. MÈDITATION.

℣. 8. Iterum mandatum novum scribo vobis, quod verùm est & in ipso, & in vobis; quia tenebræ transierunt, & verum lumen jam lucet.

Et néanmoins j
dis que le comm
ment dont je vo
le, est nouvea
qui est vrai en
Christ & en vous
ce que les tén
dissipent, &
vraie lumiere luit déjapou

MED. X. QUoique le commandemen
nous oblige d'aimer nos f
soit ancien, il est certain qu
nouveau; puisque Jesus-Christ l
pellé de ce nom, & nous l'a c
S. Jean. XIII. 34. comme tel, en nous disant: *J
donne un commandement nouveau
est que vous vous aimiez les uns l
tres, comme je vous ai aimés.*

nouveau, dit saint Jean, & en Jesus-Christ & en nous. Tâchons d'approfondir ce que nous veut dire l'Apôtre de l'amour, nous y trouverons un riche fonds d'instruction. CHAP. II. MED. X.

1. Le commandement de nous aimer les uns les autres, est nouveau en Jesus-Christ. Il l'a inculqué avec un nouveau soin, il a dissipé les ténébres dont on le couvroit, & a réfuté les fausses interprétations par lesquelles on l'éludoit: il en a fait sentir l'étenduë & l'importance: il nous a déchargés du joug de la loi cérémoniale, afin que nous puissions donner toute notre application au précepte de l'amour: il y a réduit la Loi & les Prophétes. Il nous a fait entrer dans une nouvelle alliance, qui consiste dans l'amour. Il a rompu la muraille de séparation qui divisoit le Juif d'avec le Gentil: il nous a tous réunis dans une même famille & dans un même corps: il nous a rendus freres par sa grace, d'une maniere bien plus excellente que nous ne l'étions par la nature: il n'a fait de nous tous qu'un seul homme dont il est le Chef. Tant de nouveaux motifs sont pour nous une nouvelle loi qui nous engage à nous aimer; & un des motifs les plus puis-

CHAP. II. MED. X.

sans, est l'exemple qu'il nous a donné : exemple qui non-seulement nous presse de nous aimer les uns les autres ; mais qui nous sert de loi & de régle, parce qu'il nous apprend quel doit être notre amour. Cet exemple tient lieu d'un commandement nouveau, qui nous impose une nouvelle obligation de nous aimer les uns les autres. Car n'est-il pas juste que nous rendions à Jesus-Christ amour pour amour ? Or, il nous déclare que nous ne pouvons l'aimer qu'en aimant le prochain. Il a substitué à ses droits chacun de nos freres, parce qu'ils sont ses enfans & qu'ils ne font qu'un avec lui. C'est pécher contre lui que de pécher contre eux. C'est l'abandonner lui-même, que de ne les pas secourir lorsqu'ils sont affamés, altérés, nuds, malades ou en prison. C'est le persécuter que de les maltraiter. C'est lui arracher un de ses membres, que de porter quelqu'un au péché ; mais aussi qui reçoit l'un des plus petits de ceux qui croient en lui, le reçoit lui-même.

Aimons donc nos freres, puisque c'est aimer & servir Jesus-Christ, que d'avoir de la charité pour eux, & de la leur témoigner. Mais aimons-les

omme il nous a aimés. Aimons tous CHAP. II. MED. X.
es hommes, & même nos plus grands
nnemis, si nous en avons, puisque
e Sauveur nous a aimés lorsque nous
tions ses ennemis & esclaves du pé-
hé. Aimons-les d'un amour sincere,
endre & généreux, puisqu'il nous a
imés jusqu'à donner sa vie pour nous.
Aimons-les d'un amour spirituel,
qui regarde Dieu en eux & qui tende
à leur procurer le salut éternel, puis-
que c'est pour l'éternité que Jesus-
Christ nous a aimés, & pour obéïr à
on Pere[1], qu'il a donné sa vie pour
notre salut. Aimons-les d'un amour
constant, que rien ne rebute & n'af-
foiblisse; puisque malgré toutes nos
infidélités, notre Seigneur nous aime
toujours, qu'il nous souffre avec une
patience infinie, qu'il nous rappelle
avec douceur à notre devoir, qu'il
n pardonne avec bonté, qu'il ou-
b nos péchés & nous comble de ses
bienfaits.

Et de qui recevons-nous le don de
cet amour, sinon de celui qui nous
ordonne d'aimer ainsi? C'est la grace
de Jesus-Christ qui nous pousse à ai-
mer, qui nous y détermine, qui nous
tient lieu de loi; mais d'une loi qui
enseigne d'une maniere ineffable, en

CHAP. II. MED. X. faisant en même-tems connoître, goûter & accomplir le précepte ; & c'est principalement en ce sens que le commandement de l'amour est nouveau en Jesus-Christ, parce que c'est-là le caractere propre de la loi de grace ; car vous avez appris de Dieu même, disoit saint Paul aux Thessaloniciens, à vous aimer les uns les autres, puisque vous le faites. *Ipsi enim vos à Deo didicistis, ut diligatis invicem.* 1. Thess. IV. 9. 10.

2. Saint Jean ne se contente pas de dire que le commandement d'aimer le prochain, est nouveau en Jesus-Christ, il dit de plus, qu'il est nouveau dans les fidéles à qui il écrit. Il est nouveau en Jesus-Christ, parce qu'il a donné une Loi nouvelle qui réduit tout à l'amour, & qui consiste dans l'amour même ; parce qu'il a répandu un nouveau jour sur l'étenduë de ce commandement & sur la maniere de l'accomplir ; parce qu'il a fourni de nouveaux motifs d'y satisfaire, & que l'exemple qu'il nous a donné en cela, est en même-tems un motif puissant, un modéle parfait & une loi indispensable qui nous oblige à nous aimer chrétiennement les uns les autres. Ce commandement est

nouveau dans les vrais Chrétiens, parce qu'ils sont des hommes nouveaux ; & qu'étant les enfans de la nouvelle alliance, ils ont pour leur caractere propre d'aimer Dieu & d'aimer le prochain en Dieu. Ce précepte est nouveau pour eux, parce qu'ils l'entendent & le pratiquent d'une maniere bien différente de celle dont les Payens ou les Juifs semblent quelquefois le reconnoître & l'accomplir. C'est en eux & pour eux un commandement nouveau, parce qu'ils sont principalement touchés des motifs propres au Christianisme & de l'exemple de Jesus Christ ; parce que ce n'est pas par une simple impression de la nature ou par une compassion toute humaine qu'ils s'aiment & qu'ils se soulagent les uns les autres ; mais par un mouvement de la grace, par les lumieres de la foi, par l'impression de l'Esprit saint, par rapport au bonheur éternel & pour la gloire de Dieu.

Or, les premiers Chrétiens aimoient ainsi, parce que les ténébres se dissipoient & que la vraie lumiere luisoit pour eux : c'est-à-dire, que Jesus-Christ, comme un Soleil levant, étoit venu éclairer un peuple qui étoit auparavant plongé dans les

CHAP. II. MED. X.

ténébres de l'erreur & du péché; que ce peuple avoit vu avec joie cette grande lumiere, & qu'ils étoient eux-mêmes ce peuple nouveau. Ils n'étoient donc plus dans ces ténébres de l'erreur qui cachoient aux Payens & aux Juifs mêmes, l'obligation où sont tous les hommes de s'aimer les uns les autres par rapport à Dieu & au bonheur éternel. Ils n'étoient plus dans les ténébres que répandent sur le précepte de l'amour, les passions, qui font qu'on ne voit rien d'aimable dans les personnes qu'on veut haïr. La lumiere de l'Evangile qui se répandoit dans le monde avoit éclairé leurs esprits: celle de la foi les élevoit au-dessus de ce que la Philosophie avoit pu apprendre aux plus grands génies: celle de la charité les élevoit au-dessus des passions & des préventions; car la charité, dit saint Augustin, est aussi lumineuse qu'elle est ardente; & c'est elle seule qui apprend à aimer comme il faut.

Sondons notre cœur & examinons notre conduite, pour reconnoître si nous sommes vraîment Chrétiens. Le commandement de la charité fraternelle, qui est toujours nouveau en Jesus-Christ, l'est-il en nous? Aimons-

aimons-nous notre prochain autrement que ne l'aime un Payen, un Juif, un Mahométan, un honnête-homme du monde? Nous aimons-nous les uns les autres, comme Jesus-Christ nous a aimés? Notre amour est-il sincere, tendre, généreux, patient, désintéressé, spirituel, persévérant? Vous reconnoît-on à cette marque pour le vrai disciple du Sauveur? Renouvellez, Seigneur, mon esprit & mon cœur, afin que j'accomplisse d'une maniere toute nouvelle ce commandement qui est nouveau en vous, & qui doit l'être en moi. Ainsi soit-il. CHAP. II.

XI. MÉDITATION.

℣. 9. *Qui dicit se in luce esse, & fratrem suum odit, in tenebris est usque adhuc.*	Celui qui prétend être dans la lumiere, & qui hait son frere, est encore dans les ténébres.

CEs paroles nous donnent lieu de faire deux réflexions qui ont de quoi nous surprendre. La premiere est qu'on peut se croire fort éclairé sur la Religion, & même fort vertueux, tandis qu'on n'a que de la haine pour son frere. La seconde, que quelque lumiere & quelque vertu MED. XI.

qu'on paroisse avoir, si on hait son frere, on est plongé dans les ténébres les plus épaisses.

1. Dieu qui a voulu dès le commencement du monde nous dépeindre ce qui arriveroit dans la suite de tous les siécles, nous fait voir dans la famille d'Adam, deux freres fort différens l'un de l'autre, Caïn & Abel. Tous deux avoient été instruits par Adam des principes de la Religion, & paroissoient également occupés du desir d'en remplir les devoirs. Tous deux étoient Prêtres & offroient au vrai Dieu des sacrifices légitimes; tous deux se promettoient un regard favorable de sa part, & toutes sortes de bénédictions. Caïn frustré de son espérance devient envieux, & il hait son frere jusqu'à lui ôter la vie. Quel contraste! D'une part, la connoissance de Dieu & une apparence de piété; de l'autre, une fureur qui le portera jusqu'à tremper ses mains dans le sang de son frere. Les freres de Joseph sont les enfans de l'homme le plus saint qui soit sur la terre, & les dépositaires des vérités révélées à Abraham, à Isaac & à Jacob. Quelle différence entre-eux & les peuples qui les environnent! Toutes les nations

adorent les idoles, pour eux ils connoissent le vrai Dieu, ils lui rendent un culte légitime, ils attendent l'effet de ses promesses, ils seront les Chefs des Tribus d'Israël qui sortiront d'eux. Mais ils ont un frere qui se fait aimer de Jacob par sa rare vertu, & que Dieu favorise de songes prophétiques, qui marquent sa grandeur future. Ils haïssent ce frere si digne de leur amour, ils conspirent pour lui ôter la vie, & le vendent enfin à des étrangers, pour se délivrer de la vuë d'un objet qui leur étoit odieux. CHAP. II. MED. XI.

Qu'y avoit-il en un sens de plus éclairé que les Docteurs de la Loi & les Pharisiens du tems de Jesus-Christ? Ils avoient la clef de la science, & le Sauveur même ordonnoit de faire ce qu'ils enseignoient de dessus la chaire de Moyse où ils étoient assis. Mais l'envie, l'ogueil, la fausse piété, les rendent ennemis de Jesus-Christ & de ses Disciples. Ils font mourir le Messie, ils persécutent l'Eglise naissante, le Royaume de Dieu leur est ôté & transporté à des peuples étrangers, qui porteront des fruits de justice.

Et plût à Dieu que parmi les Chré-

tiens même, il ne se trouvât point souvent des personnes qui réunissent avec beaucoup de lumiere, une grande haine contre le prochain ! Sans parler des Héréſiarques, qui communément ont de l'esprit, de la ſcience, de l'éloquence, & de ceux qui s'attachant à eux, joignent à l'érudition la haine de l'Egliſe, combien de Catholiques ont la lumiere de la foi, ſans avoir la charité ! Saint Paul ſuppoſe qu'on peut ſans aimer, avoir toute la foi poſſible, toute la ſcience & la connoiſſance de tous les Myſteres. Il ſe plaint de ceux qui ſe glorifiant de leur ſcience, n'avoient point d'égard à l'intérêt ſpirituel de leurs freres encore foibles dans la foi, & qui perdoient, par l'abus de leurs lumieres, ceux pour qui Jeſus-Chriſt avoit répandu ſon ſang.

Que n'eût pas dit ce grand Apôtre, de ceux qui abuſent de leur ſcience pour prendre le parti de l'erreur ; qui décrient les maximes de l'Evangile, ceux qui y ſont attachés ; qui tâchent de juſtifier les ſpectacles profanes, les uſures, l'ambition, l'amour des plaiſirs ; qui ne font d'uſage de leurs lumieres, que pour cenſurer la conduite du prochain, pour

rifer les autres, pour leur insul- CHAP. II. MED. XL.
. pour s'élever au-dessus de leurs
érieurs, & autoriser leur propre
cilité ; & qui prétendent avec
cela être fort instruits de la Re-
on, & même avoir de la vertu ?
t Jean condamne toutes ces per-
es & tous ceux qui leur ressem-
nt, en disant : *Celui qui prétend*
dans la lumiere, & qui hait son fre-
est encore dans les ténébres.

. Mais comment est-il vrai, que
i qui hait son frere est tou-
s dans les ténébres, puisqu'on
: sans charité avoir toute la scien-
ossible, & connoître tous les my-
es? C'est premierement, que par
umiere, Saint Jean entend la sain-
& la justice, à laquelle on ne
t avoir de part qu'à mesure qu'on
e. C'est qu'en effet, sans la charité,
on est exemt des ténébres de l'er-
, on ne l'est pas de celles du pé-
. C'est que si l'esprit est éclairé,
œur est aveugle. C'est qu'on res-
ble au démon & à ses anges, qui
t des anges de ténébres, quelque
nduës que soient leurs connoissan-
. C'est que toute autre lumiere
t rien en comparaison de celle que
ne la charité ; & que si on n'a

CHAP. II. MED. XI. point reçu de Dieu, ce que
Paul appelle les yeux éclairé
cœur, tout homme est plongé
les ténébres les plus épaisses.

Considérons Caïn, les freres d
seph, les Juifs ennemis de J
Christ, les hérétiques, les Cat
ques destitués de charité. Nous a
remarqué que les uns ont cru
dans la lumiere, & qu'ils avoient
lement reçu la connoissance de
des vérités; que les autres ont de
prit, de l'érudition, ou même
& la connoissance des mystéres.
d'un autre côté quel aveuglem
Caïn est affligé de ce que ses sa
ce sont rejettés, tandis que ceux
bel sont agréés du Seigneur. Qu
voit-il faire, sinon d'imiter la pié
son frere, de s'humilier de ses
pres défauts, de demander le se
de la grace pour s'en corriger?
là il auroit pu égaler ou surpasse
frere, & avoir dans l'ordre de la
ce, le même avantage qu'il a
comme aîné dans l'ordre de la na
Mais le reméde qu'il trouve à sa
leur, est de tuer son saint frere;
à-dire, de se rendre éternelleme
infiniment malheureux, & d'al
le bonheur éternel à celui qui

evenu l'objet de sa haine. Y a-t-il en de si insensé ; & n'est-ce pas là archer dans les ténébres pour toujours, en se précipitant dans l'abîme ?

Quel aveuglement de même dans les eres de Joseph ! Si ses songes ne sont oint prophétiques, de quoi s'embarassent-ils ? S'ils le sont, croyent-ils ouvoir en empécher l'effet ? Veunt-ils l'emporter contre Dieu même ? Si leur frere doit être élevé en loire & en puissance, n'est-ce pas à ux à s'en réjouir ? Le bonheur de oseph ne sera-t-il pas le leur, & sa harité ne leur répond-elle pas, qu'il mploiera à les rendre heureux, out ce qu'il aura de bien & d'autorié ? Ses songes mêmes qui les tourment, ne les représentent-ils pas tous omme des gerbes mûres que Dieu bénies, & comme des étoiles brilntes qui ne perdent point leur éclat, ien que Joseph soit comme un soil ? Mais la malice leur ôte la luiere, & la haine leur suggére les ésolutions les plus insensées aussiien que les plus criminelles.

Quoi de plus ténébreux que les aisonnemens des Pharisiens & des Princes des Prêtres, qui rejettent leur

CHAP. II. MED. XI. Messie, & qui se hâtent de le faire mourir, parce qu'il opére de grands miracles ? Ils veulent, disent-ils, empêcher que le Temple & la Ville ne soient ruinés ; & ils attirent sur leur nation une désolation effroyable. Tout ce qui pouvoit leur procurer la paix est caché à leurs yeux. Ils sont sans lumiere & sans intelligence : ils marchent dans les ténébres ; pourquoi, sinon, parce que leur cœur est plein de haine ?

Or il en est de même à proportion de quiconque hait son frere. S'il ne se met pas en peine de se sauver, quel effroyable aveuglement ? S'il croit se sauver en haïssant son prochain, n'est-il pas dans les ténebres ? S'il croit aimer tandis qu'il est plein de haine, il ne connoît donc pas son propre cœur.

Il n'est donc rien de si vrai, ô mon Sauveur, que ce que nous apprend votre Disciple bien-aimé, *que celui qui prétend être dans la lumiere, & qui hait son frere, est encore dans les ténébres*. Donnez-nous s'il vous plaît la charité, afin que nous soyons des enfans de lumiere ; & que cette lumiere nous conduise à la vie véritable, qui n'est autre que vous-même. Ainsi soit-il.

XII.

XII. MÉDITATION.

℣. 10. *Qui diligit fratrem suum, in lumine manet, & scandalum in eo non est.*

℣. 11. *Qui autem odit fratrem suum, in tenebris est, & in tenebris ambulat, & nescit quò eat : quia tenebræ obcæcaverunt cor ejus.*

Celui qui aime son frere, demeure dans la lumiere; & rien ne lui est un sujet de chute & de scandale.

Mais celui qui hait son frere, est dans les ténébres; il marche dans les ténébres, & il ne sçait où il va; parce que les ténébres l'ont aveuglé.

APprenons ici le vrai moyen d'être, de marcher, de demeurer dans la lumiere, pour arriver enfin au bienheureux terme où nous tendons, si nous sommes Chrétiens. On s'imagine que pour être éclairé, il suffit d'avoir de l'esprit, de lire, d'étudier, de consulter. Saint Jean nous déclare qu'il faut aimer, parce qu'avec cet amour, nous ne pouvons qu'être éclairés, & que sans cet amour nous serons toujours aveugles par rapport à notre salut.

1. Celui qui aime son frere, c'est-à-dire, qui aime tous les hommes, & qui les aime comme ses freres, par rapport à Dieu, en Dieu & pour Dieu, dont ils sont, ou dont ils peuvent

CHAP. II. MED. XII. devenir les enfans, celui là demeure dans la lumiere. L'Apôtre parle d'un Chrétien qui a reçu la grace dans le saint Baptême, & on peut raisonner de même de celui qui l'a recouvrée dans le Sacrement de Pénitence. Il s'agit de sçavoir s'il a conservé ce précieux trésor, s'il est toujour l'ami de Dieu, s'il est uni à Jesus-Christ, s'il demeure en Dieu qui est la lumiere même, & si Dieu demeure en lui; & Saint Jean prononce en sa faveur, parce qu'il demeure dans la charité. Or Dieu est charité.

La charité dans laquelle il demeure répand la lumiere dans son ame; & cette lumiere lui fait discerner & remplir tous ses devoirs. Elle l'éclaire sur les raisons qu'il a d'aimer le prochain, sur la maniere dont il doit l'aimer, sur tout ce qu'il doit faire ou omettre en conséquence de cet amour. La charité est un feu divin qui éclaire & qui échauffe tout à la fois. Elle nous découvre non-seulement nos obligations, mais encore les pressans motifs qui nous engagent à les remplir, & les moyens que nous devons prendre. Nous ne cherchons point a nous décharger de nos

devoirs & de la loi qui nous les impose, parce que nous aimons la loi & ce qu'elle nous commande. L'amour rend sçavant dans les choses de Dieu, il rend attentif, il rend ingénieux, il rend fidéle; c'est pourquoi Saint Paul dit, que la charité accomplit la loi; & cela n'est pas seulement vrai de l'amour de Dieu, mais aussi de celui du prochain en Dieu & pour Dieu, parce que c'est la même charité qui aime Dieu, considéré en lui-même & le prochain par rapport à Dieu. CHAP. II. MED. XII.

Il n'est donc pas étonnant que S. Jean nous dise ici de celui qui aime son frere, que rien ne lui est un sujet de chute; c'est l'effet naturel de ce qu'il vient de dire, que celui qui aime demeure dans la lumiere. Car le propre de la lumiere est de préserver de ces accidens. Si quelqu'un marche pendant le jour, dit Jesus-Christ lui-même, il ne se heurte point, parce qu'il voit la lumiere de ce monde. *Si quis ambulaverit in die, non offendet, quia lucem hujus mundi videt.* Il en est de même, Seigneur, de ceux qui aiment votre loi. Ils jouissent d'une grande paix, & rien ne les renverse. *Pax multa diligentibus legem;*

CHAP. II. MED. XII.

tuam, & non est illis scandalum. Parole consolante pour le vrai Chrétien qui aime la loi de la charité ; car c'est là proprement, ce que le Prophéte Roi appelle la loi du Seigneur.

En effet, ce qui fait tomber les autres, ne sert que d'épreuve à celui qui aime chrétiennement son prochain, & d'exercice à sa vertu, pourvû qu'il ne perde point cet amour, & qu'il en suive l'impression. Les injustices, les grossiéretés, les mauvaises humeurs, les défauts corporels ou spirituels de ses freres lui donnent lieu de pratiquer la patience, la douceur & la compassion. Les bienfaits qu'il reçoit donnent lieu à une reconnoissance qui ne vient point d'amour-propre, & qui remonte jusqu'à Dieu. Les injures ne l'irritent point ; les témoignages d'estime & d'affection ne l'enflent point ; & loin d'être envieux du bien qui reléve le prochain, il s'en réjouit dans le Seigneur. Loin d'être porté à conseiller ou à favoriser le mal, il en gémit, & tâche d'y remédier. Les imperfections des créatures l'avertissent de s'attacher à celui qui est infiniment saint & immuable, leurs perfections lui font sentir combien Dieu qui en est la sour-

ce, eſt digne d'être aimé. Il n'a garde de bleſſer la juſtice ou la vérité, ou la pureté pour plaire au prochain, puiſque c'eſt la vérité, la juſtice, la piété qu'il aime dans le prochain, & qu'il ne l'aime que parce qu'il y trouve ces biens, ou en déſirant qu'il y parvienne : s'il a des ennemis qui le calomnient & qui le perſécutent, il prie pour eux, & n'en eſt pas moins fidéle à ſervir Dieu & l'Egliſe. CHAP. II. MED. XII.

2. *Mais celui qui hait ſon frere eſt dans les ténébres, il marche dans les ténébres, & il ne ſçait où il va, parce que les ténébres l'ont aveuglé.* Méditons chacune de ces paroles ſaintes : il n'y en a aucune qui ne doive nous inſpirer une grande horreur de l'état que Saint Jean dépeint ici, & qui n'eſt que trop commun. *Celui qui hait ſon frere, eſt dans les ténébres*, puiſqu'il eſt ſéparé de Dieu, qui eſt charité, de Jeſus-Chriſt qui eſt la lumiere du monde, & du Saint-Eſprit qui nous éclaire, en répandant la charité dans nos cœurs. Il eſt dans les ténébres du péché, & dans celles de l'erreur, de l'ignorance, de l'oubli de ſes devoirs : il ne voit ni les motifs qui doivent l'engager à aimer

CHAP. II. MED. XII. ceux qu'il hait, ni les obligations que le précepte de l'amour nous impose, ni le malheur de ceux qui ne remplissent pas ces obligations. La haine toute monstrueuse qu'elle est, lui paroît juste & bien fondée, ou bien il se la dissimule. Il ne voit pas combien est basse & pernicieuse, l'envie qui le ronge; qu'en se vengeant, il se fait à soi-même plus de tort qu'il ne se propose d'en faire au prochain; qu'il se perce de sa propre épée, & que le vrai moyen d'être plus heureux que les autres, c'est d'avoir plus de charité, plus de patience, plus de douceur qu'ils n'en ont.

Non-seulement, il est dans les ténébres, mais il marche dans les ténébres; car il ne croît pas y être: il ignore jusqu'à son propre aveuglement: semblable à un homme qui a sur les yeux un bandeau, & qui ne voit, ni les autres objets, ni le bandeau même qui l'aveugle. Il ne demande point avec humilité d'être éclairé, afin de pouvoir marcher dans la voie de Dieu. Il ne cherche point de guide, ou il prend pour guide quelque autre aveugle qu'il puisse entraîner avec soi dans l'abîme. Il se décide hardiment, il parle, il a-

git, il croit avec confiance. Plus il avance, plus il s'égare : il fait autant de chutes que de pas, suivant ce que dit notre Seigneur, que celui qui marche durant la nuit, tombe, parce qu'il n'a point de lumiere pour se conduire. *Si autem ambulaverit in nocte, offendit : lux non est in eo.* CHAP. II. MED. XII.

C'est ainsi, que celui qui n'a point de charité multiplie ses péchés sans s'en appercevoir ; & peut-être est-il assez aveugle, pour se flatter d'aller au Ciel par les mêmes démarches qui le conduisent en enfer, parce qu'il croit faire par un vrai zéle pour Dieu, pour l'Eglise, pour la justice & pour le bon ordre, ce qu'il ne fait que pour satisfaire sa haine & pour perdre son frere. Peut-être aussi ne peut-il ignorer qu'il se damne en refusant de pardonner, en se vangeant autant qu'il le peut, en se battant en duel ; car qui pourroit justifier de pareils excès que toutes les loix condamnent ? Mais alors même il ne sçait ce qu'il fait, ni où il va, parce qu'il ne comprend pas combien il est criminel & insensé, ni combien il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vengeur, *Nescit quò eat.*

CHAP. II. MED. XII.

Mais, dira-t-on, comment peut-il ſe faire qu'un homme d'eſprit, qu'un Chrétien, qu'une perſonne qui croit être ſpirituelle, & qui ſe mêle d'en inſtruire d'autres, donne dans de tels égaremens? C'eſt, répond S. Jean, que celui qui hait ſon frere, eſt aveuglé par ſes propres ténébres. Il ne fait plus uſage, ni de ſa raiſon, ni de ſa foi, pour conduire ſes pas dans la voie de Dieu: il ne ſuit que la paſſion qui l'égare & qui le perd. En vain on feroit briller à ſes yeux la lumiere la plus vive, il ne la verroit pas. Car telle eſt la différence d'un homme qui eſt aveugle, d'avec celui à qui on ne préſente point la lumiere. Celui-ci la reçoit avec joie; mais l'aveugle ne voit rien, quoiqu'il ſoit dans les endroits & dans le tems ou la lumiere paroît à tous les autres; & tel eſt l'état de celui qui hait ſon frere. Il vit dans l'Egliſe & ſous l'Evangile, & il eſt dans d'épaiſſes ténébres. Miſérable ſituation, qui le met dans une eſpéce de néceſſité de ſe perdre, & qui ne l'excuſe pas, parce que ſon aveuglement eſt volontaire. Car il eſt aveugle, parce qu'il veut fermer les yeux à la vérité; & cette obſtination, loin de

e justifier le convainc & le condam- ne. Et où le conduisent ces ténébres intérieures qui l'aveuglent, sinon aux ténébres extérieures dont parle l'Evangile, dans lesquelles sont précipités pour toujours, ceux que la justice de Dieu exclut du séjour de la lumiere?

CHAP. II. MED. XII.

O mon Sauveur qui êtes la lumiere du monde, & qui y êtes venu pour ouvrir les yeux des aveugles, ne permettez pas que nous tombions jamais dans cet aveuglement déplorable par lequel on se jette dans l'enfer sans le sçavoir. Retirez-en plutôt par votre miséricorde, ceux que la haine de leurs freres plonge dans les ténébres. Ouvrez-leur les yeux du cœur; qu'ils voyent leur danger, qu'ils en soient effrayés, & qu'ils recourent à votre miséricorde, pour obtenir cette charité qui peut seule couvrir la multitude de nos péchés. Ainsi soit-il.

XIII. MÉDITATION.

℣. 12. *Scribo vobis, filioli, quoniam remittuntur vobis peccata propter nomen ejus.*

Je vous écris, mes petits enfans, parce que vos péchés vous sont remis par le nom de Jesus-Christ.

MED. XIII.

SAint Jean parle ici à tous les fidéles. Il les appelle ses petits enfans, comme il l'a fait au premier verset de ce chapitre, & comme il le fera encore plusieurs fois dans la suite de cette Lettre, afin de leur marquer la tendresse de l'amour que Dieu lui avoit donné pour eux. Il leur écrit, parce que le Seigneur leur a remis leurs péchés. C'est-à-dire, que pénétré de la grandeur de la grace qu'ils ont reçuë, mais qu'ils peuvent perdre, il ne peut s'empêcher de leur écrire pour les féliciter sur le bonheur qu'ils possédent, & pour leur donner les avertissemens nécessaires, de peur qu'ils ne viennent à en décheoir.

1. Non-seulement ceux à qui saint Jean écrit, étoient ses petits enfans, ils étoient enfans de Dieu même, par la grace duquel ils avoient été régénérés ; c'étoit ce qui les rendoit si

chers à cet Apôtre, & ce qui le portoit à leur écrire. Car si l'on écrit dans le monde à ceux que le Roi a nommés à une charge considérable, pour prendre part à leur joie, combien plus est-il juste de se réjouir avec ceux qui ont reçu de Dieu la rémission de leurs péchés & tous les priviléges qui dépendent de ce grand bienfait? Les Anges dans le ciel se réjouissent de la conversion d'un seul pécheur: combien plus saint Jean avoit-il de sujet de se réjouir à la vuë de la justification de tant de fidéles qu'il aimoit comme ses freres, qui avoient été perdus & qui étoient retrouvés, qui avoient été dans la mort & qui étoient ressuscités?

Les uns avoient été plongés dans les ténébres du paganisme, & dans les désordres qui étoient une suite naturelle de l'idolatrie. Non-seulement leur Religion ne les éloignoit pas du péché; elle les y portoit, & leur faisoit regarder les déréglemens les plus infâmes, comme un moyen d'honorer d'infâmes Divinités. Les autres avoient vécu dans le Judaïsme, où le culte étoit légitime, & la morale pure, entant que l'un & l'autre venoient de la révélation; mais où par

CHAP. II. MED. XIII. la malice des hommes, tout étoit mêlé de superstitions, d'abus, de relâchemens & de scandales; tels que le Juif étoit cause que le nom de Dieu étoit blasphémé par les Gentils. D'ailleurs la Loi, toute sainte qu'elle étoit en elle-même, étoit foible, impuissante, incapable de justifier le pécheur: elle le confondoit, le convainquoit, l'effrayoit, sans lui changer le cœur, ni lui remettre ses péchés, qui ne pouvoient être effacés par le sang des boucs & des taureaux.

La rémission des péchés est, selon la doctrine des Prophétes & celle de saint Paul, le privilége de la Loi nouvelle, comme elle est le fruit de la mort de Jesus-Christ. Quelle grace, & qu'elle méritoit bien que saint Jean écrivît aux fidéles qui l'avoient reçuë, pour se réjouir avec eux de leur bonheur! Si on considere ce qu'elle a couté au Sauveur, c'est par ses plaies que nous avons été guéris: il a versé son sang pour nous laver de nos iniquités: il a obtenu notre réconciliation, a établi son Eglise, ses Sacremens, ses Ministres, pour nous conférer cette grace: c'est pourquoi saint Jean dit que nos péchés nous ont été remis au nom de Jesus-Christ.

Si nous la regardons en elle-même, d'ennemis de Dieu, elle nous a rendu ses amis, ses enfans, se cohéritiers. Elle nous a tirés de l'esclavage, de la mort, de l'enfer, pour nous donner la liberté & la vie, pour nous ouvrir le ciel & nous y introduire. Grace plus grande que tous les biens temporels, plus précieuse que tous les dons spirituels qui sont séparables de la justice; plus parfaite que la foi même, que l'espérance, que les commencemens de charité, que la conversion même, qui ne sont que des préparations à ce grand bienfait de la justification & de la rémission des péchés. Grace qui est le fondement de toutes celles qui sont ensuite accordées, & du bonheur éternel. Heureux ceux dont les péchés sont remis, & dont les iniquités sont couvertes aux yeux de Dieu! Heureux celui à qui le Seigneur n'impute point les crimes qu'il a commis, & qu'il a préparés à cette grace par une conversion sincere & exemte de déguisement.

CHAP. II. MED. XIII.

Pseaume XXXI. 1. 2.

2. Que devoient faire les fidéles, qui avoient reçu une si grande grace, & que devons-nous faire nous-mêmes, nous à qui les péchés ont été

CHAP. II. MED. XIII.

Obligations à l'égard de Jesus-Christ, au nom duquel les péchés nous ont été remis. N'oublions point ce que nous devons à notre Sauveur. Il ne nous a délivrés de la puissance de Satan, qu'afin que nous vivions à la justice en marchant sur ses traces. attachons-nous à lui, vivons de son Esprit, mettons toute notre confiance dans sa grace & dans ses mérites. Aimons son Eglise, qui par ses gémissemens & par ses Ministres, nous a réconciliés avec Dieu.

Obligations par rapport à nous-mêmes. Combien un pécheur justifié, doit-il avoir d'humilité dans le souvenir de ce qu'il a été; de vigilance, de peur que sa propre foiblesse ne le rentraîne dans la mort; de ferveur, pour réparer le tems qu'il a misérablement passé dans l'oubli de Dieu; de courage, pour faire pénitence!

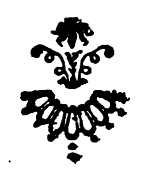
Obligations par rapport à notre prochain. Quelle doit être notre compassion pour ceux qui sont esclaves du péché, notre ardeur dans la priere, afin de leur obtenir ce qu'on a obtenu pour nous, notre douceur à l'égard de ceux qui peuvent nous offenser

ſenſer ; notre facilité à nous entre-pardonner, comme Dieu nous a pardonné en Jeſus-Chriſt, de peur qu'on ne diſe à chacun de nous ce qui fut dit à ce ſerviteur plein de dureté, à qui on venoit de remettre une ſomme conſidérable : J'ai eu pitié de vous, parce que vous m'aviez prié : ne deviez-vous donc pas avoir auſſi pitié de votre compagnon de ſervice?

CHAP. II. MED. XIII.

Epheſ. IV. 32. Coloſſ. III. 13.

C'eſt pour nous rappeller ces devoirs, & pour nous engager à les remplir, que ſaint Jean nous adreſſe ces paroles ſi tendres : *Mes petits enfans, je vous écris, parce que vos péchés vous ont été remis au nom de Jeſus-Chriſt. Amen.*



CHAP. II.

XIV. MÉDITATION.

℣. 13. *Scribo vobis, patres, quoniam cognovistis eum, qui ab initio est. Scribo vobis, adolescentes, quoniam vicistis malignum.*

℣. 14. *Scribo vobis, infantes, quoniam cognovistis Patrem.*

Je vous écris, peres, parce que vous avez connu celui qui est dès le commencement. Je vous écris, jeunes gens, parce que vous avez vaincu le malin *esprit*.

Je vous écris, petits enfans, parce que vous avez connu le Pere.

MED. XIV. SAint Jean avoit parlé en général à tous fidéles, qu'il avoit appellés ses petits enfans, de quelque âge & de quelque condition qu'ils pussent être. Ici il les considere par rapport aux différences de l'âge ; & leur marquant ce qui les lui rend chers dans ces différens âges de la vie, il leur apprend en même-tems en quoi ils doivent faire consister leur gloire, & avec quel soin ils doivent conserver la prérogative qui fait le plus beau caractere de leur état. Ne séparons point ces instructions, afin que chacun trouve ici de quoi s'édifier.

1. Il parle d'abord aux vieillards, comme à ceux que leur âge rend plus vénérables, par la sagesse qui l'accompagne, & par l'autorité qu'il leur

donne sur ceux qui ont reçu d'eux la vie & l'éducation ; ou qui, sans être nés d'eux, les regardent néanmoins comme leurs peres. Saint Jean suppose, en effet, qu'ils ont la sagesse ; mais cette sagesse qui convient à des Chrétiens. Il les félicite, non de ce qu'un long usage du monde leur a appris à connoître les hommes, à conduire les affaires, à prévoir les inconvéniens, & à y parer par les moyens les plus convenables ; mais de ce qu'ils connoissent celui qui est dès le commencement, ayant été plus longtems à son école, ayant éprouvé dans le cours d'une longue vie, quelles ressources on trouve dans sa bonté, & avec quelle puissance il conduit tout ce qui se fait sur la terre. CHAP. II. MED. XIV.

Voilà, en effet, le véritable avantage & la solide gloire d'un Chrétien avancé en âge. Que les vieillards du siécle se glorifient d'avoir connu dans leur jeunesse, des hommes qui étoient révérés de tout le monde, de les avoir étudiés, d'avoir acquis de la réputation, d'être estimés & consultés par ceux qui sont venus depuis, d'avoir une famille nombreuse & florissante, d'avoir amassé du bien & procuré des établissemens avantageux:

CHAP. II. MED. XIV. à leurs enfans & à leurs petits enfans : un vieillard, un pere vraîment Chrétien, se regarde toujours comme enfant & comme disciple ; il aime à être soumis au Pere commun de tous, & dépendant de l'Ancien des jours. C'est parce qu'il le connoît, qu'il est en état d'en instruire d'autres. Saint Jean lui-même n'étoit devenu le Pere & le fondateur des Eglises d'Asie, & il n'étoit en droit d'appeller tous les fidéles ses petits enfans, que parce qu'il avoit connu avant eux, & qu'il leur avoit fait connoître le Verbe, qui étoit dès le commencement, & par lequel toutes choses ont été faites. Cette connoissance, loin de l'enfler, ou de lui donner lieu de mépriser les autres, lui inspiroit l'humilité, la charité, le zéle pour procurer la gloire de celui qui s'étoit fait connoître à lui. Hélas ! que de vieillards ressemblent peu à ce bienheureux Apôtre ! Qu'il y en a qui, pour être plus âgés, n'en sont ni plus instruits de leur Religion, ni plus touchés des grandes choses qu'elle nous apprend ; qui ne sont occupés que d'eux-mêmes, que les infirmités rendent chagrins & fâcheux ; que l'âge appesantit par rapport à tout ce qui est spiri-

tuel, & qui se croient dispensés de toute mortification, sous prétexte qu'ils ne sont plus dans la vigueur de la jeunesse ! CHAP. II. MED. XIV.

2. Saint Jean écrit aux jeunes gens, parce qu'ils ont vaincu le malin esprit. Effet, si on loue dans les vieillards la sagesse & l'expérience, l'avantage des jeunes gens est la force & le courage. Or c'est dans la guerre contre le démon qu'ils doivent montrer cette force. Dans les guerres humaines, le courage n'est souvent que férocité & aveuglement. On s'y expose brutalement à la mort, parce qu'on ne l'envisage point, & qu'on ne s'occupe pas de cette éternité de malheur où l'on se précipite en affrotant le péril avec une conscience chargée de crimes. C'est une fausse bravoure, que de ne pas craindre Dieu, parce qu'on ne voit pas par la foi son bras armé pour perdre les impies. C'est un faux bonheur, que de s'assujettir ou de perdre des hommes qu'on doit aimer comme soi-même, & de devenir de plus en plus esclave du démon. C'est contre le démon même qu'il faut tourner les armes que la foi nous met en main. C'est contre lui que les jeunes gens doivent em-

CHAP. II. MED. XIV.

ployer la force qui est propre à
âge. S'ils sont pleins de vigueur
santé, quel meilleur usage en
vent-ils faire, que de jeûner, de
ser dans la priere une partie de la
de s'appliquer à une étude qui
dans l'ordre, ou au travail des ma
selon ce que demande leur cond
ou leur situation, de se donner à
œuvres extérieures de charité, de
vir les malades, & de secourir le
digens? Attendront-ils pour en
prendre quelque chose, qu'ils s
avancés en âge? Comment s'ass
tiroient-ils alors à des exercices
bles, auxquels ils ne se feroient
accoutumés dans la jeunesse? La
lesse n'est pas le tems de comme
à combattre. C'est le tems, au
traire, de jouir en quelque sort
fruit des travaux & des combat
la jeunesse. Heureux celui qui a
porté de bonne heure le joug du
gneur, le sert avec facilité dan
âge avancé, parce qu'il a domt
passions, & contracté d'heureuse
bitudes!

Voilà à quoi les jeunes gens
vent aspirer, & ce qui doit les
gager à combattre avec courage
tre le démon, qui fait de son

us ses efforts pour les perdre. Mais CHAP. II.
ls veulent réussir dans cette guerre, MED. XIV.
mériter les éloges que saint Jean
nnoit à ceux de leur âge, qu'ils
ent soin de joindre l'humilité à la
nérosité. Qu'ils profitent de la vi-
ieur de leur âge, pour la pratique
s bonnes œuvres; & qu'ils profitent
i même-tems de la sagesse des vieil-
rds, pour régler leurs travaux &
urs mortifications.

3. Je vous écris, petits enfans, dit
icore saint Jean, parce que vous a-
ez connu le Pere; comme s'il leur
soit: On vous regarde dans le sié-
e, comme n'étant encore capables
e rien, parce que vous n'avez ni la
gesse des vieillards, ni la force des
ommes forts & vigoureux. Pour
oi, je vous trouve assez sages, puis-
ue vous connoissez le Pere; & assez
rts, si vous sçavez vous jetter dans
n sein avec amour. Il prendra plai-
r à vous exaucer; & vos bégaye-
iens même ne lui seront pas désa-
réables.

Remarquez, en effet, petits en-
ns, que saint Jean vous donne le
iême avantage qu'aux vieillards. Ils
'ont au-dessus de vous que de mieux
onnoître le Pere, parce qu'il y a

CHAP. II. MED. XIV. long-tems qu'ils le connoisse
que vous n'êtes encore capabl
de lait ; mais vous pouvez avo
à leur prudence, & en profiter
écoutant avec docilité, comm
mêmes doivent avoir la simpli
l'humilité qui vous est propre.
beaucoup le Pere céleste, &
connoîtrez mieux que plusieur
lards : car la grande science e
de l'aimer. Conservez avec
précieux trésor de l'innocence.
à Jesus-Christ. Il veut encore
sent que les enfans s'approch
lui : il les reçoit avec tendre
les bénit en les comblant de s
ces. Imitez de tout votre pouv
vertus de sa sainte enfance, &
culiérement sa pureté, l'obéis
l'égard de vos peres & meres
zéle pour servir Dieu, qui est
de JesusChrist & le vôtre. Dit
le Sauveur encore enfant : Ne
pas que je sois occupé aux cho
regardent le service de mon
En conséquence notre Seigneu
roba à ses parens mêmes pour
rer dans le Temple, où il é
les Docteurs, où il les interro
& se faisoit admirer par la sag
ses réponses. Beau modéle po

petits enfans, qui ne doivent rien desirer davantage que de connoître le Pere céleste, afin de l'aimer & de le servir tous les jours de leur vie. CHAP. II. MED. XIV.

Tels étoient les enfans auxquels saint Jean écrivoit. Il nous dépeint, Seigneur, les fidéles de tous les âges appliqués à vous glorifier, chacun en la maniere qui lui convenoit davantage, & ils avoient effectivement les perfections qu'il leur attribue; comme lui-même vous avoit été agréable dans la jeunesse, & avoit reçu de vous dans la vieillesse une nouvelle vigueur, lorsqu'on le jetta dans l'huile bouillante pour votre amour. Hélas! que nous sommes différens de ces premiers Chrétiens, bien que nous ayons pour vivre dans la sainteté, les mêmes motifs qui les y déterminoient! Pourquoi donc aujourd'hui, l'enfance se passe-t elle presque toujours dans l'ignorance, & l'âge viril dans l'emportement des passions & les sollicitudes du siécle? Pourquoi, loin de réparer au moins dans la vieillesse les égaremens des années précédentes, vit-on à l'égard des choses du ciel, dans une lâcheté incompatible avec les sentimens & les pratiques de la pénitence? Renouvellez, ô mon

CHAP. II. Dieu, votre Eglise, en renouvellant tous les âges qui la composent. Répandez votre Esprit sur les jeunes gens, afin qu'ils vous servent mieux que je n'ai fait ; & ne m'abandonnez pas, lorsque dans un âge plus avancé, je me trouve sans force, beaucoup plus par la langueur de l'ame que par l'affoiblissement du corps. *Cùm defecerit virtus mea, ne derelinquas me.*

XV. MÉDITATION.

℣. 14. Gr. (*Scribo vobis, patres, quoniam cognovistis eum ab initio.*) *Scribo vobis, juvenes, quoniam fortes estis, & verbum Dei manet in vobis, & vicistis malignum.*

(a) *Je vous écris, peres, parce que vous connoissez celui qui est dès le commencement.* Je vous écris, jeunes gens, parce que vous êtes forts, que la parole de Dieu demeure en vous, & que vous avez vaincu le malin.

℣. 15. *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt....*

N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde....

MED. XV. Saint Jean rappelle une seconde fois aux vieillards & aux jeunes gens, les graces qu'ils ont reçues de

(a) Cette répétition à l'égard des Peres, n'est ni dans la Vulgate ni dans quelques exemplaires Grecs. Mais elle est dans le Grec ordi-

eu. Il les leur a repréſentées d'a- CHAP.
rd pour exciter leur reconnoiſſan- II.
, & pour ſe réjouir avec eux du MED.
nheur qu'ils poſſédoient en Jeſus- XV.
hriſt. Il veut à préſent que le ſou-
nir de ces graces les empêche à ja-
ais d'aimer le monde ; & il faut a-
uer que rien ne doit les en détour-
er plus puiſſamment.

1. Pour commencer par les per-
nnes avancées en âge, comment
ourroient-elles aimer le monde,
yant le bonheur de connoître depuis
ng-tems celui qui eſt dès le com-
encement ? Qu'elles ſe ſouviennent
e toutes les merveilles que Dieu a
pérées dans tous les tems : qu'elles
e rappellent toutes les graces qu'elles
nt reçuës de ſa miſéricorde, & com-
nent ſa Providence les a conduites
ar des voies dignes de ſa ſageſſe ; ne
'écrieroient-elles pas dans l'admira-
ion de cette bonté ſi ancienne mais
oujours nouvelle, qu'elles ne peu-
ent aimer autre choſe, & qu'il ne
eur faut rien de plus pour être véri-
ablement heureuſes ? Quand on pro-
oſoit à ſaint Polycarpe, Evêque de

aire & dans le Syriaque. Saint Auguſtin &
ede l'ont luë dans le latin de la Vulgate,
omme Œcumenius l'a luë dans le Grec.

Smyrne & disciple de saint Jean, de maudire Jesus-Christ, pour se délivrer des tourmens dont il étoit menacé; Quoi! dit-il, depuis plus de quatre-vingts ans que je sers mon Seigneur, il ne m'a jamais fait que du bien, & je le maudirois? C'est que cet admirable Martyr avoit appris de saint Jean à connoître celui qui est dès le commencement, & qu'il vouloit être immuable & aimer jusques dans l'éternité, celui qui étant immuable par sa nature, est toujours le même, & toujours également digne d'être aimé.

Or voilà ce que doit dire à proportion, tout Chrétien qui a eu le bonheur de vieillir dans la connoissance & dans l'amour de Jesus-Christ, quand on veut l'attirer à aimer le monde, puisqu'en l'aimant, ce monde profane, il cesseroit d'aimer celui qui est dès le commencement.

Mais d'ailleurs, comment aimer ce monde, quand on a remarqué dans l'expérience d'une vie déja assez longue, quel est le néant de tous les biens passagers auxquels il s'attache, quelle est sa perfidie, combien ses promesses sont vaines & ses amitiés inconstantes; combien ses louanges

sont trompeuses, injustes, inutiles & pernicieuses à ceux qui les reçoivent avec plaisir ; combien tous les avantages auxquels il aspire, sont incapables de donner la paix & la joie du cœur, ou même de conserver la vie & la santé, sans lesquelles on ne peut jouir des biens sensibles ? CHAP. II. MED. XV.

On peut en quelque sorte être dans l'erreur à cet égard, quand on est jeune. Des années qu'on regarde devant soi & qu'on se promet, paroissent longues, & la pompe du monde a quelque chose d'attirant. Mais quand dans un âge avancé, nous sentons que tout nous échape malgré nous, que la vie s'évanouit comme un songe ; que l'on meurt en partie par les affoiblissemens continuels ; que l'on est, comme Berzellaï, hors d'état de goûter les plaisirs du siécle ; n'est-on pas comme forcé à s'attacher uniquement à l'Ancien des jours, qui est dès le commencement & qui subsistera toujours ?

Et néanmoins il n'est que trop vrai que par un aveuglement déplorable, les vieillards sont quelquefois très-attachés au monde. Ils en aiment les biens passagers, sinon pour eux, au moins pour des enfans qu'ils veulent

CHAP. II. MED. XV.

établir, & dans lesquels ils croie
vivre. Ils ont souvent plus d'at
aux richesses, qu'ils n'en avoien
la jeunesse. Ils se repaissent du s
nir des folles joies qu'ils ne pe
plus goûter. Leur corps est fro
leur cœur plein de cupidité. Il
guissent pour la pratique des b
œuvres, & se raniment pour le
sirs du siécle. S'ils en paroissent
chés, ils veulent se dédommag
la satisfaction de commander,
estimés & consultés, de racon
qu'ils croient qui peut leur fair
neur. Ils aiment la vie qui leur
pe, & ne sont attentifs qu'à la
server, au lieu de soupirer ve
biens éternels. Ils deviennent
quefois, par l'amour du repos,
bles des plus grandes prévarica
& ils y entraînent les jeunes
loin de leur laisser un exemple
meté & de courage, comme l
vieillard Eléazar, qui alloit ave
au supplice, plutôt que de bles
rien la Loi qu'il avoit observé
fidélité dès l'enfance.

Hélas! je le reconnois, Seig
l'âge même le plus avancé ne p
nous préserver, ni nous guérir
mour du monde. C'est votre

qui nous empêche d'aimer ce monde & sa corruption, parce que c'est elle qui nous donne de vous connoître & de vous aimer, vous qui êtes dès le commencement & qui subsistez dans les siécles des siécles. Touchez donc notre cœur, pour le détacher de tout ce qui périt & qui nous souille, afin que nous ne nous attachions qu'à vous.

2. Saint Jean n'exhorte pas moins les jeunes gens que les vieillards, à ne point aimer le monde; & par-là il condamne ces maximes si accréditées dans le siécle, mais si pernicieuses, que la jeunesse est le tems des plaisirs; qu'il faut se livrer au monde tandis qu'on peut lui être agréable; qu'il ne convient qu'à un âge avancé, de penser à l'éternité & à la piété; qu'on est au moins excusable, quand on se laisse emporter à ses passions en un tems où elles sont plus fougueuses, & où l'on n'a pas encore fait l'expérience des tristes effets qu'elles produisent; que ce seroit même se rendre ridicule, que de vouloir dans un âge peu avancé, montrer de la gravité, & que les mœurs doivent être différentes selon les différentes saisons de la vie. Tels sont les discours par lesquels on s'étourdit, &

CHAP. II. MED. XV.

par où l'on jette de l'huile sur le feu de ses propres passions & de celles des autres ; & quelquefois ceux mêmes qui paroissent mener une vie réglée, parce qu'ils sont ou âgés ou engagés dans une profession sainte, alléguent ces maximes pour justifier les déréglemens des jeunes personnes, qu'ils devroient s'efforcer de ramener à leur devoir.

Saint Jean propose aux jeunes gens des maximes bien différentes. Il veut qu'ils n'aiment que Dieu, & il leur défend d'aimer le monde. Il est vrai qu'il parle à de jeunes hommes qui sont véritablement Chrétiens, & qu'il tire de ce qu'ils avoient déja fait, de puissans motifs pour les engager à persévérer. Vous êtes forts, leur dit-il ; mais s'il convient à votre âge d'avoir de la force, il est digne de votre Religion de ne vous pas contenter de la vigueur du corps. C'est principalement l'homme intérieur qui est fort en vous, & il l'est par la charité. Or cette vertu ne peut vous attacher à Dieu sans vous détacher du monde. Faites donc usage de votre force pour mépriser ses délices qui amolliroient votre courage, & pour supporter toutes ses persécutions qui en renversent tant d'autres.

Non-ſeulement les jeunes gens à qui ſaint Jean écrit, étoient forts, ce qui convenoit à leur âge ; ils avoient une ſageſſe qui les élevoit au-deſſus de leur âge. Au défaut d'une longue expérience, ils trouvoient dans la parole de Dieu toute la lumiere dont ils avoient beſoin ; & ils pouvoient, comme David, ſe glorifier dans le Seigneur, qu'en méditant cette parole divine, ils étoient devenus plus intelligens que beaucoup de vieillards. C'eſt pourquoi ſaint Jean les félicite de ce que la parole de Dieu demeure en eux.

Ils l'avoient reçuë avec foi ; c'étoit cette ſemence incorruptible, qui avoit été en eux le principe d'une vie nouvelle & toute divine. Et comme cette parole eſt par elle-même vivante & immuable, en s'attachant à elle, ils étoient fermes & inébranlables. Le monde avoit beau tenter de les ſéduire par ſes maximes & par ſes exemples ; ils conſervoient dans leur memoire, dans leur eſprit & dans leur cœur cette parole ſainte.

Auſſi avoient-ils vaincu le malin : car la parole de Dieu eſt une épée ſpirituelle qui le terraſſe & le met en fuite. Or il ne convenoit point à des

CHAP. II. MED. XV.

Chrétiens, qui dans la jeunesse avo
vaincu le prince du monde, d'ai
le monde, puisque cet amour les
roit rendu esclaves du monde, c
à-dire, des amateurs du monde &
esclaves du démon. Ils triomphe
donc du monde, comme ils avo
triomphé du malin esprit. Ils o
soient aux efforts d'un monde p
cuteur, la force de l'Esprit de D
& aux artifices d'un monde séduc
la parole sainte qui faisoit la rég
leurs sentimens. Combien de Vi
dans l'âge le plus tendre, com
de Diacres & de fidéles ont ainsi
cu le monde & celui qui en e
prince?

Voilà ce que vous devez im
vous qui dans la jeunesse êtes
ment forts; qui avez conservé
role de Dieu, & triomphé du m
Ne perdez pas, en aimant le mo
le fruit de votre victoire & la ré
pense de vos travaux. Et vous,
loin de vaincre le malin, avez
lâchement à ses attaques, & qu
ou ignoré, ou oublié, ou comba
parole de la vérité, ne croye
pour cela que vous deviez vous
à l'amour du monde. Détestez
contraire, ce monde qui vous

ortez une sainte envie aux person-es de votre âge qui le méprisent. Demandez à Dieu, qui est la source e la force, de la lumiere & de la ictoire, qu'il vous éléve par son a-iour au-dessus de vos foiblesses; qu'il ous instruise par sa parole; qu'il vous onne la volonté de combattre con-e les ennemis de votre salut, & qu'il ous fasse la grace de triompher du ionde dont vous êtes les esclaves. insi soit-il.

XVI. MÉDITATION.

℣. 15. *Nolite dili-re mundum, neque ea æ in mundo sunt....*	N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde.....

MED. XVI.

VOici un précepte qui regarde tous les Chrétiens, même tous s hommes, de quelque âge, de uelque sexe, de quelque condition u'ils puissent être. Il peut nous être ermis de vivre dans le monde, & user du monde; mais il ne l'est mais d'aimer le monde, ni rien de ; qui est dans le monde. Est-ce donc ue le monde n'est pas l'ouvrage de Dieu, ou que ce que Dieu a fait n'est as bon & digne d'être aimé? Pour-

quoi n'aimerai-je pas, dit Saint Augustin, ce que Dieu a fait? *Quare non amem quod fecit Deus?* On peut répondre en deux ou trois manieres à cette difficulté, & ces manieres différentes nous découvrent diverses vérités importantes renfermées dans les paroles que nous méditons.

1. Il y a un monde qui n'est point l'ouvrage de Dieu; & ce monde n'est autre chose que la corruption qui régne dans le monde, qui en fait l'ame & l'esprit, qui distingue ce monde profane & reprouvé d'avec les amis de Dieu. C'est en prenant le monde en ce sens, que Saint Jean nous dira dans la suite, que tout ce qui est dans le monde n'est que convoitise de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie. Le monde, ce sont les hommes entant qu'ils sont infectés & possédés de ces concupiscences. C'est en ce sens, que Jésus-Christ dit à ses Apôtres, qu'ils ne sont point du monde, parce qu'il les en a séparés; que s'ils étoient du monde, le monde les aimeroit, mais que le monde les haïra & les persécutera. C'est de ce monde pervers que Saint Paul dit, que Jé-

Christ est venu nous délivrer, le monde est l'ennemi de Dieu & de ses serviteurs, & Jesus-Christ de son côté l'a chargé d'anathêmes. Nous avons renoncé à ce monde pour être admis au saint Baptême, parce qu'il est impossible d'être mondain & chrétien toute à la fois. Ames adultéres, dit Saint Jacques, à ceux qui sont possédés de l'amour du monde, ne savez-vous pas qu'on ne peut être ami de ce siécle sans être ennemi de Dieu?

Il n'est donc pas étonnant, que Saint Jean nous défende de la part de Dieu d'aimer le monde, ou quoi que ce soit de ce qui est dans le monde. Ce n'est pas même assez de ne le pas aimer. Il faut le mépriser, le haïr, le détester, le combattre, le condamner. Il faut en avoir horreur comme d'un criminel, qui périt par le supplice le plus honteux, puisqu'en effet il est l'ennemi de Dieu, l'objet de sa colere, destiné à des supplices éternels. Il faut le regarder comme ce qu'il y a deplus méprisable, & vouloir bien qu'il nous regarde de même. C'est ce que Saint Paul vouloit nous faire entendre, lorsqu'il disoit, le monde est crucifié pour moi, je suis crucifié pour le monde.

CHAP. II. MED. XVI.

Voilà donc ce que c'eſt que ce monde que nous devons haïr; c'eſt la corruption du monde; c'eſt ſon langage & ſon eſprit; ce ſont ſes pompes, ſes maximes, ſes ſcandales, ſes plaiſirs & ſes intrigues; ce ſont même les perſonnes animées de ſon eſprit, nous fuſſent-elles d'ailleurs les plus agréables par leur enjouement, les plus utiles par les ſervices que nous en recevrions, les plus cheres par la proximité du ſang. Jeſus-Chriſt veut qu'un Chrétien haïſſe ſon pere & ſa mere, s'ils ſont mondains, & entant qu'ils le ſont. Parce que Dieu eſt infiniment ſaint, il hait l'impie & ſon impiété. Or nous devons être Saints pour ſervir un Dieu ſi ſaint. Il faut donc que chacun de nous puiſſe dire à Dieu avec David: J'ai haï les injuſtes, & leur conduite a été pour moi un objet d'abomination, parce que j'ai aimé votre loi. Il faut être pénétré de douleur à la vuë des péchés qui déshonorent la majeſte du Seigneur; plein de zéle pour les prévenir ou pour en arrêter le cours; pleurer ceux qu'on ne peut empêcher, gémir de ce qu'on habite au milieu d'un monde pervers; déſirer d'être rappellé de

t exil, se séparer en attendant autant qu'il est possible, d'avec les amateurs du monde, pour être seul avec Dieu, ou dans la compagnie de ceux qui le craignent. Telle est la premiere obligation, que nous rapellent les paroles de Saint Jean: *N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde.* CHAP. II. MED. XVI.

2. Mais n'y a-t-il pas dans le monde des choses que Dieu a faites, & qu'il n'est pourtant pas permis d'aimer? Oui, parce qu'il y en a qui ne sont pas faites pour être l'objet de notre amour, auxquelles on ne peut s'attacher sans participer à cette corruption du monde, que nous devons haïr de tout notre cœur, & fuir de toutes nos forces. Dieu a créé l'or & l'argent; cependant selon l'Ecriture, il n'y a rien de plus déréglé que d'aimer l'argent, & c'est le vice des avares. *Nihil est iniquius quàm amare pecuniam.* Dieu est l'auteur de la différence des sexes, & de leur union dans un mariage chaste. Il a créé, dit Saint Paul, tout ce qui nous sert de nourriture, afin que nous en usions avec actions de graces. C'est lui qui a attaché du plaisir à des actions qui sont nécessaires pour con-

CHAP. II. MED. XVI. server la vie de chaque particulier, ou pour perpétuer la succession du genre humain. Or il est tellement défendu d'aimer ces plaisirs, que c'est ce qu'on appelle impureté & gourmandise. Dieu a établi dans le monde des rangs plus élevés, & il y a attaché l'autorité de commander aux autres. Aimer cet élévation & cette puissance, c'est ce que la Religion condamne comme le vice de l'ambition.

Dieu a-t-il donc créé ou établi ce qui n'est pas bon & louable, ou pourquoi n'aimerions-nous pas ce qui est bon ? C'est qu'il ne suffit pas qu'un objet ait en soi quelque espéce de bonté, pour qu'il nous soit permis d'y attacher notre cœur. *Res bonæ possent amari amore non bono.* L'usage de ces créatures est bon & légitime, quand il est dans l'ordre de Dieu ; mais l'attachement est vicieux, & l'homme devient corompu & misérable, quand il se colle à ces objets par lesquels il doit passer, & dont il doit se servir avec précaution , non pour se satisfaire , mais pour glorifier Dieu. L'or est bon , mais l'avarice est mauvaise. Il est permis de posséder des richesses, mais non de les aimer. Si vous en avez, même en abon-

abondance, n'y attachez point votre cœur, dit le Saint Esprit? *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere.* Il est bon de pouvoir soulager les besoins des misérables, & de trouver dans le travail de ses mains, ou dans un patrimoine qu'on posséde justement, de quoi s'entretenir, sans être ni distrait de ce qu'on doit à Dieu par l'inquiétude pour le temporel, ni tenter de prévariquer pour se le procurer, ni à charge au prochain. Il faut remercier Dieu de qui on tient ces dons, & lui en demander le bon usage. C'est lui qui donne une épouse sage & la fécondité, & il faut lui en rendre graces. Mais Saint Paul veut que ceux qui possédent des biens de ce monde, soient aussi désintéressés, que s'ils s'en étoient interdit la possession; & que ceux qui ont des femmes soient détachés des plaisirs, comme s'ils n'en avoient pas.

C'est que nous ne devons point aimer ce qui passe avec le monde, & ce qui nous est commun avec les impies, ce qui ne peut par conséquent nous rendre heureux. C'est que nous devons plutôt craindre, que desirer les biens temporels, tels que sont les plaisirs, les honneurs, la puissan-

Chap. II. Med. XVI.

ce & l'autorité, parce qu'il est cile de posséder ces choses sa attacher, & qu'on ne peut s'y att sans péché. C'est que les créatu Dieu sont devenuës des piéges les insensés, que leur privati souvent nécessaire pour guér maladies de nos ames; & qu'o peut faire bon usage, que qua s'en sert sans s'en rendre l'escla

3. Une troisiéme vérité est, l'égard même des choses dont l'a est innocent, & même comma nous devons bien prendre gard les pas aimer d'un amour qui mine au monde, & à ce qui avec le monde. Nous aimons du corps, & cet amour n'est pa mable en soi, puisqu'il auroit été l'homme innocent, & que nou vons pas été créés pour mouri que Jesus-Christ même a apprél la mort. Nous aimons la santé, n mons un certain exercice auquel nous incline, parce qu'il nous pelle. Nous aimons nos proche concitoyens, notre patrie, nos & tout cela est innocent, parc ces sentimens sont gravés dans ture par le doigt du Créateur. devons même aimer tous les

mes, & principalement l'Eglise de Jesus-Christ qui est notre mere pour la vie éternelle. Il est de notre devoir d'aimer non-seulement cette vie bienheureuse; mais encore la vertu, la perfection, le mérite, les moyens de salut, la connoissance de la vérité, & ceux qui nous la procurent; les bons livres, les amis vertueux, les exercices publics de la Religion.

Mais comment aimons-nous toutes ces choses? Si nous aimons la vie, la santé, la force du corps, & les autres avantages de cette nature, afin d'être en état de jouir plus long-tems, plus pleinement, & avec moins de ménagement; des délices profanes du monde, nous aimons le monde, & la parole de S. Jean nous condamne. C'est pour nous appliquer à la pratique de la vertu, & pour être en état de remplir les devoirs de notre vocation; c'est pour pouvoir servir le prochain & glorifier Dieu, que nous devons aimer en un sens, & jusqu'à un certain point la vie & la santé, prêts à perdre l'une & l'autre pour nous soumettre à la volonté de Dieu, à laquelle nous devons sacrifier nos inclinations & nos répugnances.

Il est juste d'aimer singuliérement

être aim

ement ſoumis

ſe, & de ra

us les dons

é. Qu'il eſt in

i eſt appellé

ſainte, d'ai

i eſt dans l

eigneur,

amour qui

pre, & no

que nous

ous qui éte

ré & de

Ainſi ſoit-i

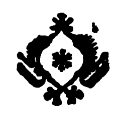
CHAP. II. MED. XVI.
nos proches, & néceſſaire d'aimer tous les hommes ; mais il faut les aimer en Dieu & pour Dieu. Si nous ne déſirons leur établiſſement & leur élévation ; ſi nous ne nous intéreſſons à leur vie & à leur réputation ; ſi nous ne déſirons d'avoir part à leur affection & à leur confiance, que parce que cela flatte notre propre orgueil, nous aimons le monde, & cet amour nous rend criminels.

Ceux qui n'aiment l'honneur & la paix de l'Egliſe, que parce qu'ils y poſſédent ou qu'ils y eſpérent des bénéfices, aiment le monde & non le Royaume de Jeſus-Chriſt.

Ceux qui paroiſſent aimer la vertu & la perfection, mais qui n'en recherchent que l'éclat & l'eſtime des hommes qu'elle peut leur procurer ; ceux qui ne veulent par leur régularité que plaire aux autres, ou ſe plaire à eux mêmes ; qui ne font le bien qu'afin d'être en droit de ſe glorifier & de mépriſer leur prochain, aiment le monde, & les vaines ſatisfactions qui paſſent avec le monde.

Enfin, on peut déſirer d'être éternellement heureux, & n'aimer que le monde, parce qu'on ſouhaiteroit de trouver dans l'autre vie les mê-

mes biens dont l'homme charnel ou orgueilleux désire de jouir en celle-ci ; au lieu que ce qu'on doit espérer & demander pour l'autre monde, comme pour le siécle présent ; c'est d'aimer Dieu, d'être aimé de lui, de lui être parfaitement soumis, de le benir sans cesse, & de rapporter à sa gloire tous les dons qu'on reçoit de sa bonté. Qu'il est indigne d'un Chrétien qui est appellé à une fin si noble & si sainte, d'aimer le monde, & ce qui est dans le monde ! Arrachez, Seigneur, du fond de nos cœurs cet amour qui ne peut que nous corrompre, & nous rendre malheureux, afin que nous ne nous attachions qu'à vous qui êtes la source de toute sainteté & de toute félicité véritable. Ainsi soit-il.



XVII. MÉDITATIO

℣. 15. *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo.*	N'aimez p monde, ni ce dans le monde. S qu'un aime le m la charité du Pe point en lui.

MED. XVII.

NOn-seulement le monde n rite point d'être aimé, que ce n'est qu'une figure qui & une représentation de théâtre n'a rien de solide ni de durable peut dire de plus, qu'il ne peut y pour nous de plus grand ma que de l'aimer, puisque si quel aime le monde, la charité du n'est point en lui : parole qu faire trembler tous ceux qui or de craindre que l'amour du n ne domine dans leur cœur : qui nous doit tous tenir dans l missement & dans l'humiliation que nous nous sentons quelque che au monde, & aux chos monde.

1. Si l'amour du monde do dans un cœur, l'amour de Di domine plus. C'est donc un

mortel, que de s'attacher au monde par un amour qui soit notre passion dominante, & le principal mobile de notre cœur & de notre vie. Il n'en faut donc pas davantage pour nous damner. Car on est digne d'anathême, quand on n'aime pas Dieu. On est ingrat, injuste, perfide, digne d'être éternellement séparé d'un Dieu qu'on méprise, & d'être tourmenté par les créatures auxquelles on s'est attaché : celui qui n'aime point Dieu transgresse le plus grand des Commandemens ; & il n'en observe aucun, comme il le doit, puisqu'on doit les observer tous par l'amour de la justice souveraine qui est Dieu même. Or on n'aime pas Dieu, si on est amateur du monde. Ce sont deux maîtres qu'on ne peut servir en même-tems. Comment pourrions-nous, dit Saint Augustin, aimer tout ensemble Dieu & le monde? *Quomodo poterimus amare Deum, si & amamus mundum?* Ces deux amours sont opposés dans leurs mouvemens & dans leurs effets ; ils se disputent l'empire de notre cœur, ils se chassent & excluent l'un l'autre. L'amour de Dieu fait qu'on méprise le monde, qu'on le souffre a-

CHAP. II. MED. XVII.

S. Aug. in hunc locum.

CHAP. II MED. XVII. vec peine, qu'on s'en éloigne avec plaiſir, qu'on a horreur de ſa corruption. L'amour du monde fait qu'on regarde comme une folie la Croix de Jeſus-Chriſt, qu'on eſt indifférent pour la piété, qu'on regarde l'humilité comme une baſſeſſe, qu'on voudroit toujours jouir du monde préſent, & qu'à cette condition on renonceroit ſans peine aux joies ſi pures, mais ſi ſpirituelles qui ſont du goût de ceux qui aiment Dieu. S. Aug. in hunc locum. *Duo ſunt amores, mundi & Dei. Si amor mundi habitat, non eſt quà intret amor Dei.*

Remarquons que ce monde dont l'amour ſuffit pour exclure l'amour de Dieu, & pour nous rendre éternellement malheureux; ce ne ſont pas ſeulement les déſordres groſſiers ou les pompes éclatantes du monde profane, les bals, les ſpectacles, la fureur du jeu, les délices d'une vie molle & oiſive, les parures immodeſtes, les converſations malignes ou paſſionnées; c'eſt tout ce qui paſſe avec le ſiécle. C'eſt la ſociété des amis, la poſſeſſion d'un bien médiocre & légitimement acquis; c'eſt l'établiſſement de ſa famille, ce ſont les proches; c'eſt la réputation, &

le plaisir de voir & de sçavoir, c'est la vie même que nous menons en ce monde, si nous sommes attachés à quelqu'une de ces choses plus qu'à Dieu. Oui, si une seule de ces choses, quelque innocente qu'elle puisse être en elle-même, si leur réunion & le plaisir qu'elles nous causent, est l'objet de notre principal attachement, l'amour de Dieu n'est plus en nous. Car nous ne l'aimons pas comme il faut pour être sauvés, si nous ne le préférons pas à toutes choses; & nous ne le préférons pas à tout, si quelque autre objet que Dieu même, remplit notre esprit & notre cœur.

C'est à quoi devroient extrêmement prendre garde tous ceux qui ont des attaches dont ils ne font aucun scrupule, & qui ne s'examinent que sur certaines transgressions extérieures. Combien de femmes n'aiment que le monde, parce qu'elles n'aiment que ses compagnies & ses plaisirs? Combien n'aiment que leurs maris & leur enfans? Combien n'aiment qu'elles mêmes? Or c'est aimer le monde que de s'aimer soi-même, puisqu'on fait partie du monde. Combien d'hommes qui paroissent sages & même

CHAP. II. MED. XVII.

Chrétiens croient qu'ils ne sont point avares, pourvu qu'ils n'emploient point de mauvaises voies pour s'emparer du bien d'autrui, & qu'ils n'épargnent point le leur propre d'une maniere sordide ? Or c'est une illusion. L'avarice est l'amour de l'argent. Quiconque aime l'argent plus que Dieu, quiconque y est plus attaché qu'à son devoir, quiconque en est plus occupé que de son salut, & de ce qui y conduit, quiconque craint plus de perdre son bien que de perdre la justice, est possédé d'une avarice mortelle, & l'amour du monde bannit de son cœur l'amour de Dieu. Il en est de même de ceux qui sont attachés à leur emploi, à leur patrie, à leur famille, à leur liberté, à leur honneur, à la faveur des grands, à la commodité d'une vie douce & tranquille. Tout cela fait partie du monde, & on ne peut aimer aucune de ces choses d'une affection dominante sans renoncer à l'amour de Dieu, & par conséquent au salut.

2, Quoiqu'il suffise pour n'être pas éternellement damné, de n'avoir point pour le monde une affection dominante, il ne faut pas croire qu'on doive regarder tranquillement les at-

taches qui nous collent aux choses du monde, sous prétexte qu'on ne croiroit pas qu'elles fussent dominantes dans notre cœur. Toutes ces attaches à la créature sont vicieuses : elles sont toujours dangéreuses : elles peuvent suffire pour nous perdre, parce qu'elles peuvent être dominantes, lorsque nous ne pensons pas qu'elles le soient. N'en est-ce pas assez pour nous tenir dans l'humiliation, pour nous porter à gémir, pour nous engager à combattre ces attaches, afin de les affoiblir, & de les arracher de notre cœur ? CHAP. II. MED. XVII.

Ces attaches sont toujours vicieuses. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Pere n'est pas en lui. Donc à proportion de ce qu'on aime le monde on est plus vuide de l'amour de Dieu. Donc, qui a quelque amour pour le monde, n'a pas pour Dieu tout l'amour qu'il doit avoir. En effet, nous devons aimer Dieu de tout notre cœur, & par conséquent de tout notre amour. Nous ne devons donc rien aimer que Dieu, ou pour Dieu. Quelque chose que nous aimions, autrement qu'en Dieu & pour Dieu, cette affection partage mal-à-propos

notre cœur : la créature y tient par là une partie de la place qui n'est duë qu'à Dieu. C'est une affection prophane qu'il faut chasser de ce temple, lequel doit être tout consacré à la gloire du Seigneur. *Auferte ista hinc*. Les actions qui se font en conséquence, de ces attaches ne se font pas pour Dieu, à qui cependant nous sommes obligés de rapporter toutes celles que nous faisons librement. Ces attaches sont donc vicieuses : elles dégradent l'homme, qui n'est créé que pour Dieu : elles l'avilissent, elles le rendent malheureux, elles le privent au moins en partie de la participation de Dieu même, elles défigurent en lui son image.

On se rassure, parce que ces attaches paroissent innoncentes & raisonnables, tant qu'elles ne sont pas excessives. Mais comment garderoit-on une juste mesure dans l'amour des créatures, lorsqu'on ne les aime pas par rapport à la derniere fin ; puisqu'il n'y a que la derniere fin qui doive & qui puisse être la regle & la mesure de tous les autres amours? C'est aimer avec excès une créature, quelle qu'elle soit, que de l'aimer pour elle-même, parce que c'est

une espéce d'idolâtrie. *Hoc autem colitur quod diligitur*. Les êtres créés ne sont bons qu'autant qu'ils viennent de Dieu, & qu'ils conduisent à lui. C'est donc par rapport à lui qu'ils doivent ou qu'ils peuvent être aimés. Ils ne sont pas notre bien ; mais des moyens pour y parvenir : ils ne peuvent ni nous rendre heureux, ni même y contribuer, qu'autant qu'ils nous peuvent aider à nous élever vers Dieu, qui est la seule source du bonheur. C'est donc les aimer contre l'ordre & avec excès, que d'y chercher une partie de ce bonheur que nous désirons perpétuellement, & auquel nous tendons dans toutes nos actions.

CHAP. II. MED. XVII. S. Aug.

Au moins, dira-t-on, les attaches ne sont pas criminelles, pourvû qu'elles n'empêchent point qu'on n'aime Dieu par-dessus toutes choses, & qu'on ne soit disposé à renoncer à tout plutôt que de l'offenser par un péché mortel. Il est vrai que ces attaches peuvent n'être pas criminelles ; mais elles sont toujours dangereuses & plus dangéreuses qu'on ne le pense. Ce sont des sources intarissables de distractions qui nous empêchent de penser à Dieu & à notre salut, d'erreurs & de préjugés qui nous dé-

CHAP. II. MED. XVII.

tournent du chemin de la vérité, d'inquiétudes qui troublent la paix de l'ame, d'affoibliſſemens qui la diſpoſent à faire de grandes chutes, de paroles & d'actions inconſidérées, d'omiſſions & de prévarications. Combien l'attachement qu'on a pour ſon pays, pour ſes enfans, pour ſon bien, pour un établiſſement qu'on s'eſt fait, pour ſes amis, ſes habitudes, fait-il faire des fautes à ceux qui s'en croient les plus éloignés ? Tout le monde s'apperçoit combien nous ſommes peu ſuſceptibles d'entendre raiſon, & de prendre un bon parti, quand une attache ſecrette incline notre cœur & obſcurcit nos lumieres. Ces attaches nous corrompent & nous aveuglent : elles ſont pendant toute notre vie un principe de chute, elles nous déchirent le cœur dans les adverſités, & ſur-tout à la mort, parce qu'on ne peut ſans douleur ſe voir arracher malgré ſoi ce qu'on aime avec paſſion ; & après la mort même, elles ne peuvent être ni détruites, ni expiées que par l'ardeur d'un feu que nous craindrions davantage, ſi nous y faiſions plus de reflexion.

Voilà ce qu'on pourroit dire des attaches aux créatures, quand on ſe-

roit certain que ces attaches ne l'emporteroient, ni actuellement, ni dans la suite de notre vie sur l'amour qui est dû à Dieu. Mais comment aurions nous cette assurance, en nourrissant ces attaches, loin de travailler à les diminuer & à les extirper ? Tout amour qui nous attache à un objet sans que nous le rapportions à Dieu, tend toujours à s'accroître; & il croîtra infailliblement, si on ne travaille pas à le réprimer. C'est un poids malheureux qui nous entraîne : ou il domine dans le cœur, ou il tend à y dominer. Il tend à devenir immense & sans bornes, parce qu'il n'a point de regle qui le mesure. Dès qu'on regarde une chose comme capable de contribuer à notre bonheur, on est porté à en rehausser l'idée, à s'appliquer à ce qu'elle a ou à ce qu'elle paroît avoir d'aimable. Celui qui aime un peu des richesses médiocres, est disposé à les aimer de tout son cœur, si on lui promet une fortune considérable. Que si on est attaché aux biens, aux honneurs, aux plaisirs du monde, à la réputation, à l'établissement de sa famille, & qu'on se trouve en une situation où le diable dise à un Chrétien déja affoibli : *Je*

CHAP. II. MED. XVII.

te donnerai toutes ces choses si tu m'obéis, quel danger n'y a-t-il pas que tous ces amours venant à se réveiller vivement, ne l'emportent dans son cœur sur l'amour de Dieu qui y est imparfait & languissant ?

Combien de Chrétiens dans les persécutions ont lâchement renoncé à la couronne du martyre & au Ciel même, à cause de l'attache qu'ils avoient au monde ou à quelque chose de ce qui étoit dans le monde ? Combien peu ont conservé la foi dans ces Royaumes qui ont été entraînés dans l'hérésie & dans le schisme ? Et d'où est venuë la chute de la plûpart, sinon de ce qu'avant la tentation, ils aimoient déja le siécle plus que leur salut, ou que leur charité trop foible, a succombé à des attaches dont ils n'avoient pas apperçu le danger ? L'occasion a découvert ce qui étoit caché dans leur cœur, & ce qu'eux-mêmes n'y voyoient pas.

Tremblons au sujet des attaches qui partagent le nôtre. Craignons de les fortifier, en nous liant avec le monde. Aimons la retraite, le silence, la privation des créatures, & la pratique exacte d'une mortification générale, puisque c'est le moyen de

nuer en nous l'amour de tout ce CHAP. II.
passe avec le tems. Tenons-nous MED.
tiers dans les états les plus sim- XVII.
& les plus inconnus : recevons
murmure les maladies, les per-
e biens, les mépris & les rebuts
hommes, puisque ce sont des re-
es aux maux de notre ame, &
i sont propres à nous dégoûter
monde. Aimons la priere, la
itation de la loi de Dieu, & tout
ui peut fortifier dans notre ame
our des biens éternels. Que notre
r soit dans le ciel, & non sur la
. En un mot, n'aimons ni le
de, ni ce qui est dans le mon-
Car si quelqu'un aime le mon-
la charité du Pere n'est point
ui.



CHAP. II.

XVIII. MÉDITATION.

℣. 16. *Quoniam omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum, & superbia vitæ, quæ non est ex Patre, sed ex mundo est.*

Car tout ce qui est dans le monde, n'est que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie ; ce qui ne vient point du Pere, mais du monde.

MED. XVIII.

CONsidérons d'abord en quel sens saint Jean nous dit, que tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence, & quelles conséquences nous devons tirer de-là par rapport à notre conduite.

1. Quand saint Jean dit que tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence, il parle proprement de ce qui fait la corruption du monde ; & c'est ce qui paroît plus clairement, si on considere ces paroles dans le texte original, où il est dit, que tout ce qui est dans le monde ; sçavoir, la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux & l'orgueil de la vie, n'est point du Pere, mais est du monde. C'est-à-dire, que Dieu qui a créé le monde composé du ciel & de la terre, n'est point l'auteur de

ce qui fait le caractere du monde maudit & réprouvé ; parce que ce qui caractérise ce monde qu'on nous ordonne de haïr, c'est la concupiscence qui ne peut venir du Pere ; mais qui vient du monde même. C'est lui qui se souille par les diverses branches de la concupiscence qui sont les ressorts de toute sa conduite. CHAP. II. MED. XVIII.

C'est pourquoi on peut donner aux paroles de saint Jean un autre sens qui est peu différent du premier. C'est d'entendre par tout ce qui est dans le monde, tous les amateurs du monde; tous ceux que la grace de Jesus-Christ n'en a point séparés ; tous ceux qui composent le monde ennemi de la vertu & de Dieu même. Tous ces hommes ne sont que concupiscence, comme il est dit des enfans de Dieu, qu'ils ne sont qu'amour & obéïssance. *Natio illorum obedientia & dilectio.* Eccli. III. 1. Les Saints ne sont que charité, parce que c'est la charité qui fait tout leur mérite; c'est elle qui en eux est douce & patiente; c'est elle qui ne s'enfle point, qui ne s'irrite point, qui ne fait rien mal-à-propos; c'est elle qui demeurant à jamais, les rendra éternellement justes & heureux. Les méchans, au contraire, ne sont que concupiscence;

CHAP. II. MED. XVIII.

parce que c'est elle qui les corrompt & qui les rend misérables : c'est elle qui régne dans leur corps & dans leur esprit, dans leur cœur & dans leurs actions. C'est par elle qu'ils sont mondains, & qu'ils périront avec le monde.

Les uns sont plongés dans l'amour des plaisirs charnels ; & c'est à quoi s'abandonnent principalement les jeunes gens, dont les sens sont plus vifs, & le cœur plus ouvert à des passions naissantes, dont ils ne connoissent point encore les funestes effets. Les autres sont possédés du desir de s'établir sur la terre, & d'y établir leur famille. Ils se livrent sans réserve au travail, au commerce, aux voyages & aux emplois les plus pénibles, quand ils sont lucratifs, & s'engagent par l'amour de l'argent, qui est la source de tous les maux, en mille desirs inutiles & pernicieux. Tous sont esclaves de l'orgueil ; mais ceux-là croient avoir un droit particulier de s'enfler, qui semblent avoir triomphé des autres passions. Ils ne sont peut-être idolâtres ni d'une beauté fragile & des plaisirs sensuels, ni de l'or & de l'argent ; mais ils sont idolâtres d'eux-mêmes, & ils veulent

tre un objet d'idolatrie pour les au- CHAP
tres. Ils desirent de dominer ou dans II.
a République ou dans l'Eglise ; de MED.
égner sinon par les dignités, au XVIII.
noins par l'estime, par la réputa-
ion, par l'autorité de persuasion. Ils
veulent qu'on s'attache à eux, &
qu'on ait pour eux une pleine con-
iance ; & imitent l'orgueil du dé-
non, qui, non content de ne se pas
oumettre à Dieu, a l'insolence de se
aire rendre autant qu'il le peut, les
ionneurs divins.

Tel est le caractere des amateurs
du monde ; & ce qu'il y a de plus
âcheux, c'est que tout ce qui est dans
e monde, semble n'y être que pour
exciter ou pour entretenir leurs pas-
sions. Toutes les créatures sont des
piéges pour ces insensés. Elles sont
toutes l'objet de leur concupiscençe ;
& c'est encore en ce sens que l'on
peut dire, que tout ce qui est dans
le monde n'est que concupiscence de
la chair, ou concupiscence des yeux,
ou orgueil de la vie.

2. En faisant réflexion sur ce que
saint Jean nous apprend ici de la cor-
ruption du monde, il est naturel &
important d'en tirer trois conséquen-
ces par rapport à notre conduite. La

CHAP. II. MÉD. XVIII.

premiere eſt, que cette corruption conſiſtant dans la concupiſcence qui ſe partage en trois branches, il ne faut pas ſe contenter de fuir quelque concupiſcence; mais qu'il faut n'en ſuivre aucune. On eſt du monde, & par conſéquent ennemi de Dieu, ſi on eſt dominé par quelqu'une de ces cupidités, qui rendent les amateurs du monde criminels & malheureux. L'eſclavage des impudiques eſt plus honteux : celui des yvrognes fait horreur. Ceux qui ménent une vie molle & voluptueuſe dans la recherche de tout ce qui peut flatter les ſens, qui courent aux bals & aux ſpectacles, qui ont horreur des jeûnes, & qui ſçavent faire de l'abſtinence même, une occaſion de ragoûts plus frians, & un moyen de goûter de nouvelles délices, portent ſur leur front le caractere de leur réprobation, comme étant manifeſtement ennemis de Jeſus-Chriſt & de ſa croix. Mais l'avarice & l'orgueil ne ſont pas des vices moins oppoſés au Chriſtianiſme, puiſque la croix du Sauveur ne renferme pas moins le dépouillement & l'humiliation que les ſouffrances.

Un avare peut être chaſte & tempérant, parce que c'eſt un moyen

d'épargner. Il peut paroître religieux, fréquenter les Eglises, écouter avec respect la parole de Dieu, faire quelques légeres aumônes, soit qu'elles soient arrachées par importunité, ou accordées à la bienséance, & à quelque sentiment d'humanité. Mais tandis que son inclination dominante est d'être riche, il est idolâtre & ne sert point Dieu, puisqu'il sert l'argent.

Un orgueilleux se flatte en vain de se sauver, parce qu'il n'est pas sujet à des voluptés brutales, ou qu'il s'éleve au-dessus du commun des hommes par le désintéressement, s'il est dominé par le vice qui a changé tant d'Anges de Dieu en Démons, & qui les a précipités jusqu'au fond des enfers, parce qu'ils ont voulu s'élever jusqu'au thrône du Très-haut. Celui qui s'éleve sera abbaissé, & Dieu qui résiste aux superbes, se venge d'eux d'une terrible maniere, en les privant justement de sa grace, de sa gloire & de l'élévation même qu'ils ont recherchée.

Une seconde conséquence, c'est que nous avons un besoin essentiel & perpétuel d'invoquer sans cesse par une humble priere, le secours de la

CHAP. II. MED. XVIII. grace, qui peut seule nous sépa
ce monde corrompu, & nou
vrer de l'esclavage de la con
cence. « Tous les hommes n
» par elle & avec elle, dit sai
» gustin; & ils périront certaine
Operis imperf. Lib. VI, §. 39. » s'ils ne renaissent pour Dieu
illam & cum illa nascuntur mun
perituri sunt nisi renascantur Deo
ce qui rend le Baptême nécessai
enfans d'Adam; & c'est aussi
rend la grace actuelle si néc
aux adultes. Plongés dès leur o
& par leur origine même, d
bouë de la concupiscence, ils
toujours entraînés au mal & san
pour le bien: ils seront toujo
amateurs de la volupté, ou
des richesses périssables du siéc
pleins d'orgueil, ou esclaves d
ces vices & de ceux qui en s
suites & les effets, si la grace i
vient, ne réprime, ne détrui
attaches, & ne les soumet au j
aimable du Seigneur. Ils doiven
reconnoître le besoin continuel
ont de son secours, & l'atti
priant sans relâche. Ils ne peuv
vaincre le monde par leurs p
forces, ni éviter de périr ave
qu'en le vainquant par la gra

obtenir la grace autrement que par une priere humble & fervente. CHAP. II. MED. XVIII.

La troisiéme conséquence, est qu'il faut joindre à la priere, la retraite, la fuite du monde, la séparation & la privation des créatures, le jeûne, le silence, en un mot, la pratique de la mortification chrétienne. Sans cela notre priere même ne seroit pas sincere : car comment notre cœur s'accorderoit-il avec notre bouche, lorsque nous demandons de n'être pas induits en tentation & d'être délivrés du mal, puisque nous nous exposerions volontairement à la tentation & au péché ? Tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence, parce que tout sert à l'exciter, à l'entretenir & à la fortifier. Il faut donc fuir ce qui est dans le monde, & le monde même qui tâche de nous séduire en tant de manieres. Fuyons l'Egypte avec les Israélites, pour aller sacrifier à Dieu dans le désert, & égorger en son honneur tout ce que l'Egypte adore. Entrons dans la solitude avec Jesus-Christ pénitent. Si le Diable nous y attaque, fortifiés par le jeûne, par la priere, par la méditation de la parole de Dieu, nous

℣. 16. Quoniam omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est....

Car tout ce dans le mond que concupisc la chair....

MED. XIX.

VOilà une des grandes sour la corruption des amate monde, & en un sens, la plus rale, puisque c'est par la con cence de la chair, que le péch des peres aux enfans, & qu'il i tout le genre humain. Afin d'a dre à combattre cette concup ce, considérons quel a été le du Créateur, lorsqu'il nous a une chair capable de divers pl & ce qu'il a fait comme Ré teur, pour nous mettre en état

plaisirs sensibles ? Que nous a-t-il ordonné à cet égard ? C'est ce qu'il est d'abord important de comprendre. CHAP. II. MED. XIX.

1. Si Dieu a voulu que l'homme fût composé d'un corps & d'une ame, ç'a été afin que dans l'homme toutes les créatures lui rendissent hommage, & devinssent dignes de ses récompenses. Les Anges pouvoient l'honorer & jouir de lui ; mais les êtres purement matériels ne pouvoient participer à cet avantage. S'ils obéïssent à Dieu, s'ils le glorifient en leur maniere, c'est sans le sçavoir, sans le vouloir, par conséquent sans vertu & sans mérite. Mais dans l'homme, l'esprit & la chair peuvent se réunir pour rendre à Dieu un culte libre, spirituel, digne des plus grandes récompenses. Le corps formé de terre, est par lui-même incapable de sentiment; mais étant uni à l'ame, qui est produite par le souffle de Dieu, & qui participe à sa sagesse, il devient propre à toutes sortes de bonnes œuvres. L'ame qui le vivifie & qui le conduit, l'applique aux saintes lectures, au chant des Pseaumes, des Hymnes, des Cantiques spirituels, & à tout ce que demande l'amour de Dieu & du prochain par rapport à Dieu. Les

CHAP. II. MED. XIX. oreilles entendent sa parole, & c'est par-là que la foi entre dans l'ame. Les yeux envisagent dans les œuvres du Seigneur les traces de sa grandeur infinie & de toutes ses perfections. Les pieds co[illegible]nt dans la voie de ses commandemens, la langue le prie, & le bénit, les mains travaillent suivant ses ordres. Tout lui est assujetti; & la chair elle-même devenuë en quelque sorte spirituelle, devient digne d'une immortalité glorieuse, & des délices les plus pures. *Ita caro dum ministra & famula animæ deputatur, consors & coheres invenitur.* Tel a été le dessein de Dieu dans la formation de l'homme.

Tert. de resurrec. carnis. c. 9.

2. Il est vrai que dans cette vie notre corps est animal, qu'il a besoin de nourriture & de sommeil, & que Dieu qui n'a créé d'abord qu'un seul homme, a voulu que le genre humain se multipliât par la génération charnelle, & qu'il a attaché du plaisir aux fonctions des sens, particuliérement à celles qui servent, soit à conserver la vie de chaque particulier, soit à perpétuer la race des hommes. Mais il ne faut pas croire qu'il nous ait permis d'aimer les plaisirs sensibles & de les rechercher par l'a-

mour libre du plaisir même. Non, les plaisirs des sens peuvent attirer les enfans & les insensés qui n'ont point l'usage de la raison, à prendre l'aliment que Dieu leur a destiné : il prévient en nous le dégoût, il rend par-là la nourriture plus utile, il fait que l'assujettissement qui nous rend dépendans du boire & du manger, n'est pas insupportable. Tout cela est dans l'ordre & digne de la bonté comme de la sagesse du Créateur. Mais loin que notre ame doive se coller â ces plaisirs sensibles, elle doit, au contraire, s'élever jusqu'à Dieu, & ne trouver sa joie qu'en lui seul, qui est l'auteur & la source de tous les biens.

Cela auroit toujours été ainsi dans l'état d'innocence. Les plaisirs sensibles y auroient été grands, mais toujours purs. Ils auroient porté à Dieu, qui en est le principe & la fin. On n'auroit regardé que lui dans tous ses ouvrages. Quoique nous ne soyons plus dans un état si heureux, tout ce qu'il y a de libre en nous doit toujours se conformer à cette régle inviolable, que l'homme n'étant créé que pour Dieu, il ne lui est point permis de chercher son bonheur, ni en tout, ni

CHAP. II. MED. XIX.

en partie dans les créatures. Il a toujours été défendu, & il le sera toujours, de s'attacher aux plaisirs sensibles. L'homme n'a pas plutôt commencé à s'y livrer contre l'ordre de Dieu, qu'il est devenu misérable; & il sera toujours vrai, qu'une ame qui recherche les délices charnelles, mérite d'être punie dans le tems & dans l'éternité, par des tourmens proportionnés à la grandeur de cet attachement qu'elle aura eu pour des plaisirs qui n'étoient pas dignes de son amour. O ame créée de Dieu & pour Dieu; ô ame capable de jouir de lui, souviens-toi qu'il faut mériter un si grand bonheur & le plaisir ineffable qui y est attaché!, par le mépris des délices charnelles.

3. Mais comment remplirons-nous ce devoir, nous qui, par le péché, sommes devenus tout charnels? Hélas, l'ame spirituelle & formée à l'image de son Créateur, s'est élevée contre lui, & elle est plongée dans les sens. Incapable des délices spirituelles qu'elle devoit goûter dans la contemplation de la vérité & dans l'amour de la justice, elle cherche de quoi se satisfaire dans les eaux bourbeuses de la concupiscence de la chair.

De-là la tentation de la gourmandie, la tentation de l'impureté & la tentation plus générale de la part de tous les sens & de tous les plaisirs sensuels. L'homme n'a point compris à quelle dignité il étoit élevé, & il s'est rendu semblable aux bêtes. La chair nous entraîneroit immanquablement dans toutes sortes de désordres, si le Verbe de Dieu ne s'étoit fait chair. Mais comment voudrions-nous demeurer esclaves de la concupiscence charnelle, après tout ce que Jesus-Christ a fait pour nous délivrer de sa tyrannie? Non-seulement il a pris notre chair en se faisant homme, & l'a sanctifiée en l'unissant en unité de personne à la source de toute sainteté. Il a sacrifié pour notre salut la chair dont il s'est revêtu pour notre amour. Il l'a ressuscitée, il l'a couronnée de gloire, de force & d'immortalité, il l'a renduë agile & impassible, il l'a élevée jusqu'au plus haut des cieux. Il nous a promis de réformer nos corps tout vils & abjects qu'ils sont, pour les rendre semblables à son corps glorieux. Il nous prépares à ce bonheur, en faisant que nos membre deviennent les siens dans le Baptême. Nos corps sont les tem-

CHAP. II. MED. XIX.

ples du Saint-Esprit. » Notre
» est lavée dans les Fonts sacrés
» Tertullien, afin que nos ames s
» purifiées. La chair reçoit l'onc
» afin que l'ame soit consacrée
» chair est marquée du signe
» croix, afin que l'ame soit forte
» tre les ennemis du salut. La
» est comme mise à couvert so
» protection de Dieu, par l'im
» tion des mains de ses Minis
» afin que l'ame soit éclairée
» lumiere de son Esprit. La cha
» nourrie du corps & du sang
» sus-Christ, afin que l'ame so
» sasiée de Dieu même ». *Caro*
tur ut anima emaculetur. Caro
tur, ut anima consecretur. Caro
tur, ut & anima muniatur. Car
nûs impositione adumbratur, ut &
ma Spiritu illuminetur. Caro corp
sanguine Christi vescitur, ut &
de Deo saginetur.

De Resurrect. carnis. n. 8.

O Chrétiens, dont la cha
consacrée en tant de manieres
des bienfaits si signalés, ayez
reur de la souiller par de ho
déréglemens. Souvenez-vous de
tyrs qui ont souffert la priso
croix, & toutes sortes de supp
des saints Anachorétes dont to

e a été un long martyre ; de tant : Vierges, qui ont vécu dans un orps fragile, comme si elles n'en roient pas, ou plutôt qui ne se sont ouvenuës qu'elles en avoient un, que our le macérer par les jeûnes, pour appliquer à toutes sortes de bonnes euvres, pour l'immoler par le martyre à la gloire de leur céleste Epoux. C'est ainsi qu'on rend spirituel par vance, un corps qui doit le devenir arfaitement par la résurrection. Il aut l'accoutumer peu à peu à être indépendant de mille besoins auxquels in jour il ne sera plus du tout assuetti ; il faut qu'il prenne part aux euvres de piété, de justice, de charité, d'humilité, de mortification, que l'ame doit exercer par lui, afin qu'il ait part à la gloire & au bonheur de l'ame. Glorifions le Seigneur, & portons-le, selon la parole de S. Paul, dans notre corps & dans notre esprit, parce que l'un & l'autre sont au Seigneur. Ceux qui sont charnels ne peuvent plaire à Dieu, si la chair a des desirs contraires à ceux de l'esprit. Saint Pierre nous exhorte à renoncer à ces desirs charnels qui combattent contre l'ame ; parce qu'en effet nous ne sommes point redeva-

CHAP. II. MED. XIX.

CHAP. II. bles à la chair pour vivre selon la chair ; & que nous ne pouvons vivre spirituellement en cette vie & heureusement en l'autre, qu'autant que nous aurons fait mourir par l'esprit les œuvres de la chair.

Remplissez-nous, Seigneur, de cet Esprit qui sanctifie la chair même, en nous délivrant de la tyrannie de la concupiscence. Que mon cœur & ma chair tressaillent de joie en vous seul, qui êtes le Dieu vivant, qui m'avez formé & qui m'avez racheté tout entier, afin que tout ce qui est en moi vous soit pleinement consacré. Ainsi soit-il.

XX. MÉDITATION.

℣. 16. *Quoniam omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est....*	Car tout ce qui est dans le monde, n'est que concupiscence de la chair....

MED. XX. UNe des principales branches de cette concupiscence de la chair, est l'amour du plaisir qui se trouve dans le boire & dans le manger. Considérons d'abord quels sont en ce genre les excès qui tuent l'ame & lui font

perdre la grace, & combien cette paſ- CHAP. II.
ſion eſt funeſte.

1. L'homme eſt ſouvent criminel MED. XX.
dans l'amour du plaiſir attaché à l'action de prendre des alimens; c'eſt lorſqu'il prend occaſion de ce plaiſir pour s'attacher à ſon corps plutôt qu'à Dieu qui l'a formé, & qui le conſerve par des moyens ſi ſagement établis; lorſqu'il ſe livre à ce plaiſir; qu'il y met ſon bonheur, qu'il fait ſon Dieu de ſon ventre, & qu'au lieu de manger pour vivre, il ſemble, comme le diſoit un Ancien & après lui ſaint Auguſtin, ne vivre que pour manger & pour boire. Deux choſes font voir que cette concupiſcence de la chair domine dans le cœur d'un homme ſenſuel, & en bannit la charité. La premiere eſt, lorſque par l'amour de la bonne chere, il manque à quelque devoir important. C'eſt un crime que de violer la loi du jeûne ou de l'abſtinence; & ceux qui tombent dans ce déſordre, devroient ſe ſouvenir qu'une faute ſemblable a fait tomber le genre-humain tout entier dans un abîme de maux, dont il n'y a que la grace de Jeſus-Chriſt qui puiſſe nous tirer. C'eſt un crime que de perdre la raiſon par l'excès du vin;

Rom. XVI 18. Philipp. III. 19.

CHAP. II. MED. XX.
que de négliger ses affaires & de se ruiner, parce qu'on ne pense qu'à se divertir ; que d'altérer sa santé par l'intempérance ; que de consumer pour le plaisir un bien nécessaire à l'acquit de ses dettes, à l'éducation de ses enfans, à l'entretien ou à l'établissement de sa famille ; que d'appesantir de telle sorte son cœur par les viandes & les liqueurs fortes, qu'on ne soit plus en état de veiller, de prier, de résister aux tentations. C'est un crime, quand on conserveroit toujours l'usage de la raison, la politesse & les égards de bienséance que le monde demande, que de faire sa principale affaire du soin de se bien traiter & de régaler ses amis ; que d'y employer un tems qui nous a été donné pour gagner le ciel, que d'y attacher notre cœur, que de nous croire heureux de pouvoir faire bonne chere, ou malheureux de ne le pouvoir pas.

2. Rien ne paroît plus innocent aux gens du monde, qu'une telle passion ; mais rien n'est ni plus indigne d'un homme appellé au Royaume de Dieu, ni plus détestable dans un Chrétien, puisqu'il devient par-là ennemi de la croix de Jesus-Christ,

Nulle autre n'expose à plus de pré- CHAP. II. MED. XX.
varications. Un homme yvrogne ou intempérant, rend-il à Dieu le culte qu'il lui doit ? Est-il juste & charitable envers le prochain ? Est-il sage, modéré, chaste, pur dans sa conduite ? D'où viennent l'oubli & le mépris des exercices de la Religion, les blasphêmes mêmes, & la profanation la plus scandaleuse des jours saints ? D'où viennent la mauvaise éducation des enfans & le peu de respect qu'ils portent à ceux à qui ils doivent la vie, l'infidélité qui révele les secrets des familles, les injures, les emportemens, les querelles, les meurtres mêmes ? D'où viennent souvent l'oisiveté, le dérangement dans les affaires, les banqueroutes ? N'est-ce pas de l'intempérance, & de ce qu'on y perd son tems & son bien ? Quelle cause allume avec plus de violence le feu de l'impureté, qu'il faudroit combattre par le jeûne & par la priere ? Comment un homme intempérant retiendroit-il ses yeux, ses desirs, sa langue & les mouvemens de sa passion, lorsque d'une part la concupiscence est excitée par l'excès des alimens, & que de l'autre il ne peut faire usage ni de sa foi ni même de sa raison ?

Chap. II. Med. XX.

Telles sont les suites d'une passion d'autant plus funeste qu'elle corrompt toutes les conditions, & qu'elle ne fait souvent que s'accroître avec l'âge. L'artisan intempérant ne travaille que pour se procurer ce malheureux plaisir. Sans se mettre en peine ni de sa famille, ni de son ame, il dépense en un jour ce qu'il a gagné en une semaine; & profane par l'yvrognerie les Dimanches & les Fêtes, où il devroit s'appliquer à se sanctifier par les exercices de piété. Les baptêmes, les mariages, les enterremens mêmes, qui devroient le faire souvenir des jugemens de Dieu & de la vie future, sont pour lui des occasions d'intempérance, & des désordres dont ce vice est la source.

Ceux qui sont plus à leur aise, imitent le mauvais riche qui se traitoit chaque jour splendidement; & ils ne voient en cela rien de criminel, parce qu'ils ne font, disent-ils, tort à personne; comme s'ils ne déroboient pas aux pauvres & à Jesus-Christ même qui souffre dans ses membres la faim & la soif, tout ce qu'ils dépensent au-delà des vrais besoins de la nature & de leur condition.

Les Grands souvent plus injustes

que le simple bourgeois, ne considérent pas si c'est leur propre bien ou celui des autres, qu'ils emploient à la dépense d'une table magnifiquement & délicieusement servie. Il faut qu'ils aient les mets les plus chers & les plus rares, les rafinemens les plus recherchés dans l'assaisonnement, les vins les plus exquis, & des liqueurs encore plus fortes; en un mot, tout ce qui est le plus capable d'enflammer les passions, d'appesantir le cœur & d'exclure la vigilance prescrite par l'Evangile.

Combien d'hommes profanes qui se disent Chrétiens, & qui, comme Esaü, pour se satisfaire pendant quelques momens, renoncent au droit des aînés qui sont les Elus, & à la bénédiction du Pere céleste! Ils ne sont pas touchés de cette perte, & ils se rient des loix de l'Eglise. Mais quel sera leur désespoir, lorsqu'ils se verront exclus du Royaume du ciel, & que leur repentir tardif & inutile ne pourra les y faire recevoir, parce qu'on ne peut aimer les délices charnelles & mériter celles des Saints!

Il ne faut qu'avoir un peu de religion pour condamner de tels excès, & pour les éviter. Que ceux qui s'y

CHAP. II. MED. XX.

sont livrés, rougissent de ces désordres qui pouroient les précipiter dans l'enfer, & qu'ils expient par une mortification plus continuelle, des plaisirs qu'ils ne sçauroient trop pleurer. Que ceux que Dieu en a préservés par sa miséricorde, ne cessent de l'en remercier. Qu'ils voient dans les autres de quoi ils étoient capables, & qu'ils prient pour ces aveugles, qui se réjouissent dans le mal & se précipitent dans l'enfer.

Mais que les uns & les autres se souviennent qu'on peut être esclave de la concupiscence de la chair sans violer les loix de l'abstinence ou du jeûne, sans dépenser le bien de ses créanciers, sans se remplir de vin jusqu'à perdre la raison, & de viandes jusqu'à nuire à sa santé, sans faire même beaucoup de dépenses pour sa table. Les Israélites qui étoient dégoûtés de la manne dans le désert, ne regrettoient que les oignons, les porreaux & les poissons d'Egypte. Quand ils demanderent de la viande, ils la reçurent de la main de Dieu; & ils croyoient n'avoir rien à craindre de sa justice, en se rassasiant des dons de sa bonté. Cependant ils avoient encore entre les dents les

illes qu'un vent miraculeusement CHAP.
cité leur avoit apportées, lorsque II.
colére de Dieu les frappa, & les MED.
périr. Le lieu où ils furent mis à XX.
mort fut appellé les sépulcres de concupiscence; & Saint Paul conclud de cette histoire, que de peur de périr comme eux, il faut éviter de nous laisser aller à de mauvais desirs.

Ce sont donc de mauvais desirs, & des desirs capables de nous perdre, que de ne nous point contenter de ce que Dieu nous donne pour nourriture; de desirer d'autres alimens, afin de satisfaire notre sensualité; de nous jetter avec avidité sur ceux qui flattent notre goût. De telles délices paroissent innocentes, & elles le seroient, si le cœur en étoit détaché; mais on est criminel, si elles sont l'objet d'une passion dominante; & cela peut arriver à ceux mêmes qui vivent dans le désert, qui y sont soumis à des Supérieurs que Dieu a établis, comme Moyse, & qui reçoivent sensiblement, comme de la main de Dieu, leur pain de chaque jour. O mon Dieu, arrachez de notre cœur cette concupiscence de la chair, qui peut perdre ceux qui paroissent spirituels; & fai-

CHAP. II. tes qu'elle ne domine jamais, ni dans notre cœur, ni dans notre conduite.

XXI. MÉDITATION.

℣. 16. *Quoniam omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est....*

Car tout ce qui est dans le monde, n'est que concupiscence de la chair.....

MED. XXI.

Ce n'est point assez pour des Chrétiens, que d'éviter les actions ou les dispositions criminelles au sujet de l'intempérance. Il faut en cette matiere, comme dans les autres, fuir le péché véniel ; il faut donc les connoître, les combattre, en gémir, les expier ; & cela est d'autant plus nécessaire à l'égard de ce vice, que les occasions s'en présentent chaque jour, & qu'il est comme impossible de n'y point faire de fautes. Les unes sont extérieures & regardent les actions : les autres sont intérieures, & consistent dans le déréglement de l'affection. Commençons par nous examiner sur les fautes extérieures qui sont plus visibles ; & apprenons des saints Docteurs ce qu'on en doit penser.

1. Saint Grégoire Pape, que Dieu

particulierement éclairé sur le dé- CHAP. II. MED. XXI.
ail des devoirs que nous prescrit la
norale de Jesus-Christ, fait diver-
ès remarques au sujet de l'intempé-
ance. Il enseigne que c'est en vain
u'on espere de triompher des autres
ices, ou de pratiquer comme il faut
les actes de vertus, si on n'est pas so-
re & tempérant. *Nullus palmam spi-* Moral. L. XXXIII. n. 58. 59. 60.
ritalis certaminis apprehendit, qui non
in semetpiso priùs per afflictam ventris
concupiscentiam carnis incentiva devi-
cerit. Il nous propose pour modéle
dans les combats que nous avons à
soutenir contre les esprits de malice,
l'Apôtre Saint Paul qui châtioit son
corps & le réduisoit en servitude, &
qui dans cette lutte spirituelle atté-
noit sa chair pour attérer les démons
mêmes. *Ipsis abstinentiæ nostræ ictibus,* I. Cor. 9. 27.
non aërem sed immundos spiritus verbe-
ramus. Il compare ceux qui malgré
les tentations que présentent les ali-
mens délicieux, conservent leur cœur
pur, aux trois Hébreux qu'une rosée Dan. III. 45. 50.
céleste rafraîchissoit au milieu d'une
fournaise, où le Roi de Babylone
avoit fait jetter tout ce qui pouvoit
allumer davantage un feu qui ne pou-
voit naturellement que les réduire en
cendres.

CHAP. II. MED. XXI. Vide S. Thom. 2. 2. q. 148. a. 4.

Or, ajoute ce Saint Docteur, il faut sçavoir que la tentation de la gourmandise nous porte à pécher en cinq manieres. La premiere est de prévenir le tems du besoin. La seconde est de rechercher des mets exquis & précieux, au lieu de se contenter d'une nourriture simple & commune. La troisiéme, est en se contentant des alimens simples & ordinaires, de vouloir qu'ils soient accommodés avec beaucoup de soins, & avec un art qui provoque la gourmandise. La quatriéme, d'excéder dans la quantité, en prenant au-delà de ce qui suffit pour une honnête réfection. La cinquiéme enfin est de se laisser emporter à l'ardeur de la concupiscence, en se jettant avec avidité, même sur des nourritures qui dans leur qualité & leur quantité n'ont rien d'excessif.

2. Prenons garde de ne pécher en aucune de ces manieres. Afin de ne point prévenir le tems du besoin, souvenons-nous que l'Ecriture condamne les Princes qui mangent dès le matin, & celui qui se réveillant demande où il trouvera du vin pour en boire comme le jour précédent. Il est juste de donner les premiers

omens à la piété, & de travailler CHAP.
abord, afin de gagner son pain a- II.
nt que de le manger. L'usage de MED.
Synagogue étoit que les Juifs ne XXI.
enoient aucun aliment les jours de
ête, avant que d'avoir assisté au sa-
ifice ou aux priéres solemnelles.
'est pourquoi Saint Pierre remar-
uoit le jour de la Pentecôte, qu'on Act. II.
e pouvoit le soupçonner lui & les 15.
utres Apôtres d'avoir bû du vin ce
ur là, puisqu'il n'étoit que la troi-
éme heure du jour, c'est-à-dire, le
ilieu de la matinée. L'Eglise a gar-
é long-tems cette pratique, qui é-
oit regardée comme de précepte; &
est sans doute très-louable de s'y
onformer, à moins que quelque
esoin particulier n'oblige à s'en
carter. Ce n'est pas seulement aux
urs de jeûne, qu'il faut observer
e ne pas anticiper l'heure de l'uni-
ue repas qu'on y doit faire: c'est
ussi dans les autres jours, avec cette
ifférence, que dans les jours ordi-
aires on doit attendre le besoin; au
eu que dans les jours de jeûne, il
ut supporter la faim & la soif, &
ouffrir la lassitude.
C'est une marque certaine de cu-
idité, que de chercher les alimens

CHAP. II. MED. XXI. les plus chers & les plus délicie
Un Pénitent est plein d'une sa
indignation contre soi-même : i
reproche tout ce qu'il s'accorde
craint toujours de traiter trop l
une chair rebelle, & de dépenser
pour un malheureux pécheur, ta
que des Saints sont dans le besoi
appréhende avec raison, que la d
catesse des mets ne le porte à exc
dans la quantité. Hélas! Les Sa
nous avertissent qu'il faut craindr
satisfaire la concupiscence de la ch
jusques dans l'usage du pain & de
l'eau. David pressé de la soif,
II. des Rois. XXIII. pandit en l'honneur de Dieu, l'eau
de vaillans hommes lui avoient
portée au péril de leur vie. Je
S. Matt. IV. 4. Christ même après un jeûne de q
rante jours, destiné à expier nos
tempérances, rejetta comme une
tation la proposition de changer
pierres en pain, pour nous app
dre à craindre le tentateur, l
que nous avons besoin de nourrit
& que nous prenons l'aliment le
simple. Comment après cela c
rions-nous pouvoir sans péché
S. Luc. XVI. 19. chercher les morceaux délicats, c
me le mauvais riche qui faisoit
les jours grand'chere avec ses a

C'est une troisiéme faute, que de chercher dans les nourritures les plus simples des assaisonnemens qui flattent la concupiscence, où de choisir les meilleurs morceaux de ce qui est sur la table, Les enfans d'Heli sont condamnés dans l'Ecriture, parce qu'au lieu de prendre pour leur part des portions des victimes cuites à l'ordinaire, ils vouloient qu'on les leur donnât toutes cruës, afin de les faire accommoder à leur fantaisie. Une partie de la tempérance consiste à prendre sans choix ce qui se présente, à ne point consulter le désir de la cupidité, mais le besoin de la nature; à ne point gronder les domestiques, parce qu'ils n'auront pas accommodé les mets comme on l'auroit désiré, Mais la faute est évidente, lorsque, pour satisfaire son goût, on prend des choses nuisibles à la santé. L'ordre de la Providence qui nous les rend nuisibles, nous les interdit, selon la remarque de Saint Grégoire, comme Dieu défendit à Adam un certain fruit; & ce n'est point respecter sa loi, que de les prendre pour nous satisfaire. *Dum concupiscentes noxia attingimus, profectò quid aliud quàm vetita degustamus?* Quand on

CHAP. II. MED. XXI.

II Reg. II. 12.

S. Luc. X.

CHAP. II. MED. LXII.

On peut quelquefois par considération pour des personnes qu'on reçoit chez soi, non-seulement faire préparer quelque chose de meilleur qu'à l'ordinaire, mais même en prendre plus qu'on ne feroit sans cela, afin de les engager eux-mêmes à prendre le nécessaire; puisque Saint Benoît même permet au Prieur de rompre le jeûne monastique à cause des hôtes.

Mais tout cela doit être renfermé dans de justes bornes; & il faut prendre garde que la volupté ne nous entraîne, même sans que nous nous en appercevions au-delà de ce qui est nécessaire ou utile à la santé. Car on ne discerne pas clairement jusqu'où va le besoin; on est quelquefois bien aise de ne le pas sçavoir, dit Saint Augustin, afin de chercher une excuse à son intempérance. La cupidité tend des embûches continuelles elle étend les besoins; elle persuade qu'on n'y a pas encore satisfait; & elle fait qu'on va au-delà, sous prétexte de ne pas se refuser le nécessaire; mais réellement parce que le manger & le boire flattent le goût, & qu'on veut jouir de ce plaisir. *Nam quod saluti satis est delectationi parum est, & sæpe incertum fit utrùm adhuc necessa*

Confes. l. x. c. 31. n. 44.

ria corporis cura subsidium petat, an voluptaria cupiditatis fallacia ministerium suppetat. Ad hoc incertum exhilarescit infelix anima, & in eo præparat excusationis patrocinium. CHAP. II. MED. XXII.

Hélas! dit encore ce Saint Docteur, en s'adressant à Dieu même, ô Seigneur, qui est celui qui peut dire que jamais il ne se laisse emporter un peu au-delà du besoin? *Quis est Domine, qui non rapiatur aliquantulùm extra metas necessitatis?* Celui qui est arrivé à ce dégré est grand en vertu; mais qu'il ne s'en glorifie point en lui-même, & qu'il rende gloire à votre nom, parce que vous seul êtes souverainement grand. *Quisquis est magnus, magnificat nomen tuum.* Pour moi, je ne suis pas arrivé à ce dégré; car je ne suis qu'un homme, & un homme pécheur. *Ego autem non sum, quia peccator homo sum.*

2. Un dernier défaut que S. Grégoire remarque dans la maniere de prendre les alimens, est de s'y porter avec une ardeur qui vient de passion. Il nous en fait remarquer un exemple dans Esaü, qui revenant de la chasse, & voyant un plat de lentilles que son frere avoit fait apprêter, en conçu un désir si violent

& si impétueux, qu'il renonça au droit d'aînesse, & à la bénédiction de son pere, plutôt que d'attendre quelques momens, & de prendre un morceau de pain ou quelque autre aliment. Ce n'est pas la nourriture qui est mauvaise, dit sur cela ce Saint Docteur; c'est la passion. *Neque enim cibus, sed appetitus in vitio est.* Et cette passion n'est pas la même chose que l'appétit naturel, qui est commun aux bons & aux méchans. Il auroit eu lieu dans l'état d'innoncence; & sans avoir rien de pénible, il auroit averti l'homme du besoin de manger. Jesus-Christ même l'a éprouvé, & il a eu faim. Mais dans le besoin qu'il vouloit ressentir, il n'agissoit que par un esprit d'obéïssance à Dieu son Pere dont il attendoit l'ordre, dont il ne vouloit pas prévenir les momens, dont il adoroit la Providence dans le choix qu'elle avoit fait des alimens, pour entretenir en lui cette vie qu'il tiroit d'Adam, jusqu'à ce que le moment fût venu de la lui sacrifier. C'est dans cet esprit qu'il répondoit à Satan : l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ; après quoi les Anges s'approcherent de lui,

le servirent en lui présentant la Chap. II.
rriture qu'il devoit prendre. C'est Med.
s ce même esprit qu'arrivé près XXII.
iichar, à l'heure de midi, & fatigué
chemin, il répondit à ses Apôtres S. Jean
le prioient de prendre quelque iv. 6. 31.
se : J'ai une nourriture à prendre 32. 34.
vous ne connoissez pas.... ma
rriture est de faire la volonté de
n Pere qui m'a envoyé, & d'ac-
plir son œuvre.

Ce que nous devons donc faire
ır imiter notre Seigneur, est de
nous pas jetter avec impétuosité
ce qui se présente, même dans
besoin : c'est de nous conduire
les vuës de la raison & de la
; de sçavoir nous posséder & regler
repas, comme les autres actions,
ır n'y rien faire que selon l'ordre
la bienséance. La civilité humai-
nous avertit de n'y point montrer
avidité qui choque les honnêtes
ıs avec qui nous sommes, & qui
r donne lieu de nous mépriser. Elle
ıs prescrit de n'être pas les premiers
emander à boire, & d'être au con-
ire les premiers prêts à nous lever
table. Mais la Religion nous don-
les mêmes préceptes par des vuës
ıs hautes. Elle veut que nous soyons

CHAP. II. MED. XXII. attentifs à réprimer, non-seulement au dehors les effets de la gourmandise, mais aussi à en combattre au dedans les mouvemens impétueux, pour [a] ne pas déplaire à Dieu. C'est pourquoi l'Ecriture nous avertit de ne pas chercher à contenter notre chair dans ses désirs sensuels, de ne jamais montrer d'avidité dans les repas, quelque nécessaires ou quelques délicats qu'ils puissent être, & de ne nous point jetter sur les viandes : *Noli avidus esse in omni epulatione, & non effundas te super omnem escam.* Le Saint Esprit en donne une raison capable de toucher même un Juif charnel. [r] » Car l'excès des viandes cause des » maladies ; quand on en prend trop » on est sujet à la colique. L'intem» pérance en a tué plusieurs ; mais » l'homme sobre prolonge sess jours.» Pour nous, en détestant les excès de la gourmandise qui nuisent même à la santé du corps, nous devons nous souvenir que nous avons une santé plus précieuse à menager, qui est celle de l'ame, & qu'elle est incompatible avec ce qui se fait pour satisfaire la concupiscence de la chair. Or pour la réprimer, c'est peu que de ne nous pas jetter sur les viandes, comme pour

[a] Rom. XIII.

Eccli. XXXVII. 32.

[r] Ibid. 33. 34.

dévorer plutôt que pour manger. Si nous sommes vraîment Chrétiens, nous ferons ce que dit saint Augustin : De peur d'excéder dans la nourriture, en allant au-delà du besoin, nous demeurerons souvent en-deçà, & nous nous léverons de table sans avoir entiérement satisfait la faim. *Plerumque minùs quàm eximendæ fami vescimur.* Nous demanderons au moins à Dieu la grace que ce Saint avoit reçuë & qui faisoit le sujet de ses actions de graces, lorsqu'il disoit : » Vous m'avez appris, Seigneur, » quand je me mets à prendre les ali- » mens, à les regarder comme des » remédes ». *Hoc me docuisti, ut quemadmodum medicamenta, sic alimenta sumpturus accedam.*

CHAP. II. MED. XXII.

Lib. 4. contre Julien. c. 14.

Confess. l. x. c. 31.



XXIII. MÉDITATION.

℣. 16. *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est....*

Tout ce qui est da le monde, n'est q concupiscence de l chair....

MÉD. XXIII. LA concupiscence est propremen le déréglement de notre affectio intérieure. Ainsi, si nous voulons n'e être point les esclaves, c'est princi palement à régler nos affections, qu nous devons travailler dans la ma tiere de la tempérance, comme da celle de toutes les autres vertus. Sa cela nous ne serions point tempéra devant Dieu qui voit le cœur; & nous l'étions en quelque sorte deva les hommes, notre tempérance n seroit jamais ni méritoire, ni chré tienne, ni agréable à Dieu, ni mêm exacte dans la pratique du devoir e térieur.

1. Or qu'est-ce que régler notr affection en cette matiere? Pour l comprendre, remarquons qu'on pe prendre les alimens dont on a besoin en quatre manieres. 1. Il y a des per sonnes, & malheureusement il y e a beaucoup qui ne les prennent qu pou

pour le plaisir. Et ceux qui sont leur Dieu de leur ventre, en usent presque toujours ainsi. Comme le plaisir est leur derniere fin, ils y rapportent toutes choses, & méritent par cela seul des tourmens éternels. Mais les justes mêmes se laissent quelquefois aller à prendre de la nourriture pour le seul plaisir ; & si la concupiscence ne domine pas dans leur cœur & dans leur vie, parce qu'ils préferent Dieu à toutes les créatures, elle domine au moins dans cette action particuliere, puisqu'ils ne s'y déterminent & qu'ils ne la font que pour se procurer ce misérable plaisir qui les attire. Quelquefois on prend l'aliment, principalement pour le plaisir ; mais aussi pour se soutenir & dans la vuë du besoin qu'on en a. Une troisiéme maniere est d'y chercher principalement à conserver la vie, la santé, les forces dont on a besoin, mais d'y chercher aussi le plaisir ; de sorte que c'est en partie ce qui détermine à boire & à manger. Dans tout cela il y a du déréglement, & on y consent à la concupiscence. Il n'y a qu'une maniere qui soit innocente : c'est de ne prendre les alimens que pour le besoin, & non dans la vuë ou par la

CHAP. II. MED. XXIII. recherche du plaisir ; & cela même ne suffit pas pour agir en Chrétien. Car notre fin n'est pas de vivre en ce monde, de nous y bien porter, d'y avoir assez de force pour y exercer les fonctions de notre emploi : on n'est pas au monde simplement pour être soldat ou artisan, marchand ou avocat ; nous y sommes pour servir Dieu, pour le glorifier, pour mériter de le posséder. Il faut donc rapporter la nourriture à la santé, la santé à l'accomplissement de nos devoirs, & cet accomplissement même à la gloire de Dieu. C'est ce qui fait dire à saint Paul, que soit que nous mangions, ou que nous bûvions, ou que nous fassions quelque autre chose que ce soit, nous devons faire toutes choses pour la gloire de Dieu. Voilà ce que c'est qu'être réglés dans nos affections, & ce qui est nécessaire pour avoir la vertu de la tempérance. Il convient à une bête, dit un pieux Jésuite, de dire : Je mange parce que j'ai faim : je bois parce que j'ai soif. Un homme, un Chrétien doit parler autrement. *Aliter loquendum homini Christiano.* En effet, un homme doit agir en homme, & être déterminé par la raison qui veut que nous pre-

Brevelius in Heliotr.

nions les alimens pour la fin pour laquelle Dieu nous les a donnés. Un Chrétien doit se conformer à Jesus-Christ, dont la nourriture étoit de faire la volonté de son Pere, & dont tous les repas étoient autant d'actes de Religion. CHAP. II. MED. XXIII.

2. Mais comment parviendrons-nous à régler ainsi nos affections? Il ne faut pas croire que cela se fasse en un instant, ni qu'il soit aussi aisé de nous déprendre des plaisirs des sens, qu'il l'est de comprendre qu'il ne faut pas nous y attacher. C'est l'affaire de toute notre vie, & une affaire qui demande bien des gémissemens, bien de la vigilance, bien des efforts. Comme Dieu seul peut purifier notre cœur par sa grace, il faut prier avec humilité. C'est-là principalement ce que nous devons demander à Dieu, en le priant avant le repas, de répandre sa bénédiction sur nous & sur les alimens que nous prenons; & c'est à quoi un vrai Chrétien ne manque jamais. Si le monde méprise une action si sainte, s'il en rougit, s'il s'en mocque, c'est qu'il ne sait pas qu'il faut être Chrétien en tout, & qu'il ne craint point la concupiscence qui nous tend par-tout des piéges; & que loin d'y

CHAP. II. MED. XXIII.

résister, il ne pense qu'à la satisfaire. Pour nous, nous devons prier ardemment le Seigneur de nous délivrer du mal, c'est-à-dire, de la concupiscence, comme l'explique saint Augustin.

Mais si cette priere est sincére, il ne faut pas nous livrer à ce mal qui fait tout notre déréglement & toute notre misere. Il faut en mangeant & en bûvant, tâcher d'élever nos esprits & nos cœurs au-dessus du plaisir qui se trouve dans ces fonctions animales. C'est pourquoi les honnêtes gens, même parmi les Payens, se faisoient lire à table; & c'est ce qui se pratique avec édification dans les Communautés Ecclésiastiques & Religieuses. Il faut ordinairement ne point parler des alimens, soit pour en louer l'excellence & l'assaisonnement, soit pour s'en plaindre. Il faut veiller sur nous, de peur qu'ayant commencé à prendre notre repas pour obéir à Dieu, nous ne venions ensuite à nous attacher au plaisir du goût, & à continuer par ce motif. Il faut nous réduire à une nourriture simple & frugale, afin que si nous ne pouvons pas, comme l'auroit desiré saint Augustin, prendre notre nourriture ainsi

que nous respirons l'air sans aucun plaisir sensible, nous n'en ressentions au moins que de foibles & qui n'aient rien de piquant. Il faut n'avoir en vuë que la nécessité à laquelle se réduit l'utilité, & ne pas tellement chercher à entretenir la santé du corps, que nous ne soyons encore plus attentifs à empêcher que les repas ne nuisent à celle de l'ame. Il faut non-seulement pratiquer la tempérance, comme auroit fait l'homme innocent; mais encore crucifier notre chair avec ses passions & ses convoitises. Il faut la domter par l'abstinence & par le jeûne; car une chair pécheresse ne mérite pas d'être si bien traitée; & si elle l'étoit, elle n'en deviendroit que plus rebelle, plus portée au mal, & moins en état de servir à la priere & aux saintes veilles. Jeûnez, dit saint Chrysostome, parce que vous avez péché: jeûnez, de peur que vous ne péchiez. Ne nourrissez pas une vipere dans votre sein, en accordant à la concupiscence ce qu'elle demande; & travaillez au contraire à l'affoiblir & à l'extirper peu à peu par la privation de tout ce qui peut l'entretenir. Ainsi soit-il.

CHAPA. II. MED. XXIII

Orat. 1. de Jejun.

CHAP. II.

XXIV. MÉDITATION.

℣. 16. *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est....*

Tout ce qui est dans le monde, n'est que concupiscence de la chair....

MED. XXIV.

DIeu qui a voulu que chaque particulier conservât sa vie par l'usage des alimens, & que le genre humain se perpétuât jusqu'à la fin des siécles, pour lui donner toujours de nouveaux adorateurs, a mis dans les hommes l'appetit naturel qui porte à prendre les alimens, & dans les deux sexes une inclination réciproque qui pût servir à les lier plus étroitement dans un saint mariage. Le péché qui a corrompu l'homme, y a fait entrer la concupiscence de la chair, qui porte d'une part à prendre les alimens, non pour le besoin, mais pour le plaisir; & de l'autre, aux voluptés sensuelles, & non pour donner selon l'ordre légitime, des enfans à Dieu & à l'Eglise; mais pour se satisfaire par ces voluptés mêmes. C'est par rapport à ces deux vices que S. Jean nous dit, que tout ce qui est dans le monde, n'est que concupiscence de la chair. Méditons ces pa-

roles saintes, pour apprendre à n'être point de ce monde qui est dominé par la concupiscence ; & remarquons, 1. comment elle régne dans ce monde profane ; 2. comment nous pouvons n'en être pas dominés. CHAP. II. MED. XXIV.

1. Il ne faut point nous étonner, si tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence de la chair par rapport à l'impureté. Nous portons tous en nous-mêmes cette concupiscence humiliante & dangereuse. Si elle est pleinement réprimée par l'amour de Dieu, nous sommes malheureux sans être coupables. Mais ce qui n'étoit que tentation devient un péché, si la volonté y donne quelque consentement. Si ce consentement est indirect, imparfait, non apperçu ; si c'est une pure surprise de l'ame qui n'a point résisté aussi promptement, aussi pleinement, & aussi fortement qu'elle l'auroit dû ; s'il s'agit d'une action licite en soi à cause de l'état saint du mariage dans lequel on se trouve engagé, mais où l'on succombe en quelque sorte à la concupiscence, en recherchant pour le plaisir ce qui n'est pleinement dans l'ordre, que quand on l'accorde à la vuë du devoir ou au desir de donner des en-

CHAP. II. MED. XXIV.

fans à Dieu, alors la faute peut n'être que vénielle. Mais elle eft mortelle, fi on confent pleinement à un defir, à une penfée, à des mouvemens impurs; & à plus forte raifon, fi on fait fervir fes membres à l'iniquité en fe procurant hors de l'état du mariage, des plaifirs de cette nature.

Hélas! que ce défordre eft commun parmi les Chrétiens de nos jours! Et comment l'eft-il parmi des hommes qui devroient être fi faints? Mais comment ne le feroit-il pas, dès qu'ils aiment le monde, & qu'ils vivent de l'efprit du monde? Tout le commerce de la vie y eft infecté de cette corruption. Des deux fexes, l'un ne penfe qu'à fe rendre aimable, & l'autre s'empreffe de témoigner qu'il eft fenfible à la paffion. La licence y eft pleine de fcandale dans les paroles, dans les airs qu'on fe donne, dans les regards, dans les lectures. On y allume le feu infernal de la concupifcence par la bonne chere, par les affemblées de bals, par les fpectacles, & par mille autres moyens. On y ouvre au Démon de l'impureté toutes les portes de l'ame, laquelle fe répand par les fens, & admet par la

même voie les impressions les plus dangereuses.

Il est vrai qu'il y a des personnes qui vivent de l'esprit du monde, & qui paroissent être plus réglées. Il y en a qui sont exemtes des chûtes grossieres; & qui ne croient pas commettre de péchés mortels en cette matiere. Il y en a même qui paroissent avoir de la piété, qui vivent dans la retraite, dont les pieds ne courent point au mal, dont la main & la langue sont innocentes à cet égard. Mais si ces personnes vivent de l'esprit du monde, comment se conserveroient-elles exemtes en toutes manieres de la concupiscence de la chair? Cet ennemi domestique habite dans les plus saints, & il les poursuit jusques dans le désert. Que feront ceux qui n'ont qu'une piété fausse & pharisaïque? N'est-il pas à craindre qu'ils ne soient dévorés par un feu secret, que des desirs ou des pensées qu'ils croient n'être pas pleinement volontaires, ne les rendent criminels; que leur ame ne soit possédée, sans peut-être s'en appercevoir, d'une passion dont ils ne redoutent que les effets sensibles & non les secrettes complaisances; trop contens si leur conscience peut se raf-

CHAP. II. MED. XXIV. surer par la pensée qu'ils ne commettent point de fautes certainement mortelles, & qu'ils expient par la confession celles qu'ils regardent comme équivoques.

Comment, en effet, triompher d'une cupidité si dangereuse & devenuë si naturelle à l'homme pécheur, sans une vraie piété, ou avoir une telle piété sans la grace qui fait renoncer à l'esprit du monde ?

2. Que devons-nous donc faire pour n'être pas dominés par la concupiscence de la chair, sinon de nous séparer de ce monde profane qui y est assujetti, & de joindre à la fuite des occasions le jeûne & la priere? Fuyez la fornication, dit saint Paul. Les autres vices peuvent être surmontés en les combattant de front. Plus on les envisage de près, plus on en conçoit d'horreur. L'impureté ne se surmonte bien que par la fuite. Si nous nous exposons à l'occasion, nous ne serons ni plus forts que Samson, ni plus saints que David, ni plus sages que Salomon. Heureux qui peut se cacher dans une profonde solitude, & se retirer avec Jesus-Christ dans le desert ! Heureux qui peut éviter jusqu'à la vuë des objets de scandale,

& ne converser qu'avec des personnes qui ménent sur la terre la vie que les Anges ménent dans le ciel ! Que si on est contraint, comme Lot, de vivre au milieu d'une race corrompuë, que ne doit-on pas faire pour s'en séparer au moins par la différence des affections & de la conduite ; pour se ménager des tems de retraite & de recueillement, pour fuir les festins, les parties de plaisir, les assemblées licentieuses.

Mais la retraite ne suffit pas. On se porte par-tout, & notre corruption nous suit jusques dans le desert. L'ennemi nous y poursuit, comme Absalon y poursuivit David. Jesus-Christ lui-même y a été tenté, non par la concupiscence dont il étoit très-incapable ; mais par les suggestions extérieures de satan. Saint Antoine & saint Jérôme y ont été tourmentés par des tentations d'impureté. Par-tout il faut combattre pour n'être pas vaincus. L'oisiveté ne seroit guéres moins dangereuse dans la solitude que dans le monde. Il faut que le Diable nous trouve toujours occupés à quelque travail utile & conforme à notre vocation. Il faut châtier notre corps pour le réduire en servitude. Il

CHAP. II. MED. XXIV.

faut mortifier, non-seulement nos yeux, nos oreilles, & tous les sens; mais encore l'imagination, l'esprit, & sur-tout la volonté. Il faut que les jeûnes & les saintes veilles assujettissent la chair à l'esprit, & l'esprit à Dieu.

Enfin la retraite & la mortification même, ne suffisent pas sans une priere humble, fervente & persévérante. Nul ne peut être continent, si Dieu ne lui donne de l'être. C'est par son Esprit qu'on peut faire mourir les œuvres de la chair: c'est le plaisir saint qu'il répand dans l'ame pour lui faire aimer les biens spirituels & éternels, qui l'éleve au-dessus des plaisirs charnels. Ne mettons donc point notre confiance en nous-mêmes. C'est principalement pour abbatre cette folle présomption que Dieu permet que nous soyons tentés. Recourons à lui avec humilité. Que celui qui se sent en danger de succomber, dise avec larmes: Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que mon ame est misérablement tourmentée par le Démon. Et encore; Qui me délivrera de ce corps de mort, sinon la grace de Dieu par Jesus-Christ notre Sauveur?

Oui, que Dieu s'éleve en manife-

~~ſane ſon ſouverain~~ pouvoir. Qu'il vienne au ſecours de ſon ſerviteur, & que ſes ennemis s'enfuient de devant ſa face. Qu'il commande aux vents & à la mer, & qu'il rende à mon ame affligée la paix & la joie de ſon aſſiſtance ſalutaire. O mon ame, pourquoi es-tu abbatuë de douleur & de crainte ? Es-tu étonnée de voir que tu es attaquée & quelquefois ébranlée ? Ne ſçais-tu pas que tu es la foibleſſe même & pleine de corruption? Eſpere en Dieu ; car je le louerai encore : il eſt l'Auteur du ſalut que je recherche, en me préſentant devant lui. O mon Dieu, que mon cœur ſoit pur & ſans tache dans l'obſervation de vos commandemens, afin que je ne ſois point confondu. Brûlez du feu de votre amour, mon cœur & mes reins, afin que nous vous ſervions avec des corps chaſtes, & que la pureté du cœur nous rende agréables à vos yeux. Ainſi ſoit-il.

XXV. MÉDITATION.

℣. 16. *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est....*

Tout ce qui est dans le monde, n'est que concupiscence de la chair....

MED. XXV.

MEditons encore ces paroles, & tâchons de découvrir d'une part, quelle est l'étenduë de cette concupiscence de la chair qui domine les amateurs du monde; & de l'autre, quelle est l'étenduë de nos devoirs à cet égard.

1. La concupiscence de la chair ne se borne pas aux plaisirs du goût & du toucher. Elle a lieu, dit saint Augustin, par rapport à tous les sens, par lesquels on peut ressentir quelque délectation; & c'est périr que d'en être dominé en quelque maniere que ce soit, parce que c'est toujours s'éloigner de Dieu, qui est seul la vie & le bonheur de l'homme. *Inest in delectatione omnium sensuum & voluptatum; cui servientes depereunt, qui longè se faciunt à te.* On peut, sans être ni gourmand ni impudique, aimer la volupté plus que Dieu; & il suffit d'être voluptueux pour n'être pas Chrétien. On peut encore, sans

Confess. lib. 10. c. 35. n. 54.

préférer la volupté à Dieu, partager en quelque sorte son cœur ; & quiconque en use ainsi, n'est pas innocent, puisque nous devons à Dieu tout notre amour ; & que si nous y manquons, nous ne l'aimons pas de tout notre cœur, autant qu'il le faut pour éviter le péché véniel. CHAP. II. MED. XXV.

Les plaisirs des sens qui paroissent les moins dangereux, ne peuvent licitement être aimés pour eux-mêmes, outre qu'ils préparent à d'autres qui sont plus mauvais. On aime le plaisir que donne la vuë des spectacles ; c'est ce qui entraîne à la Comédie, que l'Eglise a toujours condamnée, & que le monde a toujours tâché de justifier. Et quelles blessures l'ame n'y reçoit-elle pas ? On se permet des regards indiscrets & inconsidérés ; & ils deviennent lascifs, si on n'y prend garde. C'est ce qui avoit engagé Job à faire un pacte avec ses yeux, afin de ne pas même penser à une personne d'un autre sexe ; & ce qui faisoit dire à saint Pierre, que les yeux des personnes charnelles étoient pleins d'adultere. On aime à voir de superbes bâtimens, de beaux jardins, les statuës ressemblantes & qui paroissent vivantes, des tableaux d'un

Job. XXI. 1.

II. Petr. II. 14.

CHAP. II. MED. XXV.

bon goût ; & l'amour du monde
fait rechercher la vuë de ces pom
qui fait qu'on les approuve & q
les loue, s'augmente par ces pla
qu'on regarde comme innocens. C
qui remplissent leurs maisons de
beautés, s'applaudissent de l'adm
tion des spectateurs ; & ils se rep
sent eux-mêmes du plaisir de voir
belles choses, qui sont partie de
concupiscence de la chair, & de
lui de penser que cela leur app
tient ; ce qui entretient l'orguei
l'avarice.

On recherche par une passion
te semblable, le plaisir d'entend
son d'une belle voix, & celui de
strumens de Musique ; on court
cette raison à l'Opera, où cette
lupté est jointe à celle qui sati
les yeux, & on se remplit de ce
çons

de Morale lub
Que Lully réchauffa des sons de sa Mus

On imite dans les maisons
Chrétiens, qui devroient être au
d'Eglises, ce qu'on aime dans ces
ctacles publics. On joint au pl
de la bonne chere, des chansons
en inspirent l'amour & qui allur

des feux impurs. On porte jusques dans nos Temples cet amour des plaisirs de la vuë & de l'ouïe, & on va entretenir ces passions dans le lieu même où on doit aller pour les pleurer & pour guérir les plaies qu'elles nous ont faites. On s'y rend pour en voir les ornemens & pour y entendre la Musique : on y tourne les yeux & le cœur vers l'orchestre plutôt que vers le Saint-Sacrement : on y cherche à satisfaire l'odorat par l'encens même qui brûle en l'honneur de Dieu; & on ne se souvient pas que l'ancienne Loi condamne à être exterminé, celui qui compose & qui consume pour son plaisir les parfums que Dieu s'étoit réservés.

Tout notre corps est devenu une chair de péché, & on augmente sa corruption, en le plongeant tout entier dans la concupiscence de la chair. On veut être mollement couché, & passer plus de tems dans le lit que le besoin ne le demande. On veut être très-commodément logé & meublé, & on se glorifie de rafiner sur cela. On veut être bien chauffé comme bien traité, & s'épargner les moindres mortifications. On trouve le secret de se procurer dans les voyages mê-

CHAP. II. MED. XXV.

mes toutes les commodités qu'on se donne chez soi, & être dans une chaise de poste aussi mollement que dans son lit. On passe sa vie dans le jeu, dans des parties de promenades, de chasses ou d'autres divertissemens, dans des visites inutiles, dans un commerce agréable; & en un moment on descend dans les enfers pour y être tourmenté, après avoir joui durant la vie présente des biens qu'on aimoit.

O ames malheureuses, que celles qui passent ainsi tout d'un coup du sein de la volupté en des flammes dévorantes! & de chacune desquelles Dieu prononce comme au sujet de Babylone: Multipliez ses tourmens & ses douleurs, à proportion de ce qu'elle s'est élevée d'orgueil & plongée dans les délices.

Apoc. XVIII. 7.

2. Si nous avons compris l'étendue de la concupiscence de la chair, appliquons-nous à comprendre l'étendue de nos devoirs à cet égard, & à les remplir avec fidélité.

Puisque cette concupiscence nous tend par-tout des piéges séducteurs, soyons dans une vigilance continuelle. Examinons avec soin quelle est la disposition de notre cœur, dans l'u-

e des choses de ce monde, & s'il se colle point à ces objets dont il it user avec modération; mais qu'il est défendu d'aimer comme la der- re fin d'aucune de ses actions. S. Au- tin peut nous servir de modéle dans examen que nous devons faire de is-mêmes. Voyons comment il ju- sous les yeux de Dieu de son cœur de sa conduite par rapport aux isirs des sens. Il pousse la délica- e jusqu'à se reprocher qu'il est cou- le & digne de châtiment, lors- entendant le chant de l'Eglise, il plus touché du chant que des cho- mêmes. *Cùm mihi accidit ut me pliùs cantus quàm res quæ canitur, veat, pœnaliter me peccare confiteor.* rs, dit-il, j'aimerois mieux ne ns entendre la voix de celui qui nte. *Et tunc mallem non audire can- tem.* Et qui est celui qui parle ain- Le plus éclairé des Peres de l'E- e sur les régles de la morale chré- ne; le cœur le plus touché qui fut nais des Pseaumes de David; un ne qui dès le commencement de sa nversion, avoit répandu le plus de nes lorsqu'il les entendoit chan- , & que les chantant lui-même, ût voulu pouvoir les faire enten-

Chap. II. Med. XXV.

Confess. lib. x. c. 33. & 34.

CHAP. II. MED. XXV.

dre à tous les hommes, afin de
passer dans leurs cœurs les senti
dont le sien étoit si vivement &
lidement pénétré. Il craignoit
moins de mêler à une mélodie si
te & si utile, une recherche
pure du plaisir de l'ouïe, & de
comber par là à une des branch
la concupiscence de la chair.

Mais il ne nous apprend pas
à gémir sur notre foiblesse, qu'à
miner de près les fautes dont
sommes coupables. Les yeux,
encore, aiment les objets qu
beaux & variés; les couleurs vi
agréables.... La lumiere elle-
qui est la reine des couleurs,
anime toutes celles que nous vo
plaît tellement à notre ame,
nous en sommes privés, nous
grettons, & que nous la recher
avec empressement. Qui de no
feroit un scrupule de cette rech
de la lumiere & du plaisir qu
trouve? Et néanmoins parce q
n'est pas cette lumiere visible qu
rite notre attachement, mais
miere intérieure qui brille aux
d'un cœur pur, saint Augusti
mande à Dieu de le détacher de
espéce de plaisir. Que ce ne soit p

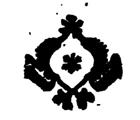
mettre, tâchent de prendre le des- ; J'y fais beaucoup de fautes dont ne m'apperçois qu'après les avoir mmises. *Delectatio carnis meæ cui mtem enervandam non oportet dari, pe me fallit, dum rationem sensus n ita comitatur ut patienter sit poste- r; sed tantùm quia propter illam me- it admitti, eam præcurrere ac duce- conatur. Ita in his pecco non sentiens, l posteà sentio.* Remettez-moi, ô on Dieu, celles de ces fautes que connois, & celles que je ne con- ois pas.

CHAP. II. MED. XXV.

Conf. l. x. c. 33. n. 49.

Faites, Seigneur, par votre infi- e miséricorde, que je rompe ces ens, & que je m'envole en me dé- chant de tous les plaisirs d'ici-bas, our ne trouver de repos qu'en vous ul. Ainsi soit-il.





CHAP. II.

XXVI. MÉDITATION.

℣. 16. *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum....*

Tout ce qui est dans le monde, n'est que concupiscence de la chair, concupiscence des yeux....

MED. XXVI.

CE n'est pas assez, pour être exemt de la corruption du monde, d'être supérieur à la concupiscence de la chair, laquelle nous rend semblables aux bêtes. La concupiscence des yeux n'est pas moins capable de nous souiller, soit qu'on entende par-là avec saint Augustin, avec le vénérable Béde & avec saint Thomas, cette inquiéte curiosité qui veut tout voir & tout sçavoir; soit qu'on entende avec beaucoup d'Interprétes, l'avarice que saint Paul appelle la racine de tous les maux; soit enfin qu'il faille entendre l'une & l'autre, comme nous verrons que ces deux sens conviennent également au dessein de saint Jean, & à la force des expressions dont il se sert.

I. Tim. VI. 10.

Arrêtons nous d'abord à ce qui regarde la curiosité, & remarquons d'abord quelle est l'origine de ce vice,

&

& à quelles recherches il nous porte. CHAP. II.

1. L'homme a été créé pour connoître Dieu qui est la vérité même ; afin que le connoissant, il l'aime de tout son cœur, & le serve avec fidélité. C'est pour nous porter à remplir ces devoirs que Dieu nous a donné non-seulement un esprit capable de connoître la vérité ; mais encore un desir insatiable de nous avancer dans cette connoissance. De-là vient que nous avons honte d'être dans l'ignorance ; que nous estimons ceux qui ont de la lumiere & qui sont disposés à la communiquer sans envie ; que nous desirons de converser avec eux, & de leur ressembler. Jusques-là tout est bon & vient du Créateur. MED. XXVI.

2. Mais le péché qui a corrompu l'homme dans toutes ses parties, a changé ce desir de sçavoir, qui est juste, naturel, invincible, en une inquiéte & vicieuse cupidité. L'homme pécheur ne connoît plus Dieu comme il doit être connu, & il ne desire pas même de le connoître de cette maniere, qui l'humilieroit devant la souveraine Majesté de l'Etre suprême, & qui le géneroit dans les passions auxquelles il ne veut point renoncer. Mais il se répand dans la

CHAP. II. MED. XXVI.

multiplicité des créatures. Il desire de sçavoir, de voir, d'être instruit, non pour devenir meilleur, mais pour se satisfaire ; & c'est-là proprement en quoi consiste la curiosité.

2. A quoi porte ce vice que saint Jean appelle la concupiscence des yeux ? Premierement, à la recherche des connoissances vaines & inutiles. On veut sçavoir ce qui se passe dans le monde, & le détail de ses intrigues, les ressorts qui font mouvoir les hommes, les secrets des Cours & ceux des familles, les mœurs des peuples ; non pour apprendre quelle est la corruption de l'homme sans la grace, ou ce qu'il y a de bon en d'autres, pour nous confondre par leur exemple : mais afin de tout sçavoir & de se repaître de ce vain plaisir. On lit des Relations de voyages sans jamais s'en rassasier : on entreprend quelquefois dans le même dessein des voyages pénibles & dangereux.

On apprend diverses langues, non pour les besoins de la vie & de la société ; mais pour s'entretenir avec ceux qui les parlent ou qui les écrivent, & s'amuser en plus de manieres. On veut sçavoir les langues sça-

vantes, & on se glorifie d'amasser dans sa mémoire une multitude prodigieuse de mots, qui ne rendent pas l'esprit plus propre à raisonner juste, loin de contribuer à réformer le cœur & à sanctifier la vie. CHAP. II. MED. XXVI.

On étudie l'histoire naturelle & celle du monde, la Philosophie & ce que les Mathématiques ont de plus curieux ; & en creusant la nature, on n'en devient que plus indifférent à la Religion, & plus ingrat envers l'Auteur de la nature ; au lieu qu'on devroit apprendre de la considération de ses ouvrages, à révérer sa puissance infinie, aussi-bien qu'à admirer sa sagesse & à aimer sa bonté. On ne met point de bornes à ces recherches si vaines ; car l'œil ne se rassasie point de voir, ni l'oreille d'entendre. *Non saturatur oculus visu, nec auris auditu impletur.* Eccl. I. 8.

En second lieu, la curiosité nous porte à rechercher la connoissance de ce qui est au-dessus de nous, contre l'avis si sage que nous donne le Saint-Esprit en ces termes : « Ne recher- Eccli. III. 22. 23. 24. 25.
» chez point ce qui est au-dessus de
» vous, & ne tâchez point de péné-
» trer ce qui surpasse vos forces ; mais
» pensez toujours à ce que Dieu vous

CHAP. II. MED. XXVI.

» a commandé ; & n'ayez point la » curiosité d'examiner la multitude » de ses ouvrages. Car vous n'avez » que faire de sçavoir ce qu'il vous » a caché. Ne vous appliquez point » à la recherche de ces choses qui ne » sont point nécessaires. Il vous en a » découvert beaucoup qui étoient au-» dessus de l'esprit de l'homme ». Comme s'il disoit : Il vous a révélé les dogmes que vous devez croire, & les régles de morale que vous devez suivre. Ce sont-là les choses qui demandent toute votre attention. Mais les hommes voudroient sçavoir ce qui leur est caché, & ils ne pensent point à ce qu'il leur est utile de connoître. Ils desirent de pénétrer les desseins de Dieu sur les autres, comme saint Pierre, qui demandoit ce que deviendroit saint Jean : *Hic autem quid ?* Sur quoi Jesus lui répondit : Si je veux que ce Disciple demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ? Pour vous, suivez-moi. *Quid ad te ? Tu me sequere.* (S. Jean XXI. 22.) Nous voulons connoître l'avenir, au lieu de régler le présent. Nous desirons de sonder les secrets de la Providence, au lieu de remplir nos devoirs. Nous sommes inquiets sur la

route par où Dieu nous conduira dans la suite, au lieu de profiter des moyens de salut qu'il nous met actuellement entre les mains. CHAP. II. MED. XXVI.

Troisiémement, à l'égard même des choses qui sont nécessaires ou utiles, la curiosité en recherche la connoissance d'une maniere déréglée. Il faut connoître nos devoirs avant que de les remplir ; mais la voie la plus courte, la plus sûre, la seule qui soit utile, est de nous rendre disciples de Dieu même ; c'est d'apprendre de la révélation & de l'enseignement de l'Eglise, ce qui est permis ou défendu ; & des hommes curieux veulent tout approfondir par leur raison foible & corrompuë, avant que de se fixer. Ils écoutent le Serpent qui leur dit : Vous serez comme des Dieux, connoissant ainsi par vous-mêmes le bien & le mal. Ils veulent être leur lumiere, au lieu de dépendre de celle de Dieu ; & en se repaissant ainsi du fruit de l'arbre de la science, ils perdent malheureusement le fruit de vie, qui consiste dans une humble & amoureuse obéïssance.

Voilà ce que saint Paul appréhendoit pour les premiers fidéles, lorsqu'il leur disoit : » Je crains que com- II. Cor. XI. 3.

CHAP. II. MED. XXVI.

» me le Serpent a séduit Eve, il ne » corrompe vos cœurs, & que vous ne perdiez la simplicité chrétienne; & encore: » Prenez garde que per- » sonne ne vous ravisse votre trésor » par la Philosophie, & par des rai- » sonnemens vains & trompeurs, se- » lon une doctrine toute humaine & » les élémens d'une science mondai- » ne, & non selon Jesus-Christ. Car » c'est en lui que réside véritablement » toute la plénitude de la Divinité, & » vous avez trouvé pleinement toutes » choses en lui ».

Colos. II. 8. 9. 10.

Il ne faut donc plus avoir de curiosité, concluoit Tertullien, quand on a trouvé Jesus-Christ, & on ne doit plus faire de recherches après l'Evangile. *Nobis opus non est curiositate post Christum, nec inquisitione post Evangelium.* Trop heureux d'avoir pour Maître celui qui est la vérité même, renonçons à cette pernicieuse curiosité qui recherche des choses dont nous n'avons aucun besoin, ou que nous ne pouvons même découvrir avec toutes nos recherches, & qui recherche mal ce qu'on apprend beaucoup mieux par une pieuse docilité.

XXVII. MÈDITATION.

℣. 16. *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum....*

Tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux....

LA concupiscence des yeux est souvent d'autant plus dangereuse qu'on s'en défie moins, & qu'elle trompe par une apparence d'honnêteté : car qu'y a-t-il qui paroisse plus innocent dans le monde, que le desir de sçavoir & de voir ? Il semble que les sciences étant en honneur, il ne puisse être que louable de rechercher les connoissances qu'on n'a pas encore, ou d'avancer dans celles qu'on a acquises ; & la curiosité passe plutôt pour une honnête inclination que pour un vice.

Afin de nous détromper sur ce sujet, remarquons en premier lieu, quels sont les effets de la curiosité par rapport à Dieu, nous verrons ensuite le tort qu'elle fait au prochain, & celui qu'elle nous fait à nous-mêmes.

1. La curiosité peut porter jusqu'à

CHAP. II. MED. XXVII

l'impiété ; & elle blesse la Religion en diverses manieres, plus ou moins criminelles. C'est ce vice qui dans l'inquiéte passion de sçavoir l'avenir, a introduit les différentes manieres de deviner, soit par les astres, soit par d'autres moyens également frivoles & pernicieux. Le Démon a accrédité ces superstitions, & elles ont été poussées jusqu'aux déteftables pratiques de la magie. Parce qu'on étoit curieux, on a consulté les oracles de ces esprits orgueilleux, qui se faisoient adorer comme des Dieux : *Instigante maximi vitio curiositatis.* On n'a pas même eu horreur d'évoquer les ombres des morts, & d'avoir commerce avec les esprits de malice en les reconnoissant pour esprits de ténébres & malfaisans. On a cherché à se satisfaire, non-seulement sur les théâtres & dans les spectacles, mais aussi dans ces noires opérations que l'on cachoit dans les antres les plus profonds, & par ces ténébreux mysteres qui sont les sacremens du Diable. *Quàm latè patet curiositas ! Ipsa in spectaculis, in theatris, in sacramentis Diaboli ; in magicis artibus & maleficiis, ipsa est curiositas.*

S. Aug. de divinat. dæmon. c. 3.

S. Aug. Tract. II. in hanc Epist. n. 13.

C'est la curiosité qui fait les héré-

tiques. On veut juger de tout par soi-même : on lit sans crainte les Livres empestés qui enseignent l'erreur, & on y tombe. C'étoit là le piége auquel les Manichéens avoient pris S. Augustin, à qui ils promettoient de rendre raison de tout & de lui manifester la vérité, sans l'obliger à rien croire qu'ils ne lui fissent comprendre. CHAP. II. MED. XXVII

C'est la curiosité, qui dans l'Eglise même, séduit tant d'esprits hardis & téméraires, qui se font des systêmes pour expliquer les Mystéres, qui les altérent, pour les rapprocher de notre intelligence; qui sur la Morale se font des principes favorables à l'usure & à d'autres déréglemens, parce qu'ils ne voient pas, disent-ils, quel mal il peut y avoir dans telles & telles pratiques. *Aliquando etiam tentat servos Dei, ut velint quasi miraculum facere, tentare utrùm exaudiat illos Deus in miraculis.* Et on ne sçauroit dire, selon la remarque de Gerson, combien de personnes du sexe se sont laissé tromper par cette curiosité, soit de connoître des choses futures ou cachées, soit de voir ou de faire des prodiges. *Dici non potest quantùm hæc curiositas, vel cognoscendi futura & occul-*

Ibid. tom. 1. p. 41.

CHAP. II. MED. XXVII

ta, vel miracula videndi & fa fefellit plurimos.

On sçait que pendant plusieurs on a pratiqué des épreuves su tieuses auxquelles on donnoit l de jugement de Dieu, comme voit été obligé de découvrir p miracles ordinaires ce qu'on n voit discerner par les moyens rels. Et qui peut dire combie nocens ont été condamnés, coupables absous & honorés e séquence de ces superstitions ?

C'est la curiosité qui, malg lumieres de l'Evangile & celle raison, malgré les défenses de l se, & le vœu que nous avons Baptême de renoncer aux œuv satan, engage des Catholiq consulter des diseuses de bon vanture. On y court en foul certains endroits ; & de pareil se souffrent dans les places publi des gens d'esprit qui ne trouven disent-ils, dans les meilleurs les preuves de la Religion, ex d'une maniere assez convainc ont la folie d'aller consulter da greniers des femmes qu'ils croie le démon fait parler ; & fc pour punir cette curiosité ir



Dieu permet que ce qu'on leur a prédit les tourmente long-tems, ou leur arrive à la fin. CHAP. II. MED. XXVII.

D'un autre côté la curiosité tente, dit Saint Augustin, les serviteurs de Dieu. Elle les porte quelquefois à demander de faire des miracles, comme pour discerner par ce moyen s'ils sont agréables à Dieu, au lieu que selon la parole de Jesus-Christ, on peut faire des prodiges, sans cesser d'être un ouvrier d'iniquité, & que c'est par les bonnes œuvres, que nous pouvons rendre notre élection certaine.

2. Mais ce n'est pas seulement en ces manieres, que la curiosité est contraire au culte que nous devons à Dieu. Toute vaine curiosité est opposée à l'amour qu'il exige de nous. Car nous devons l'aimer de tout notre esprit, c'est-à-dire, ne penser volontairement qu'à lui ou par rapport à lui. C'est par là que nous pouvons imiter la sainteté de notre Dieu, qui tout rempli de la connoissance de ses propres perfections, ne connoît les créatures qu'en soi-même, & ne regarde ce qu'elles ont de vrai & de bon, que comme une participation imparfaite de sa vérité, & de la plénitude de son Etre. C'est par là que

CHAP. II. MED. XXVII. nous pouvons avoir dès cette vie quelque ressemblance avec les bienheureux qui sont dans le Ciel, & qui participant à toute la plénitude de Dieu, ne voient rien qu'en celui qui voit tout, & qui leur découvre ce qu'il lui plaît. C'est ainsi, que nous pouvons offrir à Dieu notre esprit en sacrifice, rapportant à sa gloire toutes nos pensées, aussi-bien que toutes nos affections, & toutes nos actions.

La curiosité empêche au moins la perfection de ce sacrifice, en dérobant à Dieu une partie de nos pensées. Elle trouble la sérénité de notre ame, & celle de nos prieres, dans le tems même que nous désirerions n'être occupés que de Dieu ; & nous n'avons pas alors la consolation de pouvoir nous dire à nous-mêmes, que ces distractions sont involontaires, puisque nous y donnons volontairement occasion, en nous remplissant en d'autres tems de mille pensées vaines & dangereuses.

Malheur à vous, dit l'Ecriture, qui donnez entrée dans vos cœurs à des pensées inutiles. *Væ qui cogitatis inutile.* Pourquoi ? parce que vos esprits sont le temple de Dieu, & qu'on ne doit rien souffrir dans un Temple

qui n'ait rapport à la Religion. Tout doit être saint dans nos esprits ; & si la curiosité y fait entrer des images vaines & propres à nous distraire, écoutons avec une frayeur religieuse la voix de Jesus-Christ, qui nous dit, comme aux profanateurs de son Temple : *Auferte ista hinc. Domus mea domus orationis vocabitur.* Otez du lieu où je dois habiter, tout ce qui est indigne de ma sainteté. Ma maison est une maison de priere ; & on ne doit ni y admettre, ni y souffrir que ce qui s'accorde avec l'esprit d'oraison & de sacrifice.

Hélas ! si nous n'y prenons garde, l'Ecriture même, qui est destinée à nous guérir de la curiosité, servira de matiere à ce vice, parce qu'on peut y chercher à se satisfaire par des remarques de critique & de littérature, plutôt qu'à se sanctifier, en entrant dans l'esprit de ces Livres saints. Les instructions publiques, les lectures des Peres, l'étude de la Théologie peuvent servir de même de pâture à une vaine & inquiéte curiosité. On veut sçavoir pour sçavoir, au lieu que la vérité ne doit entrer dans l'esprit, que pour passer dans le cœur & pour régler notre conduite, ou celle des

CHAP. II. MED. XXVII.

personnes dont nous sommes chargés. On veut quelquefois juger des œuvres & des desseins incompréhensibles de la Providence : on desire de connoître les tems & les momens que le Pere a réservés à son souverain pouvoir, & on néglige de travailler à sa sanctification.

Mais n'est-ce pas une espéce de sacrilége, que de faire servir les œuvres, les mystéres, la parole de Dieu à l'entretien d'une concupiscence condamnable ? Ne permettez pas, Seigneur, que j'en abuse si indignement. Faites que j'aime à perdre de vuë tous les vains objets qui me distrayent de votre présence, & que je ne recherche la connoissance des choses saintes, que pour devenir véritablement & parfaitement saint ; qu'il me suffise de vous connoître, & que je ne vous connoisse, que pour vous aimer davantage. Ainsi soit-il.



XXVIII. MÉDITATION.

℣. 16. *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum....*

Tout ce qui est dans le monde, n'est que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux....

LA curiosité ne blesse pas moins la charité qu'on doit au prochain, que le respect & l'amour dont nous sommes redevables envers Dieu. MED. XXVIII.

1. Elle fait qu'on juge le prochain avec malignité. A quoi aboutit la curiosité de ces hommes semblables aux Athéniens du tems de S. Paul, & des étrangers qui se rencontroient dans cette ville, & qui n'avoient les uns & les autres d'autre application, que d'annoncer ou d'apprendre quelque chose de nouveau? A quoi se termine de même l'inquiétude de ces femmes oisives, dont cet Apôtre parle à Timothée, qui parcourent les maisons, au lieu de s'occuper chez elles au travail qui leur convient, & qui ne sont pas seulement oisives, mais encore curieuses & causeuses? N'est-ce pas à censurer les personnes dont on examine la conduite?

Act. XVII. 21.

I. Tim. V. 13.

CHAP. II. MED. XXVIII.

On ne devroit pas être trop curieux, même par rapport aux personnes dont on est chargé. Quoiqu'on doive avoir une exacte vigilance pour prévenir le mal ou pour y remédier; quoiqu'il y ait, comme dit Saint Augustin, des soupçons que la charité même inspire aux Supérieurs, *benevolæ sunt gubernantium suspiciones*; il faut néanmoins veiller d'abord sur nous-mêmes, renoncer aux défiances déraisonnables qui blessent les inférieurs lorsqu'ils s'en apperçoivent, & qui leur apprennent à se cacher dans les ténébres de l'hypocrisie, parce qu'ils remarquent qu'il semble qu'on ait envie de les trouver coupables, & de les couvrir de confusion, plutôt que de les maintenir dans leur devoir ou de les y ramener. Mais sous quel prétexte pouvons-nous justifier la liberté que nous nous donnons d'examiner la conduite de nos égaux, & même celle de nos Supérieurs? Si mon voisin venoit me prier de lire les piéces d'un procès qu'il a contre un de ses Concitoyens, je le prierois de m'en dispenser, parce qu'il seroit inutile que je prisse connoissance d'un différend dont je ne suis pas le juge. Pourquoi donc sans y être sollicité, sans autre attrait que celui

celui de la curiosité, entreprend-on de se mettre au fait de ce qui se passe dans les familles, & même dans les Cours? Pourquoi se donne-t-on la liberté de censurer ses voisins, ses amis, ses proches, les personnes indifférentes, les Magistrats, les Pasteurs, les Généraux, les Princes mêmes? Pourquoi communique-t-on les jugemens sévers que l'on prononce contre eux sans autorité, sans charité, sans lumiere? D'où vient qu'on ne craint pas d'affoiblir l'union, le respect, l'obéïssance, la confiance & tous les liens de la société & de la Religion?

2. Un autre mauvais effet que la curiosité produit à l'égard du prochain, c'est qu'elle est cause qu'on néglige de l'instruire, de le servir, de l'aider de son conseil, & de lui rendre les devoirs qu'il a droit d'attendre de nous. Un homme curieux & avide de sciences ou de lectures, se renferme dans son cabinet, comme s'il avoit entre les mains les affaires les plus importantes à discuter & à démêler. Il regarde comme perdu tout le tems qu'il donneroit à ses freres. Qui que vous soyez qui avez besoin de son secours, ne venez point lui dérober des momens si précieux.

CHAP II. MED. XXVIII.

Il examine la diſtance des planétes ou celle des étoiles fixes. Il eſt appliqué à découvrir les rapports que quelques lignes courbes ont entre elles. Il cherche à fixer l'époque précise d'un événement ancien de deux mille ans, & à ſe décider entre deux critiques. Il approfondit en quel jour d'un certain mois a été prononcée une harangue de Demoſthene, quelle eſt la vraie maniere d'écrire un nom propre, ou de lire un paſſage obſcur, & juſqu'ici mal expliqué par les plus fameux Grammairiens. Cela eſt-il de quelque conſéquence ? Non, mais la curioſité le porte à s'en inſtruire.

Quel déſordre, ſi c'eſt un Paſteur qui s'amuſant à ces vanités, laiſſe cependant périr les ames rachetées par le ſang de Jeſus-Chriſt & confiées à ſes ſoins ; ſi c'eſt un Magiſtrat qui néglige de rendre juſtice aux particuliers, ou d'entretenir l'ordre public, tandis qu'il tâche de concilier une loi du Digeſte avec un texte du Code ou des Novelles, ou de bien expliquer une Medaille qu'on a trouvée dans les ruines de quelque ancien monument ! Et néanmoins voilà ce qu'on loue dans la république des lettres ; tant les hommes ſont vains dans leurs



recherches ou dans leurs éloges, comme dans leur censure ! Un Pere de famille s'amusera à de pareilles inutilités, & négligera ou le soin de ses affaires, ou l'éducation de ses enfans. Il se déchargera du soin de les instruire sur un jeune mercenaire, de la probité duquel il n'a aucune assurance, & ne sçaura point ce qui se passe chez lui, tandis qu'il examinera l'ordre des mois Macédoniens, & l'histoire des Califes d'Egypte, ou celle des Yncas du Perou. N'est-ce pas là une avarice de silence d'autant plus blâmable, qu'on se contente de ramasser pour soi des coquilles, au lieu d'enrichir son ame par la pratique des bonnes œuvres qui conviennent à sa vocation, & de rendre au prochain les services les plus essentiels ?

3. Un dernier désordre qui est une suite ordinaire de la curiosité, c'est de faire pour la contenter de folles dépenses qui tarissent la source des aumônes. Un Avocat, un Ecclésiastique, un Marchand même, amasse à grands frais une riche bibliothéque. Il ne veut point qu'aucun livre rare & curieux y manque. Il faut que ces livres soient des meilleures éditions, & proprement reliés. Les ouvrira-t-il ?

Chap. II. Med. XXVIII. Il en achete qu'il ne sçauroit lire; aussi n'est-ce pas pour les lire qu'il les achete, mais pour les voir, & pour pouvoir se dire à soi-même & aux autres qu'il les a. Il s'en donne d'autres qu'il n'a pas même le tems de parcourir, & qu'il ne prêtera jamais à personne qui en fasse usage. Il en lit quelquefois qui ne lui apprennent que ce qui meuble inutilement sa mémoire, & qu'il seroit tout aussi heureux d'ignorer que de sçavoir. Il se promene d'histoire en histoire; il lit des livres pour & contre, sans se mettre en peine de discerner qui a raison, & seulement pour sçavoir quel est le sentiment de tel ou de tel Auteur.

Celui-ci amasse des Tableaux, celui-là achete des fleurs dont la fantaisie fait tout le prix. L'un a ses tablettes fournies des médailles les plus curieuses, & il se flatte que son recueil est plus complet que celui de tel ou de tel Seigneur. L'autre a des pierreries & des bijoux. Un troisiéme a des statuës qui ornent ses appartemens & ses jardins; & tout le fruit qu'ils recueillent de tant de dépenses, est de repaître leurs yeux ou ceux des autres par tous ces objets qui entretiennent la concupiscence.

Cependant les pauvres de Jesus-
hrist sont abandonnés. Ils n'ont
oint de quoi se nourrir & se cou-
ir. Ils ne peuvent, ni faire instruire
urs enfans, ni leur faire apprendre
s métiers, ni les faire coucher sépa-
ment, ni pourvoir à leurs autres be-
ins. Le superflu des riches est le né-
essaire de ces pauvres; & qu'appel-
ra-t-on superflu, sinon ce qui se con-
me en tant de vaines curiosités?

Ayons de la charité, & nous re-
oncerons à cette curiosité qui exa-
ine les actions du prochain, & qui
n juge avec malignité. Aimons nos
reres, & les sçavans ne chercheront
as à se repaître de vaines connoissan-
es, mais à s'instruire eux-mêmes, &
instruire ceux qui ont besoin d'être
rés de leurs ténébres. Il se rabbais-
eront à la portée des plus simples, à
imitation du sçavant Gerson, qui
près avoir paru avec éclat dans les
coles & dans un Concile général,
nstruisoit des enfans, & se croyoit ré-
ompensé de ses peines, en faisant prier
es ames innoncentes pour le pauvre
ean Charlier appellé Gerson. Qu'on
it de l'amour, & on emploiera à
épandre dans la Campagne & dans
es Villes, des livres pour les pau-

CHAP. II. vres, une partie de ces sommes qu'on emploie à acheter des ouvrages curieux dont on n'a que faire. On se privera de tout ce qui ne sert qu'à l'amusement, pour empêcher par des aumônes abondantes & sagement distribuées, que les pauvres qui sont nos freres, ne périssent de faim, de soif, de froid, de nudité ; qu'ils ne vivent dans une misére qui leur fait oublier Dieu & leur salut ; qu'ils ne croupissent dans l'ignorance, & dans tous les vices qui en sont la suite, & que nous devons craindre qui ne nous soient imputés, si nous avons préféré à leur soulagement & à leur salut, le plaisir de satisfaire la concupiscence des yeux.

XXIX. MÉDITATION.

℣. 16. *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum....*	Tout ce qui est dans le monde, n'est que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux....

MED. XXIX. DÈs que la curiosité porte à offenser Dieu & le prochain, elle ne peut être que très-pernicieuse à l'homme qui en est possédé ; mais il est bon de considérer le tort qu'elle lui fait à lui-même. Rien ne fera

mieux voir combien il eſt inſenſé, lorſqu'il met ſon bonheur à ſatisfaire cette curioſité toujours avide & toujours inquiéte.

1. Il eſt juſte & néceſſaire, que chacun de nous prenne un ſoin raiſonnable de ſes affaires, & que nous uſions pour nos vrais beſoins de ce qu'il a plu à la divine Providence de nous mettre entre les mains. Or la curioſité fait ſouvent, que des hommes qui paſſent pour de grands génies, négligent le ſoin de leurs affaires domeſtiques, ou que l'on manque dans leur maiſon des choſes les plus néceſſaires, parce qu'ils dépenſent leur bien en d'autres qui ſont tout-à-fait ſuperfluës. Salomon lui-même qui étoit ſi ſage & ſi riche, que l'argent étoit de ſon tems commun à Jeruſalem comme les pierres, accabla à la fin de ſon régne ſes ſujets de tributs exceſſifs, qui les porterent à la révolte ſous ſon fils Roboam, parce que le goût des édifices, des jardins & d'autres dépenſes de cette ſorte avoit épuiſé ſes tréſors. Combien de Princes ſont tombés dans la même faute, pour contenter par des magnificences ſuperfluës la concupiſcence de leurs yeux, & celle des autres ? Combien de particuliers

se ruinent par un vice tout semblable, bien qu'il se renferme dans des objets moins considérables ? Combien se sont réduits à la pauvreté, par la vaine curiosité qui leur a fait rechercher les moyens de changer les autres métaux en or ?

2. La santé est un des biens humains le plus précieux ; & il est encore de notre devoir de la conserver par la modération dans le travail le plus nécessaire. Mais combien est-on plus obligé d'éviter de la ruiner par des recherches tout-à-fait inutiles, qui loin de faire partie de la pénitence que Dieu nous a imposée, ne peuvent servir qu'à satisfaire la concupiscence ? Or c'est ce que font souvent ces hommes curieux dont on loue l'application & l'érudition. Leur vanité est flattée, quand on leur dit qu'ils ne ménagent point leur santé : ils se croient au-dessus des foiblesses des autres hommes ; & c'est la conviction de leur folie. On doit admirer celui qui a le courage de sacrifier sa santé & sa vie même à l'utilité publique. Il est bon & salutaire d'être une victime de la pénitence. Mais c'est une grande foiblesse, que de se laisser entraîner par une vaine curiosité,

ité, jusqu'à oublier le sommeil & la nourriture; & c'est le cas où on peut dire avec le Sage, qu'il vaut mieux manger & boire, & jouir avec modération des biens que Dieu nous a donnés, que de se livrer à des études qui ne sont que vanité & affliction d'esprit.

CHAP. II. MED. XXIX.

3. Mais le grand mal que l'homme curieux se fait à lui-même, c'est de se priver du tems qui lui est donné pour travailler à son salut; c'est d'éteindre en soi l'esprit de priere; c'est de bannir de son cœur la charité; c'est de livrer son ame au trouble des passions; c'est d'enflammer chaque jour celles qui ont pour objet tout ce qui flatte la concupiscence des yeux.

Qu'y-a-t-il de plus précieux que le tems que Jesus-Christ nous a acheté au prix de son sang, & que Dieu nous donne dans sa miséricorde pour travailler à notre salut? Et au lieu de le racheter, ainsi que Saint Paul nous y exhorte, en sacrifiant non-seulement nos plaisirs, mais même nos intérêts & des biens qui pourroient être regardés comme nécessaires; nous ne cherchons qu'à le perdre, où nous

CHAP. II. croyons le bien employer en de vaines curiosités !

MED. XXIX. Qu'y-a-t-il de plus essentiel que de veiller sur nous, de remarquer nos propres défauts, de travailler à nous en corriger, que d'en gémir devant Dieu, de méditer les vérités de la Religion, de prier pour nous & pour toute l'Eglise ? C'est pour cela, que Jesus-Christ veut que nous entrions dans notre chambre, & que nous en fermions la porte sur nous ; & loin de prier ainsi dans le recueillement d'esprit & du cœur, nous avons grand soin de nous remplir de pensées inutiles, uniquement attentifs à censurer le prochain, & nullement à nous réformer nous-mêmes. *Curiosum genus ad investigandam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam.*

Remarquons comment S. Augustin explique les paroles de Saint Paul, où cet Apôtre, au nom de tous les Elus, se tient assuré que rien ne nous séparera de la charité de Jesus-Christ, ni ce qu'il y a de plus élevé dans les Cieux, ni ce qu'il y a de plus profond dans les abîmes. C'est, dit ce S. Docteur, que la vaine curiosité qui nous porte à sçavoir des choses qui

sont dans le Ciel ou dans les abîmes, mais que nous ne pouvons découvrir, ou qu'il ne nous serviroit de rien de connoître, nous sépare trop ordinairement de Dieu même, à moins qu'elle ne soit vaincuë par la charité, qui nous attire à méditer les objets certains & spirituels, & à nous repaître, non de cette vanité qui se répand sur les choses extérieures, mais de la vérité qui remplit & sanctifie les cœurs. *Plerumque enim inanis curiositas earum rerum quæ inveniri non possunt aut frustra etiam inveniuntur, sive in cœlo, sive in abysso, separat à Deo, nisi caritas vincit, quæ ad certa spiritalia, non vanitate rerum quæ foris sunt, sed veritate quæ intus, homines invitat.* Or si la charité l'emporte dans les Elus sur la curiosité; combien n'est-il pas à craindre que la curiosité ne l'emporte sur la charité en ceux qui ne pensent guéres à s'affermir dans l'amour de Dieu, & qui ne sont occupés que des objets de la concupiscence des yeux?

CHAP. II. MED. XXIX.

Propos. ex Epist. ad Rom. expos. n. 58.

De là quelquefois quel trouble dans l'ame! Nous apprenons des Anciens, que le peuple qui couroit aux spectacles du Cirque, & aux combats des Gladiateurs, se partageoit avec em-

CHAP. II. MED. XXIX. portemens, & formoit des partis tumultueux en faveur d'un Cocher contre un autre; qu'il repaissoit ses yeux du plaisir cruel de voir égorger des malheureux, & empêchoit par ses cris qu'on ne leur accordât la vie. Saint Augustin nous raconte qu'Alipius son ami, ayant été mené malgré lui à ces malheureux spectacles, & fermant les yeux pour n'y prendre point de part, eut la curiosité de les ouvrir après avoir entendu un grand cri, & qu'il fut aussi-tôt saisi de la même fureur que les autres.

Mais lors même qu'on paroît plus tranquille, combien les passions ne s'échauffent-elles point par cette curiosité, qu'on regardoit comme honnête & légitime? Dieu recommande dans sa loi, que ses serviteurs se souviennent de tous ses Commandemens, & qu'ils ne suivent, ni l'égarement de leurs pensées, ni les desirs de leurs yeux, pour courir par un amour adultére, après une variété d'objets qui les attirent. *Recordentur omnium mandatorum Domini, nec sequantur cogitationes suas, & oculos, per res varias fornicantes.* (Nombr. XV. 39.)

On veut suivre l'égarement de ses pensées, en lisant tout ce qui paroît,

en s'informant de toutes les nouvelles publiques & particulieres, en s'érigeant en juge de tout & des vérités mêmes de la Religion. On veut sçavoir les mœurs des peuples, leurs habillemens, leurs cérémonies civiles & religieuses. On veut voir non-seulement ce qu'il y a d'agréable, & qui flatte le goût qu'on a pour les pompes du siécle, mais même tout ce qu'il y a de rare, de nouveau, d'extraordinaire, quelque peine qu'il en coute. Un Israélite curieux se perdoit par-là, & s'engageoit souvent dans des superstitions impies. Un Chrétien se colle au monde & aux choses du monde. Il se fait des liens; & les objets qui peuvent satisfaire ses yeux ou son esprit deviennent pour lui autant d'idoles. Une femme chargée d'un ménage se dégoûte d'une vie simple & laborieuse. Il lui faut des bals, des spectacles, des compagnies : & quels dangers n'y trouve-t-on pas? L'exemple de Dina qui voulut voir les femmes de Sichem, & qui tomba entre les mains d'un ravisseur, devroit faire comprendre à quoi expose une inquiéte curiosité.

On devient avide d'argent pour satisfaire les autres passions, & l'avarice

CHAP. II. MED. XXIX. elle-même fait une partie considérable de la concupiscence des yeux. Car l'avare veut avoir du bien, non pour en user, mais pour avoir le plaisir de le voir, & de sçavoir qu'il en a. « Tel
Eccl. IV. 8. » est seul, dit l'Ecclésiaste, & n'a per-» sonne avec lui, ni enfant, ni frere, » & néanmoins il travaille sans cesse. » Ses yeux ne se rassasient point de ri-
v. 9. 10. » chesses. Voilà donc en quoi consiste cette vanité qu'on ne peut trop déplorer. « Celui qui aime l'argent, » dit encore le Saint-Esprit dans le mê-» me livre, ne peut s'en rassasier. Ce-» lui qui aime les richesses n'en tirera » point d'utilité.... De quoi sert donc » l'argent à celui qui le posséde, si-» non qu'il se repaît du plaisir de le
Eccli. XIV. 9. » voir? C'est pour quoi dans l'Ecclé-» siastique, il est dit, que l'œil de l'a-» vare est insatiable. » Mais une passion si dangereuse mérite d'être considérée plus à loisir. Finissons cette Méditation, en priant Dieu de nous délivrer de la tyrannie de la concupiscence des yeux, & de nous donner ce qu'il nous commande. O mon Dieu, qui voulez que nous nous souvenions de toutes vos ordonnances, & que nous prenions garde de ne pas souiller nos ames, en suivant les

desirs de nos yeux ; faites que mon cœur se porte à l'observation de votre loi sainte, & non à l'avarice. Détournez vous-même mes regards de toutes les vanités de ce monde, & donnez la vie à mon ame, en la faisant marcher dans la voie qui conduit à vous. Ainsi soit-il. CHAP. II.

XXX. MÉDITATION.

℣. 16. *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum....*

Tout ce qui est dans le monde, n'est que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux....

COmme la concupiscence de la chair renferme en même tems l'amour des plaisirs du corps, & celui des objets qui causent cette sorte de plaisirs ; ainsi la concupiscence des yeux, comprend l'amour du plaisir que l'on trouve à voir, à apprendre, à éprouver, à connoître, & celui des choses qu'on voit avec ce plaisir que donne l'admiration. Cette espéce de cupidité n'est donc pas seulement la curiosité ; mais aussi l'amour des biens sensibles dont le désir avide est comme dépeint dans les MÉD. XXX.

Voyez Ezech. XXIII. 16. XXIV. 16. 21.

CHAP. II. MED. XXX.

yeux ; de l'or, de l'argent, de tout ce qui brille aux yeux, & qui attire le cœur des amateurs du monde, en attirant leurs regards. Considérons les différentes formes que prend cette avidité, qui fait partie de la concupiscence des yeux.

1. Bien des gens ne connoissent point d'autre avarice que celle qui amasse du bien, sans autre fin que d'en posséder le plus qu'il est possible. Ils blâment avec tout le monde, l'épargne sordide d'un homme qui se refuse le nécessaire, qui se plaint toujours de la misere des tems, lorsqu'il a tout en abondance, & qui affecte de paroître pauvre, pour n'être jamais obligé ni de donner, ni de prêter. Il est vrai qu'une telle avarice est tout à la fois très-criminelle & très-honteuse ; & on apprend au théâtre même à s'en mocquer. Mais la Religion ne se contente point de faire éviter un vice si ridicule : cette avidité insatiable que Saint Jean condamne sous le nom de concupiscence des yeux, a bien plus d'étenduë ; & elle se trouve également dominante dans des hommes qui sçavent se faire honneur de leur bien, qui régalent leurs amis, qui donnent quelquefois aux indigens, qui

sont magnifiques quand il le faut, & qui donnent même dans le plus grand luxe. Car pour suffire à de grandes dépenses, il faut avoir beaucoup de bien; & on a souvent d'autant plus d'avidité pour en amasser, qu'on le répand avec plus de profusion. La cupidité qui est comme une sang-sue, à deux filles qui disent toujours, Apporte, apporte; & ces filles, sont les passions qui ne sont jamais satisfaites. Tout ce qu'on voit de grand, de commode, de riche, de magnifique chez les personnes qui sont à peu près du même rang, on veut l'avoir. On aspire à surpasser ses égaux, & à égaler ceux qui sont plus riches. Les pauvres même portent envie à ceux qui ont tant de superflu, lorsque leur condition les réduit à avoir à peine le nécessaire. On veut être riche, ou au moins on le voudroit; & c'est là en partie ce que S. Jean appelle la concupiscence des yeux.

CHAP. II. MED. XXX.

Proverb. XXX. 15.

2. Une autre sorte d'avarice qui paroît encore plus innocente, & à laquelle on ne s'imagine pas qu'on doive donner ce nom, c'est une recherche inquiéte des choses les plus nécessaires à la vie. Le monde l'approu-

CHAP. II. MED. XXX. ve, & la nomme une sage économie. Jesus-Christ la condamne comme incompatible avec le service de Dieu. *Nul ne peut servir deux Maîtres*, nous dit-il. (S. Matt. vi. 24.) De-là il conclut qu'on ne peut servir en même-tems Dieu & l'argent. Et qui sont ceux qui servant l'argent ne peuvent servir Dieu? Sont-ce seulement ceux qui amassent uniquement pour amasser; ou ceux à qui un Prophéte reproche qu'ils ajoutent (Isaïe. v. 8.) sans fin de nouvelles terres & de nouvelles maisons à celles qu'ils possédent déja, comme s'ils vouloient habiter seuls sur la face de l'univers? Non, ce sont ceux qui disent comme les Payens: Où trouverons-nous de quoi manger, de quoi boire, ou de quoi nous vêtir? C'est pourquoi le Sauveur nous défend de nous inquiéter au sujet de ces choses-là, parce que notre Pere céleste sçait que nous en avons besoin, & que nous devons en le servant, en travaillant pour lui plaire, en recherchant principalement le Royaume de Dieu & sa justice, attendre avec confiance de sa bonté toute-puissante, qu'il ne nous refusera point le nécessaire.

Voilà pourquoi ce divin Maître nous dit encore de nous donner de

garde de toute avarice. *Cavete ab omni avaritia*. Et il le dit à un frere qui demandoit la chose du monde la plus juste, qui étoit que son frere partageât avec lui l'héritage de leur pere commun; & qui le demandoit, non en citant son frere devant les Juges, non en l'accablant d'injures, mais en priant notre Seigneur de se rendre leur arbitre. CHAP. II. MED. XXX. Luc XII. 15.

On peut donc être avare, en ne desirant que le nécessaire, en ne voulant avoir que son propre bien, & en ne le demandant que par les voies les plus douces & les plus justes; parce que l'avarice n'est pas simplement le desir du bien d'autrui, défendu par le dixiéme Commandement; mais en général l'amour des biens du monde. Un Chrétien ne considere point, dit saint Paul, ce qui est visible & temporel, mais ce qui est invisible & éternel. II. Cor IV. 18. C'est donc dans le ciel & non sur la terre que nous devons chercher à avoir des trésors; parce que notre cœur ne doit être que dans le ciel pour lequel nous sommes creés. S. Matt. VI. 19. 20. Les seuls biens qui nous soient véritablement nécessaires, sont les biens spirituels & éternels; puisque pour être heureux, il n'est pas nécessaire de vi-

CHAP. II. MED. XXX.

vre ici-bas, & qu'il est nécessaire au contraire de mourir. Dieu seul nous suffit, & il ne faut aimer que lui. Tout attachement aux objets visibles diminue l'amour que nous lui devons, & fait partie de la concupiscence des yeux.

Hélas ! quel malheur pour nous, si cet attachement domine dans notre cœur, si nous cherchons avant toutes choses les biens de la terre quels qu'ils soient, & que nous ne regardions le Royaume de Dieu & sa justice, que comme un bien que nous desirons qui nous soit donné par surcroît ! Or, c'est ce qui n'est que trop ordinaire, soit dans les riches, soit dans les pauvres, soit dans ceux qui sont d'une fortune médiocre. Les riches ne se croient heureux, que parce qu'ils ont du bien ; & ils méprisent le reste des hommes, les regardant presque comme s'ils étoient d'une autre espéce. Les pauvres recherchent avec une extrême avidité, ce qu'ils n'ont point ou ce qu'ils craignent à tout moment qui ne leur manque. La somme la plus légere est pour eux un grand objet, qui excite dans leur ame les plus grandes passions de desir, de joie, de tristesse, d'emportement, de mur-

nûres, & qui peut les porter aux lus grands désordres. L'artisan & le archand étant occupés pendant tou- la journée à gagner ce qu'il faut our entretenir leur famille, tour- ent, s'ils n'y prennent garde, vers es biens visibles toutes les pensées de eur esprit & toutes les affections de eur cœur ; & ils se croient avec cela ort innocens.

CHAP. II. MED. XXX.

3. Mais une avarice encore plus angereuse, c'est celle qui se couvre le l'apparence de la vertu. On est vare, & on croit être pénitent. On e flatte de mépriser le monde & ses plaisirs, d'en fuir les compagnies & e tumulte, parce qu'on veut conser- ver l'innocence. On s'imagine que c'est par esprit de mortification qu'on e renferme & qu'on resserre ses be- oins ; & c'est parce qu'on est bien aise d'avoir plus de bien, ou qu'on raint avec inquiétude de manquer du nécessaire. Un pere de famille est avare, & il croit remplir unique- ment les devoirs dont la Providence l'a chargé. Sous prétexte que c'est aux peres à amasser pour ceux à qui ils ont donné la vie, il ne pense qu'à laisser du bien, & le plus de bien qu'il lui est possible, à des enfans qu'il

CHAP. II. MED. XXX.

n'aime que charnellement ; &
pense ni à leur procurer une éd
tion chrétienne, ni à attirer sur
la bénédiction du ciel, en faisan
aumônes, & en donnant à J
Christ, selon le conseil de saint
gustin, une portion de ce qu'il
séde, afin de sanctifier le tout.
Ecclésiastiques & des filles d
tes sont avares, sous prétext
charité, en épargnant pour de
veux & pour des niéces, qui c
nant plus riches n'en seront que
déréglés. Des Religieux qui ont
mencé par renoncer à tout, afi
suivre Jesus-Christ pauvre, de
nent avares, non pour eux-mê
mais pour des parens qu'ils ont l
dans le monde, & à la fortune
quels ils s'intéressent trop, ou
la Communauté dont ils sont p
Ils profitent ou plutôt ils abuser
désintéressement & de la libé
des séculiers, comme Giézi abu
la générosité de Naaman ; & i
chargent d'une lépre horrible en
me-tems qu'ils attirent les biens
sont l'objet de la concupiscenc
leurs yeux. D'autres sont avares
la pensée de faire d'utiles fondati
& négligent les besoins présens

pauvres, sous prétexte de procurer après leur mort des biens que la Providence ne demandoit point d'eux. Souvent on est d'autant plus esclave de l'avarice, qu'on a travaillé avec plus de succès à détruire les autres passions ; & on se fait illusion, parce qu'on est assidu aux exercices de la Religion, ennemi des désordres qui régnent dans le monde, simple & modeste dans ses habits, pauvre même dans ses ameublemens & dans tout son extérieur.

CHAP. II. MED. XXX.

Aussi Jérémie se plaint-il, que depuis le plus grand jusqu'au plus petit, tous s'étudient à satisfaire leur avarice ; & un autre Prophéte, que chacun se détourne pour suivre sa voie, & que tous sont avares en leur maniere. *Omnes in viam suam declinaverunt, unusquisque ad avaritiam suam, à summo usque ad novissimum.* Prions Dieu de nous éclairer, de nous conduire, de nous préserver par sa grace d'une passion qui est si commune, & qui se glisse dans les cœurs en tant de manieres.

Jerem. VI. 13. VIII. 10.

Isaïe. LVI. 11.

XXXI. Méditation

℣. 16. *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum...*

Tout ce qui est dans le monde, n'est que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux....

Med. XXXI. PEu de personnes se croïent avares; peu de ceux qui se reconnoissent sujets à cette passion en comprennent le danger. L'avarice paroît une vertu, ou un vice très-excusable. Mais l'Ecriture nous apprend à en porter un jugement bien différent, lorsqu'elle nous dit que l'amour de l'argent est la source de tous les maux, & qu'il n'y a rien de plus condamnable que cet amour. *Radix omnium malorum est cupiditas. Nihil est nequius quàm amare pecuniam.*

I. Tim. vi. 10. Eccli. x. 10.

1. Si on prend le mot de cupidité, entant qu'il signifie tout amour déréglé, tout amour de quelque créature pour elle-même, la cupidité est la racine de tous les maux, en ce sens qu'il n'y a aucun péché de ceux qui se commettent, qui n'ait pour principe cet amour déréglé; car tout ce qui est libre, vient de quelque

amour ; & ce qui eſt mauvais dans les mœurs ne peut venir que d'un mauvais amour. *Non faciunt bonos vel malos mores, niſi boni vel mali amores. Nullum peccatum niſi concupiſcendo committitur.* CHAP. II. MED. XXXI.

Que ſi on prend le mot de cupidité dans les paroles de ſaint Paul, pour l'amour de l'argent, comme il eſt clair par le texte Grec qu'on doit le prendre en cet endroit, alors le ſens n'eſt pas qu'il ne ſe commette aucun péché que par cette eſpéce de cupidité, puiſqu'on péche par la prodigalité, par la pareſſe, par l'envie, par la colere, & par beaucoup d'autres vices; mais le ſens eſt, qu'il n'y a point de déſordre auquel l'avarice ne puiſſe porter, & dans lequel elle ne précipite en effet, ſelon les occaſions qui ſe préſentent. *Radix omnium malorum eſt cupiditas.* Un avare ambitionne les charges, parce qu'elles ſont lucratives, ou qu'elles le mettent en état de commettre impunément des injuſtices : il porte envie à ceux qui ſont plus riches que lui : tout ce que d'autres poſſédent, il ſemble qu'on le lui raviſſe. Il devient, s'il le faut, menteur, parjure, traître, calomniateur, pour décrier & renver-

CHAP. II MED. XXXI.

ser ceux qui lui font obstacle, & pour tromper dans le commerce. Il est transporté de colere, si on l'empêche de faire quelque profit ; & encore plus, si on lui cause quelque perte. Il paroît actif & plein de feu, & il l'est quand il s'agit de ses intérêts ; mais comme toute son application se porte-là, il est froid, indifférent, languissant, s'il est question du service de Dieu ou du soulagement du prochain. Il profane les jours consacrés au Seigneur. Dans la priere, dans les lieux & les tems les plus saints, son esprit n'est occupé que du soin de ses affaires & de l'amour du gain. L'impureté même est souvent un effet de l'avarice ; & combien de personnes s'y abandonnent, attirées par la honteuse récompense que leur promet un malheureux corrupteur.

Outre tous ces désordres dont on ne peut ni cacher la turpitude, ni se dissimuler que l'avarice ne soit la source & la racine, combien d'autres déréglemens dont on ne se fait pas même de scrupule, & qui viennent d'avarice, sans qu'on se croient avare, parce qu'on ne l'est peut-être pas d'une maniere sordide & ridicule aux yeux du monde !

C'est l'avarice qui fait qu'on exige fans scrupule des profits usûraires que l'Eglise a condamnés dans tous les tems, & qu'on se mocque hardiment des décisions des Théologiens & de la sainte rigueur des bons Confesseurs qui ne veulent point tolérer ce désordre. Et cela n'est point étonnant, puisque les Pharisiens qui étoient avares, se mocquoient de même des avertissemens du Sauveur. C'est elle qui fait que des personnes qui ne devroient aspirer qu'aux biens célestes, dévorent les maisons des veuves; qu'ils font un honteux trafic des ames qui leur sont confiées; qu'ils livrênt, comme Judas, Jesus-Christ même, son corps adorable, sa vérité, les intérêts de sa gloire; que comme Balaam, ils cherchent les moyens de maudire les serviteurs de Dieu, & de satisfaire les personnes puissantes dont ils espérent que la faveur leur sera utile. C'est l'avarice qui fait qu'il se commet tant de simonies; que les uns cherchent à s'enrichir par les bénéfices; & les autres, par ce qu'ils reçoivent de ceux qu'ils nomment, qu'ils présentent ou auxquels ils résignent sous des pensions qui n'ont rien de canonique. C'est cet esprit

CHAP. II. MED. XXXI.

II. Pert. II. 3, 4.

CHAP. II. MED. XXXI.

d'avarice qui fait qu'on ne reçoit point gratuitement dans les monasteres les plus riches, & qu'on exige même d'autant plus des filles qu'on y reçoit, que les revenus en sont plus amples & plus certains. C'est par avarice que l'on quitte une Eglise moins riche, pour passer à une autre qui l'est davantage; & qu'on a du zéle pour les fonctions auxquelles il y a des rétributions attachées. On prêche, on entend les confessions, on assiste à l'Office, on offre le Sacrifice même par un esprit d'intérêt; & par-là c'est au Démon des richesses que l'on sacrifie & que l'on consacre ce qu'il y a de plus saint. Dieu se plaint par Malachie, que personne ne veut fermer gratuitement les portes de son Temple, ou y exercer la moindre fonction. C'est par avarice que des Ecclésiastiques qui reçoivent les dixmes & mangent les péchés des peuples, comme parle l'Ecriture, refusent aux Eglises de la campagne les ornemens nécessaires pour y faire le service avec décence; que des Pasteurs surchargés de travail & qui ne peuvent suffire à tout, demandent en vain qu'on leur donne des Catéchistes ou d'autres Coopérateurs; que les édifices même

tombent en ruine, tandis qu'on plaide pour sçavoir qui les réparera. C'est par avarice qu'on abandonne les pauvres dans leurs besoins temporels & spirituels, tandis que tout le monde s'empresse de remplir une Lotterie, sous l'espérance de gagner beaucoup, sans même examiner si les Lotteries n'ont rien que de légitime. C'est par avarice que l'on contracte tant de mariages malheureux, parce qu'on ne pense qu'à avoir un mari ou une épouse qui ait de grands biens & de plus grandes espérances, & qu'on ne se met point en peine d'en trouver avec qui on puisse vivre dans une union chrétienne, & se sauver par la pratique des vertus convenables à cet état. D'où viennent les guerres entre les Princes, & les procès entre les particuliers, sinon, comme le remarque saint Jacques, du desir d'avoir ce que les autres possédent ; & quel est ordinairement la source de ces desirs, sinon l'avarice ? C'est elle qui fait qu'on aspire à des emplois lucratifs, qu'on les brigue, qu'on y entre sans talens, qu'on y demeure quoiqu'on soit incapable d'en remplir les devoirs. C'est elle qui fait que la plûpart des gens de trafic n'ont point

peu fidéle, & qui fouille de mi
mes toutes les conditions. *Ra*
nium malorum eſt cupiditas.

2. Mais quand l'avare ne
point d'autre mal que d'aim
gent, & que d'être tout poſſ
cette paſſion, il n'y a rien de p
juſte & de plus oppoſé à la
chrétienne. *Nihil eſt nequius q*
mare pecuniam. Pourquoi? Parc
n'y a rien de plus contraire à
du Chriſtianiſme. Un Chrét
de la foi, de l'eſpérance, de l
des biens inviſibles, des biens
tuels & éternels. Quoiqu'il co
parmi les hommes, il eſt cito
Ciel. Il y eſt monté en eſpri
Jeſus-Chriſt ; il s'unit aux An

dans ses promesses, qu'il est attentif aux besoins de ses enfans; qu'il a promis de donner comme par surcroît le nécessaire à ceux qui chercheroient le Royaume & la justice qui nous rendent heureux. Il ne lui faut rien de plus. Un avare, au contraire, ressemble aux Payens qui recherchent les biens du monde, parce qu'ils n'ont point de foi. Il n'espere point ce qu'il doit espérer, & il n'attend point de la bonté de Dieu ce qu'il espere. Que s'il s'adresse à Dieu pour devenir riche, il ressemble au Juif charnel, qui veut que Dieu soit le ministre de ses cupidités, & qui ne lui rend une espéce de culte que par des vuës de crainte ou d'intérêt. Dieu ne lui suffit pas. Ce seroit peu que le Seigneur se donnât à lui. Il lui faut toute autre chose pour le rendre heureux. Il renonceroit volontiers au bonheur du Ciel, pour posséder sur la terre les biens qu'il aime; ou bien il voudroit transporter dans le ciel ce qu'il voit sur la terre. Il met donc sa derniere fin dans les richesses périssables; & ce n'est pas sans raison que saint Paul nous dit, que l'avarice est une idolâtrie. Car quelle différence y a-t-il entre un homme qui se prosterne de-

CHAP. II. MED. XXXI.

Ephes. v. 5. Coloss. III. 5.

CHAP. II. MED. XXXI.

vant des ſtatuës d'or ou d'argent, & un Chrétien, qui faiſant profeſſion d'adorer le vrai Dieu & de croire en Jeſus-Chriſt, n'a cependant d'amour que pour l'or ou l'argent qu'il renferme dans ſes coffres, dans lequel il met ſa confiance, ſans lequel il ſe croit malheureux, & avec quoi il croit que rien ne peut lui manquer? Le Payen ne ſe proſterne devant ſes ſtatuës qu'en certains momens : l'avare a toujours le cœur attaché à ſon tréſor, & il en eſt vraîment idolâtre. *Hoc colitur quod diligitur.* Et quelle folie n'eſt-ce pas que de s'attacher ainſi à des biens imaginaires qui paſſent en un inſtant, & qui, dans le tems même qu'on les a entre les mains, ne peuvent donner ni la ſanté du corps ni la paix de l'ame?

Il eſt vrai, Seigneur, que c'eſt une folie & une impiété ; & néanmoins les apparences nous ſéduiſent tellement, & la concupiſcence des yeux nous attire avec tant de force, que nous en ferons toujours plus ou moins eſclaves, ſi vous ne rompez nos liens. Inſpirez-nous, pour nous détacher de ces richeſſes périſſables, une foi vive, une eſpérance vraîment chrétienne, l'amour & le goût des biens

ſpirituels

spirituels & durables, afin que vous CHAP. II.
soyez tout notre trésor dans le tems & dans l'éternité : car que desiré-je dans le ciel, & sur la terre même qu'ai-je intérêt d'obtenir de vous, que vous-même qui êtes le Dieu de mon cœur, & mon unique partage à jamais? Ainsi soit-il.

XXXII. MÉDITATION.

℣. 16. *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum, & superbia vitæ....*	Tout ce qui est dans le monde, n'est que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie....

L'Orgueil de la vie est une concupiscence plus dangereuse encore que celle de la chair & des yeux, soit parce qu'il est plus difficile de n'en être pas infecté, soit parce qu'il est plus funeste d'en être dominé. Examinons aujourd'hui combien l'homme charnel est assujetti à l'orgueil. MED. XXXII.

1. L'homme charnel se laisse d'autant plus dominer par l'orgueil, qu'il ne sent pas même que ce soit un vice, & qu'il regarde au contraire, l'humilité comme une bassesse indigne

CHAP. II. MED. XXXII. de tout homme qui a du cœur & de l'esprit. Il veut exceller, l'emporter, se venger. Il est à soi-même sa propre idole, & il ne s'en cache pas. Uniquement occupé de soi, de son plaisir, de sa propre volonté; incapable d'être touché des intérêts d'autrui, il rapporte tout à son caprice, à son honneur, à ses intérêts, à quoi il veut assujettir toutes choses. Il hait la dépendance, & ne s'y réduit jamais que par une nécessité qui l'irrite, ou par l'espérance de se servir du crédit de ceux à qui il veut se soumettre, soit pour secouer le joug, soit pour dominer sur d'autres, & pour s'en faire craindre ou aimer.

2. Examinons toutes les conditions, & nous verrons que l'orgueil régne dans les grands & dans les petits, dans les riches & dans les pauvres, dans les maîtres & dans les serviteurs, dans les sçavans & dans les ignorans, dans l'un & dans l'autre sexe, dans tous les âges & dans toutes les conditions.

Les Grands s'imaginent presque être d'une autre nature que le reste des hommes; & on en a vu pousser la folie, jusqu'à vouloir être adoré comme des Dieux. Tels ont été Na-

buchodonosor, les Rois de Perse, Alexandre, Antiochus Epiphane. Les Empereurs Romains avoient des Temples & des Prêtres qui leur étoient consacrés : on leur offroit des sacrifices, & les Princes Chrétiens qui leur ont succédé, ont quelquefois souffert qu'on les traitât de Divinités & qu'on les appellât éternels. Aujourd'hui si les Grands qui ont l'esprit du monde, ne prennent pas ces noms pleins d'impiété & de blasphême, ils veulent au moins qu'on obéïsse à toutes leurs volontés, sans avoir égard à la loi de Dieu & aux régles de la justice. Leurs officiers imitent souvent le langage de Nicanor, qui demandoit s'il y avoit dans le ciel un Dieu puissant qui eût commandé de célébrer le jour du Sabbat, & qui ajoûtoit : « Et moi, je suis puissant sur la terre, & je vous commande de prendre les armes, pour obéïr aux ordres du Roi ».

CHAP. II. MED. XXXII.

2. Macc. XV. 3. 5.

Les petits, loin de profiter de leur condition pour s'humilier, sont d'autant plus attentifs à se relever, qu'ils craignent davantage d'être méprisés. Ils veulent être souverains dans leur canton, dans leur village, dans leur famille. Soumis à d'autres, ils se di-

CHAP. II. MED. XXXII.

sent, non avec humilité, comme le Centenier qui s'abaissoit sous la puissante main de Dieu ; mais avec orgueil : *Je dis à mon serviteur : Fais ceci & il le fait.*

L'orgueil est le ver des richesses, & ceux qui les possédent voyant que les autres envient leur bonheur, se confirment dans la pensée que tout doit plier devant eux. Ils parlent avec confiance, ils décident, ils jugent de tout le monde, ils sont fiers & indociles, ils méprisent les Ministres même du Seigneur, ils exigent d'eux des complaisances serviles, ils croient qu'un Pasteur leur fait injure quand il leur donne des avis utiles & nécessaires.

Les pauvres même, les artisans accoutumés au travail & à la dépendance, veulent exceller & être estimés ; & ce desir les transporte souvent avec la même force, mais avec plus de brutalité que les autres hommes.

Les Maîtres regardent comme un avantage attaché à leur condition, celui d'avoir toujours raison, & de ne pouvoir être contredits avec justice. A peine croient-ils que des domestiques puissent avoir du bon sens.



Ceux-ci à leur tour se mocquent en eux-mêmes, ou les uns avec les autres, de la sottise de leurs Maîtres, à moins qu'ils ne mettent une partie de leur gloire à soutenir que celui à qui ils sont assujettis, l'emporte en mérite, en puissance, en crédit sur les autres. Ils tâchent de faire valoir les services qu'ils rendent, & de paroître ou plus adroits ou plus affectionnés que leurs compagnons. Ils s'insinuent dans la confiance des personnes qu'ils servent, & calomnient quelquefois ceux qu'ils veulent supplanter. Les répréhensions les irritent. Ils ne peuvent souffrir qu'on veille sur eux, même par charité & par zéle. Leur orgueil n'est pas moins vain que celui des Maîtres, quoiqu'il prenne d'autres formes pour arriver à son but.

La science enfle, dit saint Paul; un Philosophe, un Poëte, un bel esprit, sont jaloux de leur réputation, & envieux de celle des autres. Tout occupés du jugement du public, ils ne pensent pas à celui de Dieu, & travaillent toute leur vie pour acquérir l'estime de ceux dont ils méprisent eux-mêmes l'ignorance & les préventions. Les ignorans sont

CHAP. II. MED. XXXII.

souvent d'autant plus orgueilleux, qu'ils ne connoissent pas même leur ignorance ou qu'ils en font gloire. Ils traitent de pédans ceux qui ont pris la peine d'étudier, & s'imaginent que le bon sens dont ils se flattent, suppléera à tout.

La prééminence que Dieu a attachée au sexe le plus noble, devient aux hommes un sujet d'orgueil. Parce que dans la République ils sont élevés aux charges ; que dans les familles les maris sont les chefs, & qu'ils ont plus d'autorité pour en administrer le bien, plusieurs croient être en droit de traiter leurs épouses en esclaves, & dédaignent de prendre leur conseil. Les femmes de leur côté, veulent quelquefois dominer, contre la défense de l'Apôtre & contre l'ordre même de la nature. Si elles ne sont pas élevées aux dignités, elles tirent vanité des places qu'occupent leurs maris, leurs peres, leurs enfans. Elles ont souvent plus d'ambition pour leurs proches, que ces proches eux-mêmes. La plûpart s'adorent & desirent d'être adorées. Celles qui ne veulent point répondre à la passion qu'on a pour elles, sont cependant bien aises d'en être l'objet;

& à combien de fautes cet orgueil ne les expose-t-il pas? CHAP. II. MED. XXXII.

L'orgueil paroît dans les enfans mêmes, à l'âge desquels la docilité, la simplicité, l'humble obéïssance, conviennent d'une maniere si singuliere. Un bel habit est pour eux un sujet de vanité. Ils veulent être aimés & caressés : ils desirent de l'emporter sur leurs égaux : ils supportent avec peine le joug de la dépendance : ils portent envie à ceux qui sont maîtres de leurs actions, & aspirent à un âge plus avancé, afin d'être libres & de commander à d'autres.

Non-seulement chacun aspire à commander ou au moins à ne pas obéïr ; mais tous ou presque tous sont admirateurs d'eux-mêmes. S'ils ne peuvent ignorer qu'ils manquent de certaines qualités par où ils voudroient exceller, & qu'ils regardent avec envie dans les autres, ils croient avoir en récompense des qualités plus essentielles. Chacun préfére son pays, sa province, sa ville, sa famille & enfin sa personne aux autres. On est content du caractere de son esprit, de la bonté de son cœur, de sa maniere de raisonner. On a pitié du genre humain, & sur-tout de ceux

CHAP. II. MED. XXXII. avec qui on converſe. On eſt choqué de leurs défauts, & particuliérement de leur orgueil, qui fait qu'ils ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes. Car l'orgueil des uns eſt bleſſé de celui des autres ; & Dieu les juge tous avec d'autant plus d'équité & de ſévérité, qu'il n'y a rien qui lui ſoit plus odieux qu'un pauvre orgueilleux, comme nous le ſommes tous, s'il ne nous guérit par ſa grace.

Répandez-la, Seigneur, dans nos cœurs, & qu'elle nous humilie par la vuë même de notre orgueil, & de tout ce qu'il renferme d'injuſte & de condamnable. Sanctifiez tous les états, tous les âges, toutes les conditions, l'un & l'autre ſexe, en leur inſpirant l'humilité, & les rendant attentifs à tous les motifs qu'ils ont de la pratiquer. Faites que nous nous inſpirions les uns aux autres cette vertu, par la modeſtie de nos diſcours & par celle de toute notre conduite. Faites-moi la grace de me connoître tel que je ſuis ; afin que pénétré de ma miſere, de mon impuiſſance, de ma corruption, de mon peu de lumiere par rapport à ce qu'il y a de plus important, j'apprenne à me mépriſer moi-même & à ne point craindre d'ê-

tre méprisé. Que j'aime à dépendre de vous & pour l'amour de vous, de tous ceux que vous avez établis pour me conduire. Ainsi soit-il. CHAP. II.

XXXIII. MÉDITATION.

℣. 16. Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum, & superbia vitæ....

Tout ce qui est dans le monde, n'est que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie....

CE ne sont pas seulement ceux dont les pensées & les affections sont toutes charnelles, qui sont livrés à l'orgueil. Cette passion dangereuse attaque & renverse souvent les personnes qui sont engagées dans les états les plus saints, & dont la conduite paroît toute spirituelle. MED. XXXIII.

1. Les uns recherchent la gloire qui vient des hommes. Les Pharisiens prioient, jeûnoient, faisoient l'aumône pour être vus & estimés; & malheur à nous, disoit saint Jérôme, qui avons hérité des vices des Phariſiens. *Væ nobis, ad quos Pharisæorum vitia transiernnt.* Quel désordre n'est-ce pas que de sacrifier au démon de l'orgueil les œuvres mêmes

même, s'il étoit aussi affligé quand on manquoit d'avoir pour les autres Ministres de Dieu les sentimens de respect, d'amour, & de confiance sans lesquels leur ministere ne pouvoit être utile au prochain, que quand on en manquoit à son égard.

Une autre question que nous pouvons nous faire à nous-mêmes, c'est pourquoi nous sommes si froids, si peu fidéles à nos exercices, si lâches dans la maniere dont nous nous en acquittons, lorsque nous sommes sous les yeux de Dieu & de ses saints Anges; & d'où vient qu'au contraire, nous avons une certaine ardeur dans les fonctions & dans les exercices dont les hommes sont témoins? En seroit-il ainsi, si nous ne cherchions qu'à plaire à Dieu & non aux hommes? Quelle seroit notre confusion, s'il y avoit autant de dérangement dans nos paroles, qu'il y en a dans nos pensées! Et néanmoins de quoi nous sert de ne pas blesser les yeux du prochain, si nous blessons ceux de Dieu? Hélas! si nous cherchons à plaire aux hommes, souvent nous n'y réussirons pas. Ils se mocqueront de notre vanité & de la lâcheté même avec laquelle nous les

flattons. Mais quand nous aurions toute leur estime, de quoi cela nous serviroit-il devant celui qui brise les os de ceux qui veulent plaire aux hommes, & qui ne peut les regarder comme ses serviteurs, puisque ce n'est pas son amour qui est le principe de leurs actions, ni sa gloire qui en est la fin, ni sa volonté qui en est la régle. Ces hypocrites seront confondus, dit le Psalmiste, parce que Dieu n'aura pour eux que du mépris. *Confusi sunt, quoniam Deus sprevit eos.* CHAP. II. MED. XXXIII.

2. Mais il n'est pas moins pernicieux de chercher à se plaire à soi-même. C'est-là la source secrette de l'ambition, de la vanité, de l'hypocrisie. On veut être aimé, estimé, honoré, afin de se représenter à soi-même sous cette idée flateuse, comme l'objet de la vénération publique. Mais quand on s'éléveroit au-dessus du jugement & des louanges des autres hommes, pour s'admirer soi-même, pour s'applaudir à soi-même, pour se regarder avec complaisance, cet orgueil en seroit-il moins dangereux? Ne seroit-on pas du nombre de ceux que Jesus-Christ condamnoit



dans l'Evangile, parce qu'ils mettoient leur confiance en eux-mêmes comme étant justes, & qu'ils méprisoient les autres.

Or c'est ce qui arrive en deux manieres, ou en se faisant de faux principes sur l'origine du mérite & de la justice; ou en ne faisant pas tout l'usage que l'on doit des vrais principes, lors même qu'on a le bonheur de les croire, de les sçavoir, d'en être très-instruit.

Il n'est pas étonnant qu'on soit plein d'orgueil & de présomption en soi-même, quand on a l'impiété de croire que la vertu ne vient pas de Dieu, ou quand on s'imagine au moins, qu'elle n'en vient pas en premier, & que c'est l'homme qui par ses propres forces, commence ou consomme cet ouvrage important, qui doit faire toute notre occupation en ce monde. Combien étoit monstrueux l'orgueil de ce Payen, qui disoit que c'étoit assez de demander à Jupiter la conservation de la vie, & les moyens de la passer dans l'opulence; mais qu'il se donneroit à lui-même la sagesse, la modération & la paix de l'ame!

Det vitam, det opes; æquum mî animum ipse
parabo. Horace.

Séneque étoit plus orgueilleux encore & plus insensé, lorsqu'il osoit se préférer à Dieu, qui est sage & juste par nature, parce qu'il l'étoit, disoit-il, par sa propre industrie.

Les Juifs se sont perdus par leur orgueil, parce qu'ils se sont persuadés qu'il suffisoit que Dieu leur fît connoître sa volonté, & qu'ils trouveroient en eux-mêmes les forces dont ils avoient besoin pour l'accomplir; parce qu'ils ont compté sur le desir tout humain qu'ils avoient de mériter le bonheur promis par la Loi; parce qu'ils se sont glorifiés de l'observation des cérémonies & des autres œuvres pour lesquelles le libre-arbitre se suffit à lui-même; parce qu'ils n'ont point cru avoir besoin de Jesus-Christ, comme Médecin & comme Libérateur; parce qu'ils se sont regardés comme étant les seuls dignes du don de Dieu, & qu'ils en ont exclu les autres.

Les Pélagiens se sont perdus de même, parce qu'ignorant la justice de Dieu, ils ont cherché, comme les

vangile, dans l'exemple de
Christ, dans les Sacremens q
élévent à la dignité d'enfans d
dans la rémission des péchés, d
illustrations que nous portent a
& ils ne connoissoient pas le dc
bonne volonté, don nécessaire
action de la piété chrétienne
gratuit du Saint-Esprit qui ré
charité dans les cœurs, & (
un amour supérieur de la justic
délivre de la tyrannie de la co
cence. Ne connoissant pas la
té, la gratuité, l'efficacité d
don, comment auroient-ils pu c
comme il faut, ou rendre grac
se tenir dans l'humilité, & mett
te leur confiance dans le seco
Très-haut? Or malheur à l'h
qui se confie dans l'homme, q

suum, & à Domino recedit cor ejus.

Les Demi-Pélagiens devoient craindre cette malédiction, quoiqu'ils fissent profession de condamner Pélage & son orgueil. Ils reconnoissoient, à la vérité, que Dieu étoit le principe de toutes les bonnes œuvres, & l'Auteur de toutes les vertus. Mais ils s'imaginoient que l'homme pouvoit avoir de lui-même un premier désir d'être guéri, un commencement de foi, un mouvement de recourir à Dieu; que c'étoit à ce commencement naturel que Dieu avoit eu égard, en discernant les hommes par son choix éternel; que c'étoit ce commencement qui attiroit la grace, & qu'on obtenoit de même la persévérance, en desirant naturellement de persévérer. Ainsi la foi & la persévérance n'étoient plus des dons gratuits de la miséricorde du Sauveur & de sa grace médicinale. Ils ne disoient point avec Saint Cyprien, que nous ne devons point nous glorifier de rien en nous-mêmes, parce que rien n'est à nous, comme si nous ne l'avions pas reçu. Ils partageoient avec Dieu la gloire d'avoir fait le bien; &, ce qui étoit encore plus insupportable, ils s'en attribuoient le com-

Arrêtons-nous - là mainten
rèmercionsDieu de nous avoir
par les instructions de son Eglis
le don de la foi, de ces erreurs
cieuses. Méditons les vérités
propres à inspirer l'humilité ; &
celui qui est l'Auteurde tout bie
graver dans nos cœurs, comr
nos esprits. Ainsi soit-il.

XXXIV. MÉDITATI

℣. 16. Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum, & superbia vitæ....

Tout ce q
le monde,
concupiscenc
chair, ou
cence des yeu
gueil de la vi

MED. L'Eglise condamne les err

de la force de la grace de Dieu, du choix gratuit & de la souveraine liberté de Dieu qui a pitié de qui il lui plaît d'avoir pitié; de la dépendance absoluë où nous devons être de la grace & de l'esprit de J. C. & du besoin continuel où nous sommes de sa miséricorde, soit pour être préservés des crimes qui nous feroient périr, soit pour être purifiés & déchargés des fautes où notre foiblesse nous entraîne chaque jour. CHAP. II. MED. XXXIV.

Comment donc tant de vérités si propres à nous humilier, ne guérissent-elles pas tous les fidéles de l'orgueil de la vie? Comment n'y en a-t-il même aucun qui ne soit sujet jusqu'à un certain dégré à cet orgueil, qui est si contraire à tous les principes de notre sainte Religion, sinon parce qu'on ne fait pas de ces vérités saintes tout l'usage que l'on doit?

1. Il y a dans l'Eglise même bien des personnes qui en sont peu instruites. On sçait en général qu'on a besoin de la grace de Dieu; mais on ne sçait guéres ce que c'est que cette grace qui est si précieuse & si nécessaire. Plusieurs diront que, graces à Dieu, ils ne sont point voleurs ou perfides, comme ils disent, que Dieu leur fait la grace de se bien porter &

CHAP. II. MED. XXXIV.

de réussir dans leur commerce ; mais sans comprendre l'extrême différence qu'il faut mettre entre les dons du Créateur qui sont communs aux impies & aux Saints, & la grace du Sauveur qui est opposée à la concupiscence & à nos mauvais penchans, qui nous guérit de notre corruption, qui nous arrache à la puissance des ténébres, qui nous fait vaincre la tentation, qui nous inspire la foi, les bons desirs, la priere, les actions de justice, le courage pour y persévérer, en nous donnant la bonne volonté & l'amour de Dieu. Sous prétexte que nous sommes libres, que nous devons prier, travailler, coopérer à la grace, & que Dieu ne nous sauve point sans nous, ce qui est très-vrai, ils s'imaginent que Dieu nous aide simplement, comme un homme en aide un autre ; que c'est à nous à former de nous-mêmes les bons desseins, & à rendre efficaces les mouvemens de la grace ; qu'il en est de ses attraits, comme du discours d'un habile Orateur, qui pour nous porter à ce qu'il désire n'a qu'à se servir des dispositions, qu'il trouve en nous, & qui ne viennent pas de lui. Ils croient avoir toujours assez de forces pour faire le bien,

que leur esprit approuve, & ne sça- CHAP. II.
vent point qu'en faisant avec fidélité MED.
tout ce que Dieu nous rend facile par XXXIV.
sa grace, il faut demander qu'il nous donne de pouvoir & de faire ce que nous ne pouvons pas encore, qu'il est le maître de ses dons; qu'il les donne à qui il lui plait; parce qu'il donne à qui il veut la priere même & la persévérance dans ce saint exercice; que nous ne sçaurions lui demander avec trop d'humilité, qu'il ne permette pas que nous l'abandonnions; & qu'il le faut servir dans une crainte religieuse, de peur qu'il ne s'irrite contre nous, & que nous ne périssions en nous écartant de la voie par où il conduit ses Elus.

2. Plusieurs sçavent les vérités qui doivent nous tenir dans l'humilité; mais ils n'y pensent point, & ils n'en tirent dans la pratique ni aucunes conséquences, ni aucun avantage réel. Or ce n'est pas assez de connoître la vérité pour être humble. Le premier Ange & le premier homme n'ignoroient pas, que Dieu étoit l'Auteur de tout ce qu'ils avoient de grand & d'excellent. Ils sçavoient que sa volonté devoit être la regle de leurs affections, & que sa sagesse devoit les con-

CHAP. II. MED. XXXIV. duire ; que sa gloire étoit la fin à laquelle ils devoient se rapporter eux-mêmes. La source de leur orgueil & de leur perte, fut de ne point penser à ces vérités, & d'arrêter un moment leurs yeux sur eux-mêmes, sans remonter jusqu'à Dieu. Ils furent éblouis de leurs perfections, & ils n'en rendirent point gloire à celui de qui ils les tenoient. Ils s'admirerent : ils se complurent en eux-mêmes : ils ne chercherent de lumiere que dans leur propre sagesse, & de regle que dans leur volonté : comme s'ils avoient pu être parfaits ou heureux, autrement que par la bonté de celui qui les avoit faits ce qu'ils étoient, & qui pouvoit seul conserver, augmenter, consommer les biens qu'il leur avoit accordés. Tels sont les malheureux effets de l'oubli des vérités qui doivent nous préserver de l'orgueil.

C'est pourquoi, Dieu recommande avec tant de soin dans l'Ancien Testament aux Israélites, de ne jamais oublier, que ce n'est point par leurs propres forces, mais par l'effet de sa protection toute-puissante qu'ils ont été tirés de l'Egypte ; & de se souvenir, quand ils seront en possession

de la terre de Chanaan, que c'est la même main qui les y a introduits sans qu'ils eussent mérité d'être traités autrement que tous les autres peuples. Or il n'est point douteux que cet avertissement ne soit pour nous, & que Dieu ne nous recommande par là d'avoir toujours présentes les vérités de la prédestination & de la grace, afin d'être toujours humbles devant Dieu & petits à nos propres yeux.

3. Ce n'est pas même assez de sçavoir & de méditer ces vérités, si nous n'en tirons toutes les conséquences. Le Pharisien orgueilleux, que Jesus-Christ condamne dans l'Evangile, remercioit Dieu de ce qu'il n'étoit ni voleur, ni adultére, & de ce qu'il faisoit même des œuvres de surérogation. En cela, dit Saint Augustin, il étoit plus éclairé que les Pélagiens, puisqu'il reconnoissoit que Dieu étoit l'Auteur de la vertu, & qu'il donnoit d'éviter le mal, comme de faire le bien. Il tiroit de-là une conséquence juste dans la pratique, puisqu'il remercioit le Seigneur du bien qui étoit en lui. Mais étoit-ce là tout ce qu'il devoit conclure de ce qu'il sçavoit? Ne devoit-il pas, loin de se confier en soi-même, comme

CHAP. II. MED. XXXIV.

étant juste, s'humilier à la vuë de ses péchés, se reprocher les défauts par lesquels il corrompoit le bien même que Dieu lui faisoit faire ? Ne devoit-il pas demander, & ce qui lui manquoit encore, & la persévérance dans le bien qu'il faisoit ? Ne devoit-il pas encore, loin de mépriser les autres, comme si lui seul eût été juste, reconnoître que Dieu avoit des serviteurs bien plus fidéles, & s'exciter à suivre leur exemple ? Ne devoit-il pas, loin d'insulter à l'humble Publicain, qui frappoit sa poitrine, conclure d'un tel exemple, qu'il ne falloit ni désespérer de personne, ni mépriser aucun de ses freres, puisque les plus déréglés peuvent devenir de grands Saints ? Ne devoit-il pas enfin benir Dieu que regardoit dans sa miséricorde un tel pécheur, & qui le convertissoit par sa grace ; joindre ses priéres à celles de ce Pénitent, & apprendre de lui à dire avec un cœur contrit & humilié, *Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur !* Tels sont les fruits que chacun de nous devroit tirer des vérités de la grace ; Mais si ces vérités sont propres à nous inspirer l'humilité, l'humilité seule peut de son côté nous rendre aussi attentifs,

tentifs, que nous le devons être à ces vérités. Elle peut seule y ouvrir comme il faut nos esprits & nos cœurs : cette vertu ne peut, Seigneur, venir que de votre grace. Car nous sommes naturellement pleins d'orgueil, aussi-bien que de miséres & de foiblesse. Délivrez-nous, sauvez-nous, en nous rendant humbles. Ainsi soit-il. CHAP. II.

XXXV. MÉDITATION.

℣. 16. *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum, & superbia vitæ....*

Tout ce qui est dans le monde, n'est que concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie....

NOus n'avons pas compris tout le péril de l'orgueil, si nous sçavons seulement qu'il nous empêche, ou de croire, ou de méditer les vérités de la Religion, ou d'en tirer de justes conséquences qui nous portent à l'humilité. Il faut ajouter, que l'orgueil abuse des vérités mêmes, des bonnes œuvres, & de tout le bien que Dieu met en nous, & que c'est ce qui rend ce vice le plus dangereux de ceux que nous avons à combattre? MED. XXXV.

CHAP II. MED. XXXV.

1. On abuse de la connoissance des vérités de la Religiou, parce qu'on s'en fait un sujet de se glorifier en soi-même. Plus le premier Ange avoit de lumiere, plus il eut de complaisance dans ses perfections ; & ce fut ce venin qu'il fit couler dans l'esprit des premiers hommes, en leur disant : Vous serez comme des Dieux, sçachant le bien & le mal. Dieu les avoit en effet remplis de la connoissance du bien qu'ils devoient faire, & du mal qu'ils devoient éviter, & ils auroient dû en profiter pour être pleinement soumis à leur Créateur. Mais ils imiterent l'orgueil de l'Ange rebelle. Les Philosophes payens ayant connu les perfections de Dieu, par ce qu'il lui avoit plû de les éclairer, ils ne firent d'autre usage de cette lumiere, que de s'élever comme étant sages, & devinrent insensés. Le Roi de Tyr qui avoit eu par son alliance avec David & avec Salomon, le moyen de s'instruire de ce qui regardoit le Dieu d'Israël, n'en fut que plus orgueilleux sans être plus fidéle ; & Ezéchiel lui reproche ce désordre en des termes qui font bien voir qu'il considére dans ce Roi une image de ce qu'a été l'Ange rebelle, & de ce que deviennent

par l'abus des vérités les plus saintes, ceux que Dieu éleve au-dessus des autres par leurs lumieres, aussi-bien que par leur dignité. C'est de la connoissance de la Religion que parle Saint Paul, quand après avoir dit, au nom de ceux qui en sont plus instruits: Nous sçavons que nous avons tous la science, il ajoute: Mais là la science enfle, & la charité édifie. Et il est lui-même un grand exemple du besoin que nous avons, lorsque Dieu nous éclaire, qu'il lui plaise en même-tems de nous préserver par sa grace du déréglement de l'orgueil. Car ayant été élevé jusqu'au troisiéme Ciel, y ayant entendu des paroles ineffables, & y ayant été instruit très-particuliérement du mystere de la réprobation des Juifs, & de l'élection gratuite des Saints, il avoue que la révélation de ces mystéres si propres à inspirer l'humilité, auroit pu le porter à l'orgueil, si Dieu n'avoit permis que l'Ange de Satan ne lui donnât des soufflets.

Après cela qui ne craindra pour soi-même, puisque l'ignorance du mystére de la grace a été pour les Juifs une source d'orgueil & de fausse justice; & que la connoissance de ce

CHAP. II. MED. XXXV.

même mystére peut être à l'homme une occasion de s'élever en soi-même? Combien d'Hérétiques en effet ont pris sujet de ce qu'ils avoient appris sur cela des saintes Ecritures, de mépriser les simples & de calomnier l'Eglise même, comme si elle étoit Pélagienne? Et n'est-il pas à craindre que nous ne nous perdions par un semblable abus dans le sein de l'Eglise, comme l'Ange s'est perdu dans le Ciel, l'homme dans le Paradis, les Pharisiens dans la Synagogue, Tertullien dans le Sacerdoce? N'y a-t-il pas lieu d'appréhender que quelques-uns ne défendent la vérité par le même esprit de vanité, que ces Prêtres du tems des Machabées, qui n'attaquerent les ennemis du peuple de Dieu, qu'afin de se faire un nom, & qui trouverent la mort dans une entreprise qui paroissoit sainte? Que ne devons-nous point craindre pour nous-mêmes, si la connoissance de la vérité nous porte plus à contester qu'à prier, à veiller sur notre propre conduite, à nous reprocher nos fautes, à avoir pour le prochain toute la douceur & lac harité néceſſaire, à soutenir avec soumission les épreuves de Dieu, & les châtimens mêmes par lesquels il veut nous purifier?

2. L'orgueil abuse des bonnes œuvres. Le Pharisien se glorifioit de ce qu'il n'étoit, ni voleur, ni adultére; de ce qu'il jeûnoit deux fois la semaine, de ce qu'il payoit la dixme des moindres herbes; & sans doute, sa priére même, dans laquelle cependant il ne demandoit rien, étoit encore pour lui un nouveau sujet de s'enorgueillir; de sorte qu'il étoit doublement malheureux, & de n'avoir que de fausses vertus, & de ce qu'il se croyoit riche, lorsqu'il étoit réduit dans la vérité à une extrême misére, puisqu'il n'avoit ni charité, ni humilité, ni par conséquent la vraie piété, laquelle consiste à aimer Dieu jusqu'à nous mépriser nous mêmes. CHAP. II. MED XXXV.

Mais ce n'est pas seulement des fausses vertus, que l'homme prend sujet de se livrer à l'orgueil. On peut prier & rendre graces, & être orgueilleux en s'attribuant cette priere & cette action de graces. On peut attribuer à Dieu l'une & l'autre, en reconnoissant que c'est par sa grace qu'on demande son secours & qu'on le remercie, & se glorifier en soi-même de cette fidélité qu'on a de lui rendre gloire. On peut ne pas se glorifier de cette fidélité, & se glorifier de

CHAP. II. MED. XXXV.

cela même qu'on ne s'en glorifie pas: car les retours sur nous-mêmes, se multiplient à l'infini, & l'orgueil renaît de la pensée même qu'on a de l'avoir vaincu.

On peut se glorifier d'être chaste, d'être généreux, d'être libéral; & la victoire qu'on remporte sur toutes les autres tentations devient une occasion d'orgueil: mais ce qui est plus étrange & plus dangereux encore, c'est qu'on se glorifie d'être humble, & qu'après qu'on a repoussé une pensée ou désavoué un mouvement d'orgueil, ce vice peut souvent dire à chacun de nous, comme l'a remarqué Saint Augustin; Pourquoi triomphes-tu comme si tu m'avois vaincu? Je suis tout vivant dans ton cœur.

Faisons au moins un bon usage de cette foiblesse même, & de la connoissance que Dieu nous en donne. Au lieu que le démon se sert de nos vertus, & de l'humilité même que nous avons pratiquée pour nous porter à l'orgueil, usons d'un saint stratagême pour le prendre dans ses filets, & pour tourner contre lui ses propres armes. Que la vuë de tous nos défauts, & particulierement de notre orgueil, nous tienne dans l'humilité.

Que la vuë de nos dangers nous inſpire une humble crainte, & une pieuſe ſollicitude, en nous faiſant ſentir le beſoin abſolu, & continuel que nous avons de la grace du Sauveur. Qu'elle nous eſt en effet néceſſaire, ô mon Dieu, cette grace qui nous rend humbles! Nous ne ſommes capables par nous-mêmes que de tirer le mal du bien même le plus réel. O miſére de l'homme! Ce qu'il y a de plus véritable, de plus épuré, de plus ſublime dans la vertu, l'humilité même devient la pâture de l'orgueil. Et à celà quel reméde, puiſque le reméde même peut devenir un ſujet de nous glorifier? Mais ſi je ſuis aſſez miſérable pour tirer le mal du bien que vous opérez en moi, vous êtes aſſez puiſſant & aſſez bon, pour tirer du mal de l'orgueil le bien de l'humilité. Faites que je ſente toute ma miſére, & que cette vuë de mon néant ne me jette, ni dans la vanité qu'on peut concevoir de ſe bien connoître, ni dans le découragement, où on peut tomber à la vuë d'une ſi grande corruption. Que je m'humilie ſincérement & profondément de tout le mal qui eſt en moi, ou dont je ſuis menacé; & ſi vous faites en moi quel-

CHAP. II. MED. XXXV.

CHAP. II. ques bonnes œuvres, que je ne laisse pas d'être dans le tremblement, de peur que m'élevant de l'effet de votre grace, je ne mérite d'être privé de son secours, & livré à la foiblesse qui m'est naturelle.

XXXVI. MÉDITATION.

℣. 16. *Quoniam omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum, & superbia vitæ: quæ non est ex Patre, sed ex mundo est.*

Car tout ce qui est dans le monde, n'est que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie: ce qui ne vient point du Pere, mais du monde.

MED. XXXVI. SAint Jean nous a exhortés à ne point aimer le monde, ni rien de ce qui est dans le monde, c'est-à-dire, à n'aimer aucune créature pour l'amour d'elle-même. Pour nous engager à renoncer à cet amour du monde, il nous représente dans ce verset, que nulle créature ne peut être aimée pour elle-même; que cet amour qu'on nomme cupidité, se divise en trois branches. Quiconque aime la créature sans rapport à Dieu, cherche à satisfaire, ou la concupiscence de la chair, en desirant, en recherchant, en goûtant

les plaisirs sensibles; ou la concupiscence des yeux, qui se porte avec avidité à ce qui est riche, pompeux, ou curieux; ou l'orgueil de la vie, en recherchant l'honneur, les dignités, la puissance, la gloire, l'estime des hommes, la satisfaction de se regarder soi-même avec une vaine & dangereuse complaisance.

Ce que le Disciple bien-aimé ajoûte encore dans ce verset, c'est que cette triple concupiscence ne vient point de Dieu, mais du monde. Par-là, il détruit une erreur pernicieuse, & nous donne sur l'origine du mal une instruction importante.

1. L'erreur pernicieuse qu'il détruit, consiste à croire que la concupiscence vient de Dieu, comme si elle faisoit partie de notre nature, qui est l'ouvrage du Créateur. Comment peut-on me condamner, parce que j'aime le monde, ou ce qui est dans le monde, se dit à soi-même un esclave de la concupisceuce? N'est il pas naturel d'aimer la vie & les biens, sans lesquels la vie seroit triste & ennuyeuse? Puis-je ne me pas aimer moi-même, & ne pas desirer d'être heureux? Ne suis-je pas porté par une inclination naturelle & innocente à éviter la

mort, la douleur, les incommodités, & à rechercher la santé, les alimens agréables, une situation commode? Pourquoi Dieu a-t-il créé ces alimens, & formé la société, sinon pour nous en procurer les avantages? Qu'a de contagieux le beau spectacle de la nature, pour qu'il ne nous soit pas permis d'en jouir? N'est-ce pas Dieu qui inspire aux peres & aux meres l'amour qu'ils ont pour leurs enfans, & à ceux-ci un attachement tendre pour ceux qui leur ont donné la vie? N'approuve-t-il pas l'amour conjugal? Ne veut-il pas que nous ayons soin de notre réputation, & ne condamne-t-il pas la basse complaisance par laquelle on se rabaisse mal-à-propos sous ceux qui veulent dominer, qui ayant tort veulent qu'on épouse leurs sentimens & leurs intérêts? Quel mal y-a-t-il donc à aimer le plaisir, les richesses, les sciences, l'honneur, pourvu que cet amour soit modéré; & ne peut on pas dire, que Dieu est l'Auteur de ces inclinations?

Pour ne point nous laisser séduire, il faut distinguer dans les inclinations dont on vient de parler, ce qui est légitime d'avec ce qui est déréglé. Oui, il est légitime d'aimer la

vie & la ſanté, d'aimer à connoître la vérité, d'aimer ſes proches. Ces ſentimens viennent du Créateur qui n'avoit pas formé l'homme pour mourir & pour ſouffrir; & encore moins pour vivre dans l'erreur, ou dans l'ignorance de la vérité. C'eſt lui qui a formé la ſociété & le lien conjugal. Mais ces ſentimens naturels doivent être relevés & ſanctifiés par la grace qui rapporte tout à la gloire de Dieu, & qui fait auſſi qu'on eſt diſpoſé à perdre tout pour ſon amour, parce que lui ſeul nous ſuffit. On peut aimer à vivre, & conſerver la vie comme un don de Dieu. Jeſus-Chriſt lui-même a voulu reſſentir l'horreur de la mort. Mais il faut, comme notre divin Maître, ne vouloir vivre que pour Dieu, & nous ſoumettre à ſa volonté, lorſqu'il nous envoie la mort, ou des douleurs qui nous y conduiſent.

Il faut aimer la vérité, mais afin de la pratiquer par la charité, & non pour nourrir notre curioſité. Le ſpectacle de la nature peut nous inſtruire utilement de la grandeur du Dieu que nous ſervons, & de ſa miſéricordieuſe Providence; mais ſes ouvrages ne ſont pas deſtinés à nous pro-

curer un vain amusement, & à nous détourner de lui. Il faut aimer nos proches. Les maris doivent aimer leurs femmes, & les femmes leurs maris, mais dans le Seigneur, comme Jesus-Christ a aimé l'Eglise, & comme l'Eglise aime Jesus-Christ. Il faut contribuer au bien & à la douceur de la société, mais par la charité qui est le lien de la perfection. Il faut avoir soin de notre réputation, mais il faut que ce soit pour être en état d'édifier nos freres, & non pour être leur idole. Il ne faut pas par une fausse humilité flatter les méchans, ou adhérer à l'erreur, en renonçant aux lumieres que Dieu nous donne; mais il ne faut pas que ce soit la fierté qui nous préserve de cette fausse humilité. En un mot, il est permis d'aimer dans l'ordre tout ce qui est bon, & tout ce que Dieu a fait est bon. Mais l'amour des créatures n'est dans l'ordre, que quand on les aime par rapport à Dieu qui les a faites, & auquel elles peuvent nous conduire. Quiconque les aime autrement, ne les aime plus avec la modération nécessaire, parce que cette modération consiste à nous en servir comme de moyens pour nous avan-

cer vers notre fin, & à ne nous y pas attacher comme si elles étoient capables de nous rendre heureux. *Utentis modestiâ, non amantis affectu.* CHAP. II. MED. XXXVII.

Or c'est cette attache aux créatures aimées pour elles-mêmes, & sans rapport à Dieu, que Saint Jean appelle concupiscence. Ainsi c'est avec beaucoup de vérité qu'elle ne vient pas du Pere; & cela n'est pas moins vrai de l'orgueil ou de la concupiscence des yeux que de celle de la chair. Ces passions ne sont point naturelles à l'homme avant le péché. Dieu qui ne nous a créés que pour lui, ne peut nous avoir donné des inclinations qui nous detournent de lui. Ces inclinations sont mauvaises: il faut les combattre & en gémir. Nous ne pouvons sans péché, ni y consentir, ni les regarder même avec indifférence.

2. D'où viennent-elles donc ces malheureuses inclinations? Elles viennent du monde, dit Saint Jean; c'est-à-dire, que les hommes qui osent rejetter leur corruption sur Dieu même, comme s'il les avoit créés avec les inclinations qui les entraînent au mal, n'en doivent chercher la source que dans l'homme qui s'est soustrait à l'ordre de Dieu, & qui s'est attaché au monde.

CHAP. II. MED. XXXVI.

Il est vrai, que c'est le démon qui a introduit dans le monde le péché & la concupiscence. Mais qu'auroit pu toute sa malice, si l'homme ne s'étoit pas corrompu lui-même en prêtant l'oreille au séducteur? Vous serez comme des Dieux, dit l'Ange rebelle à Eve, & par elle à Adam. Vous connoîtrez par vous-même le bien & le mal. Il ne faut pour cela que manger de ce fruit que Dieu vous envoie. De-là dans l'homme l'amour de sa propre excellence, & le desir d'être son maître & son guide. De-là une curiosité infinie pour tout sçavoir, mais surtout pour tout ce qui peut repaître l'esprit par la nouveauté, par la singularité, ou par l'éclat. De-là l'amour du plaisir sensuel, qui se fit sentir dans tout le corps; concupiscence par laquelle Adam & Eve se devinrent l'un à l'autre une tentation aussi honteuse que dangereuse. L'homme s'arrêtant en lui même perdit la vraie liberté, la vraie lumiere, & le plaisir si pur qu'il trouvoit dans la justice. Il chercha dans les créatures l'ombre de ce qu'il ne possédoit plus. Son cœur affecta l'indépendance, son esprit s'égara d'objet en objet pour satisfaire sa curiosité: il devint dépendant de la volupté même du corps:



ses enfans sont héritiers de son déréglement. Ils tirent de lui leur naissance par la voie de la concupiscence : ils naissent par elle & avec elle comme enfans de ce siécle ; & ils ne peuvent éviter de périr avec le monde auquel ils appartiennent, s'ils ne deviennent enfans de Dieu pour vivre de la charité. Voilà comment la concupiscence vient du monde. *Ex mundo, id est, ex hominibus qui per illam & cum illa nascuntur mundo, & proculdubio perituri sunt, nisi renascantur Deo.*

S. Aug. operis imperf. VI. c. 39.

Ne cherchons donc point ailleurs l'origine de cette triple concupiscence, qui fait notre corruption & notre malheur. Nous avons apporté au monde ces mauvaises inclinations, parce que nous héritons d'Adam pécheur un amour déréglé de nous-mêmes, qui fait que nous appartenons à cette masse d'hommes pécheurs, qu'on appelle le monde, parce qu'ils n'aiment que le monde & ce qui est dans le monde. Dans le Baptême nous avons renoncé au monde, & par conséquent à la corruption dans laquelle le monde est plongé, & aux concupiscences dans lesquelles consiste cette corruption. La grace de Jesus-Christ

CHAP. II. MED. LXXVI.

nous a séparés alors de ce monde profane & ennemi de la justice ; & plût à Dieu que nous eussions fidélement conservé le trésor précieux de cette divine grâce, en remplissant les engagemens que nous avions contractés.

Mais hélas ! le commerce du monde inspire à la plûpart de ceux qui sont baptisés, ces passions auxquelles ils ont si solemnellement renoncé. Tout respire dans le siécle la concupiscence de la chair, celle des yeux & l'orgueil de la vie. Les objets séducteurs, les discours, les exemples réveillent & fortifient la corruption qui nous est naturelle; & c'est encore en ce sens que ces inclinations viennent du monde. Nous-mêmes, si nous n'y prenons garde, nous faisons partie de ce monde corrompu & corrupteur ; & nous inspirons aux autres les sentimens que nous devrions détester : car la bouche parle de l'abondance du cœur, & la seule vuë des personnes mondaines, renferme un poison qui se communique. Or on est mondain, dès qu'on est dominé par quelqu'une de ces concupiscences, que saint Jean condamne dans ce verset. Quand on n'en seroit pas dominé, on ne laisse pas d'en être infecté jusqu'à un certain point,

&

& d'être par-là en état d'en infecter les autres.

O mon Dieu, arrachez-nous à ce monde corrompu qui est votre ennemi & le nôtre, mais auquel nous tenons par des inclinations qui sont en même-tems notre maladie & l'objet de notre complaisance.

Exterminez en nous ces inclinations qui ne viennent point de vous; & qui loin de nous conduire à vous, ne peuvent que nous en détourner. Vous avez vaincu le monde & le Prince du monde, ô mon divin Sauveur. Vous avez dit à vos Apôtres, qu'ils n'étoient pas du monde, parce que vous les en aviez séparés. Nous avons cette confiance, que vous nous en avez aussi séparés par votre élection éternelle. Achevez votre ouvrage, en nous séparant entiérement & persévéramment par votre grace de ce siécle corrompu. Faites que nous combattions sans nous rebuter, ces convoitises qui nous attachent au monde & à nous-mêmes; afin que n'aimant que vous, nous puissions vous servir fidélement, & jouir de vous dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

XXXVII. MEDITATION.

℣. 16. Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum, & superbia vitæ; quæ non est ex Patre, sed ex mundo est.

Tout ce qui est dans le monde n'est que concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie; ce qui ne vient point du Pere; mais du monde.

MED. XXXVII

SAint Jean nous ayant expliqué en quoi consiste la corruption du monde, nous montre quelle en est l'origine, afin que nous ne nous flations pas nous-mêmes en nous y laissant aller, sous prétexte que cette corruption est naturelle à l'homme.

1. La triple concupiscence ne vient point du Pere céleste, qui nous a formés à son image. Cette corruption n'est point attachée à la nature de l'homme, telle qu'elle est sortie des mains de Dieu. Au contraire, le premier homme a été créé dans la grace qu'il auroit dû transmettre à ses enfans. Dieu ne pouvoit être l'Auteur de ces mauvaises inclinations qui nous détournent de lui, & qui nous attachent aux créatures. Une ame telle

que la nôtre, qui eſt capable de connoître Dieu, de l'aimer, de le poſſéder, ne ſçauroit ſans déréglement ſe coller à des êtres inférieurs. CHAP. II. MED. XXXVII.

Non-ſeulement la triple concupiſcence ne vient point du Pere. En nous rendant ſes enfans par le Baptême, il nous a donné une nouvelle naiſſance, & des inclinations oppoſées à ces trois déréglemens. Nous avons été marqués dans notre chair du ſigne de la croix, pour réprimer la concupiſcence de la chair. Notre eſprit a été ſoumis au joug de la foi contre la concupiſcence des yeux : notre cœur a été conſacré à Dieu par la charité, afin d'être guéri de l'enflure de l'orgueil. Et nous eſpérons que dans la réſurrection, que l'Ecriture appelle une régénération, le Pere céleſte, dont nous deviendrons véritablement les enfans, nous délivrera de toute concupiſcence.

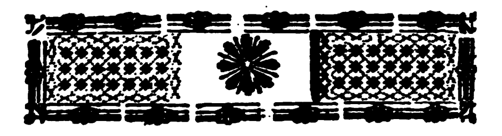
2. D'où viennent donc la concupiſcence de la chair, la convoitiſe des yeux, & l'orgueil du ſiécle? Elles viennent du monde, dit ſaint Jean ; c'eſt-à-dire, que l'homme a ouvert ſon cœur à ces paſſions, en ſe livrant à l'amour du monde. Au lieu des joies ſi pures qu'il devoit goûter

CHAP. II. MED. XXVII.

en Dieu, qui est esprit, & qui renferme toutes les délices, toute vérité & toute grandeur solide, il a desiré les voluptés charnelles, lorsque le tentateur l'a porté à manger du fruit défendu : il a été infecté de la concupiscence des yeux, lorsqu'il a espéré de connoître par lui-même le bien & le mal : il a été sur-tout corrompu par l'orgueil, quand il a oui avec complaisance cette parole sacrilége : Vous serez comme des Dieux. Telle a été l'origine des trois convoitises, qui s'enflamment chaque jour par le commerce du monde, les pécheurs augmentant en eux-mêmes & dans les autres ces mauvaises inclinations à mesure qu'ils se portent à les satisfaire. La jeunesse est ordinairement esclave de la concupiscence de la chair, à moins qu'on ne se fortifie par la crainte de Dieu & par la priere, contre cette passion. En avançant en âge, on s'occupe des établissemens & des richesses du siécle ; & quand un âge plus mûr paroît inspirer plus de sagesse, on est plus rempli de l'orgueil & de l'estime de soi-même.

3. Que devons-nous faire pour n'être point dominés par ces concupis-

cences, sinon de fuir le monde, où tous les objets les excitent à les enflammer; de nous appliquer dans la retraite à des occupations sérieuses, en esprit de pénitence; de mortifier une chair criminelle, afin de vivre de la vie de l'esprit; de recourir avec ardeur à la priere, afin d'obtenir le don de la charité? C'est pourquoi l'Eglise nous recommande avec tant d'instance, sur-tout dans les tems destinés à la pénitence, la pratique du jeûne, de l'aumône & de la priere; du jeûne, pour expier & pour prévenir les fautes que fait commettre la concupiscence de la chair; de l'aumône, pour combattre l'avarice qui fait partie de la convoitise des yeux; de la priere, où l'ame s'humilie devant Dieu à la vuë de ses miseres & de son impuissance, afin d'être guéri de l'orgueil du siécle. Ainsi soit-il.



SOMMAIRES
DES MATIERES
Contenuës dans les Méditations du cinquiéme Volume.

CHAPITRE I.

De la I. Epître de S. Jean, Apôtre & Evangéliste.

malheur que de l'aimer; puisque si quelqu'un aime le monde, & ce qui est dans le monde, la charité du Pere n'est point en lui. Parole qui doit faire trembler tous ceux qui ont lieu de craindre que l'amour du monde ne domine dans leur cœur. Parole qui nous doit tous tenir dans le gémissement, & dans l'humiliation, lorsque nous nous sentons quelque attache au monde, & aux choses du monde. 214

XVIII. MÉDIT. sur le ℣. 16. On peut entendre par la concupiscence de tout ce qui est dans le monde, tous les amateurs du monde, tous ceux que la grace de Jesus-Christ n'en a point séparés, tous ceux qui composent le monde ennemi de la vertu & de Dieu même. Tous ces hommes ne sont que concupiscence, comme il est dit des enfans de Dieu, qu'ils ne sont qu'amour & obéissance. 226

XIX. MÉDIT. sur le ℣. 16. Pour combattre efficacement la concupiscence de la chair, il est nécessaire de faire attention au dessein du Créateur, lorsqu'il nous a donné une chair capable de divers

Fin des Sommaires du V. Volume.



APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Ouvrage intitulé : *Méditations ſur les Epîtres Catholiques de S. Jacques, S. Pierre, & S. Jean.* Ces Méditations m'ont paru également inſtructives & touchantes. A Paris, ce 15 Février 1754.

FOUCHER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux leurs Lieutenans Civils, & autres nos Officiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé, E. FR. SAVOYE, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Méditations ſur les Epîtres Catholiques de S. Jacques, S. Pierre & S. Jean*; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter de la date du jour des Préſentes. Faiſons défenſes

à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de 3000 livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher &

...éal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseiller & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le 29 Mars l'an de grace mil sept cent cinquante-quatre, & de notre régne le trente-neuviéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, PERRIN.

Registré sur le Registre XIII de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 314, fol. 249, conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui 28 Février 1723. A Paris, le 2 Avril 1754.

Signé, DIDOT.

CORRECTIONS

des principales fauees

P*Age* 12, *lig.* 30, les ſcandales, *liſez*, des ſcandales.
Pag. 210, *lig. dern.* ous, *liſ.* nous.
Pag. 213, *lig.* 22, ſaint Paul, *liſ.* ſaint Jean.
Pag. 219, *lig.* 6, le vôtre, *liſ.* la vôtre.
Pag. 323, *lig.* 17, Demanmandez, *liſ.* Demandez.
Pag. 335, *lig.* 4, *ajoutez* (Grec.)
Pag. 358, *lig.* 4, de peur, *liſ.* afin.
Pag. 365, *lig. dern.* S. Paul, *liſ.* S. Jean.

